

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

PROUDHON
ET
LES SOCIALISTES DE SON TEMPS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTÈNUE

Le lundi 27 janvier 1913, à 3 heures

PAR

Georges du ROSTU

Président : M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants : { *MM. SOUCHON, professeur.*
TRUCHY, professeur.

PARIS

M. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1913

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

PROUDHON

ET

LES SOCIALISTES DE SON TEMPS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le lundi 27 janvier 1913, à 3 heures

PAR

Georges du ROSTU

Président : M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants : { *MM. SOUCHON, professeur.*
TRUCHY, professeur.



PARIS

M. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1913

PROUDHON

ET

LES SOCIALISTES DE SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

Les origines de la querelle

§ I. — L'ŒUVRE DE PROUDHON : MALAISE QUI RÉSULTE D'UNE PREMIÈRE LECTURE

Pendant une période de vingt-huit ans, depuis l'*Essai de Grammaire* de 1837, jusqu'à sa mort, le 19 janvier 1865, Proudhon n'a pas cessé d'écrire et sur les sujets les plus divers. Il a pris soin de nous en donner l'énumération : « le travail, le salaire, le « revenu, la propriété, le prêt, l'échange, l'impôt, les « services publics, le culte, la justice, la guerre (1) »... Telle est la matière de ses principaux ouvrages. Voilà donc une œuvre essentiellement doctrinale, et cependant, peut-être y a-t-il moins d'enseignements à en

1. *Révolution sociale démontrée*, p. 163, 164.

retirer que d'impressions. Sa personnalité encombre ses livres : après l'avoir lu, on pense beaucoup moins au sujet traité qu'à l'écrivain lui-même. Car il est présent partout, avec son caractère inquiet et passionné dont les bizarreries vous heurtent à chaque page. On voudrait le comprendre, mais il semble difficile de le croire.

Rien que sa manière d'écrire porte l'esprit du lecteur à la méfiance. Les études sociologiques demandent une sage méthode, de la clarté et une impartialité scrupuleuse. Or, Proudhon traite tous ses livres à la manière d'un article de journal. Je ne sais si l'expression de journal de combat existait déjà à cette époque, mais elle rend bien le ton général de son œuvre qui est toujours celui de la plus violente polémique. Les épithètes de charlatan, de prostitué, d'abject, reviennent constamment sous sa plume : c'est la monnaie courante dont il gratifie ses adversaires. Parlant du *moral-restreint*, il le qualifiera de « morale de cochons !... » Sans doute il s'en excuse, car il ajoute : « Je demande pardon de la grossièreté de l'épithète... (1) » Mais enfin, voilà qui dépasse de beaucoup les bornes de la critique.

Ce procédé d'insultes à jet continu est exaspérant pour le lecteur ; il le donne comme « une tactique, « une manière comme une autre de faire valoir ses

1. *Justice dans la Révolution*, t. II, p. 342.

« raisons (1) ». Admettons-le. Il faut faire la part de son tempérament emporté ; et puis, la violence même de ses attaques n'est-elle pas le garant de la sincérité de ses convictions ?

Seulement, — et c'est ici le point délicat à examiner — il semble impossible de déterminer pourquoi Proudhon combattait et quelle cause il a voulu servir. Où voulait-il en venir et dans quelle catégorie faut-il le classer ? Brûlant sans hésiter ce qu'il adorait tout à l'heure, chaque page de ses livres est une profession de foi aussitôt démentie par des attaques à un parti dont il se réclame, à l'occasion, avec la plus grande netteté.

Cette attitude est inexplicable à première vue : en l'étudiant, nous verrons ce qu'il croyait être, et aussi ce qu'il est en réalité.

§ II. — PROUDHON A LA FOIS AUX PRISES AVEC LES SOCIALISTES ET LES ÉCONOMISTES

Le premier ouvrage critique de Proudhon est intitulé : *Qu'est-ce que la Propriété ?* Il y expose ses principales théories et donne sa formule : « La propriété, c'est le vol. » Le mot devait avoir une rare fortune et en un sens méritée ; on ne peut mieux condenser sa pensée ni prendre parti plus clairement. C'est précis, c'est net, il n'y a pas à y revenir.

1. *Correspondance*, t. I, p. 324.

Chacun de ses livres est un commentaire de cette petite phrase. « Cela se dit une fois, cela ne se répète pas » (1), écrit-il dans son journal, le *Représentant du Peuple*. Et il ne cesse de la retourner sous toutes ses faces ; je crois même que parfois il la trouvait bien embarrassante.

Dans tous les cas, il nous l'a laissée telle quelle. Et comme elle rend bien son aversion pour le propriétaire, aversion plus instinctive que raisonnée, mais dont il ne se débarrassa jamais. « Je ne puis souffrir « l'insolence de cet homme, qui, le pied sur cette terre « qu'il ne tient que par une concession gratuite, vous « interdit le passage, vous défend de cueillir un bleu « dans son champ ou de passer le long du sentier (2). » C'est son dernier mot là-dessus, son jugement définitif (3) ; il n'y a qu'à s'y tenir. Et puisqu'enfin, il se donne comme « le plus effrayant des socialistes » (4), pourquoi hésiterions-nous à lui décerner un titre qui semble lui convenir si bien ?

C'est qu'il aurait eu autant de raisons de s'intituler le plus effrayant adversaire du socialisme. Son livre des *Contradictions* est la réfutation péremptoire de cette doctrine. Dès la première page, il écrit « le socia-

1. *Œuvres*, t. VI, p. 148.

2. *Théorie de la Propriété*, p. 245.

3. *Correspondance*, t. XIII. Vg. *Lettres à Bergmann*, p. 327.

4. *Œuvres*, t. XVIII, p. 174. *Le Peuple*, 14 mai 1849.

lisme ou l'utopie » (1), et presque jamais il n'emploie les deux mots l'un sans l'autre. En cela, il rappelle Fourier qui ne pouvait parler du commerce sans y accoler immédiatement l'épithète de mensonger.

Proudhon critique le socialisme, mais il va plus loin : sans cesse il insulte les socialistes, Saint-Simon, Fourier, Cabet, Considérant, Louis Blanc et tous les autres plus ou moins connus de l'époque. C'est pour eux qu'il puise, sans se lasser jamais, dans son vocabulaire de qualificatifs, vocabulaire particulièrement fécond et dont j'ai déjà donné quelques exemples.

Voilà la thèse et voilà l'antithèse, pour parler son langage. Mais la synthèse, la conclusion à tirer de tout cela ? Elle est particulièrement difficile à donner, tant on reste saisi devant cet imbroglio. Le même procédé revient pendant des centaines de pages et l'étonnement se change en stupéfaction ; on s'abandonne, on n'essaye plus de réfléchir : il n'y a plus qu'un énervant et perpétuel ahurissement.

Proudhon excelle à nous laisser sur cette impression désagréable. C'est involontaire, au moins il nous l'affirme dans son Premier Mémoire : « Je n'aurai jamais pour maxime de surprendre mon lecteur... (2) » et pourtant, comme il y réussit !

Si c'est un don, il l'a quoi qu'il dise, cultivé avec solli-

1. *Contradictions*, t. I, p. 3.

2. *Œuvres*, t. I, p. 58.

citude. Certains de ses livres, les *Contradictions* par exemple, semblent une gageure, un parti pris de mystification. Après les avoir lues, on a envie de remplacer l'ambitieux *Destruam et œdificabo* dont il avait fait sa devise par le mot d'Esopé : La langue est la pire et la meilleure des choses.

Ce plaisir, cette jouissance délicieuse qu'il éprouve à ébahir ses lecteurs, nous pouvons la constater, mais elle n'explique pas ces quarante volumes et l'ardeur passionnée qu'il y déploie. Il faut chercher ailleurs le sens de son œuvre. Et justement, il semble avoir voulu nous mettre sur la voie lorsqu'il déclare « ...
« que pour juger à fond d'un système, il faut en quel-
« que façon y croire, parce que l'on ne conçoit bien
« que ce que l'on étudie avec passion ; que celui-là
« sait le mieux en philosophie, qui s'est fait le plus
« de croyances artificielles... » (1)

Est-ce que l'auteur de « La propriété, c'est le vol », n'aurait pas été le contraire d'un socialiste ? N'a-t-il pas voulu faire revivre cette vieille fable du loup déguisé en berger, et telle violente formule n'est-elle point le manteau écarlate dans lequel il s'enveloppe pour mieux leurrer ses adversaires ? Il y a là un rôle difficile à tenir, mais par là même bien séduisant. Mettons qu'il l'ait pris trop au sérieux, qu'il soit trop bien entré, comme l'on dit, dans la peau du bonhomme et que ses livres en aient gardé la marque.

1. Avertissement aux Propriétaires, p. 87.

N'empêche qu'il parle constamment de liberté, et toujours de la façon la plus catégorique. « Liberté à « l'infini, liberté absolue, la liberté partout et tous « jours. » « Ne croirait-on pas, dit M. Gide après « avoir cité ce passage, entendre un économiste classique vantant les bienfaits de la libre concurrence (1) ? »

Proudhon économiste ! Une pareille supposition lui aurait paru bien injurieuse. Dans le Premier Mémoire et dès la préface, il nous édifie sur les sentiments qu'il professe à leur endroit. « J'ai poursuivi « d'une critique impitoyable les économistes ; pour « ceux-ci, je confesse qu'en général je ne les aime « pas. La morgue et l'inanité de leurs écrits, leur « impertinent orgueil et leurs inqualifiables bévues « m'ont révolté(2). » Il parle de critique impitoyable, nous savons ce qu'il entend par là. Du reste les exemples abondent ; écoutons-le commenter la loi de Malthus : « D'après les renseignements que j'ai pu « recueillir, les remèdes au paupérisme et à la fécondité, indiqués... par l'économie politique et par les « réformateurs les plus récents, sont compris dans la « liste suivante :... onanisme, pédérastrie, tribadie, « polyandrie, prostitution, castration, réclusion, avortement, infanticide (3). »

1. Gide et Rist. *Histoire des Doctrines*, p. 340.

2. *Œuvres*, t. I, p. 4.

3. *Œuvres*, t. I, p. 161.

Ce passage est d'une inconvenante violence, mais il en a écrit des centaines dans le même goût. Ce qui doit retenir notre attention, c'est le fait de trouver le socialisme et l'économie politique réunis dans une même critique.

Les deux écoles semblent, par nature, aux antipodes l'une de l'autre ; eh bien ! Proudhon, lui, entend les concilier, je veux dire qu'il les combat simultanément et à l'aide d'arguments semblables. En somme, la grande divergence entre socialistes et économistes vient du choix des moyens sur lequel on n'est pas d'accord. Mais, le but poursuivi, « savoir la liberté, l'ordre et le bien-être parmi les humains » (1), et par conséquent, les obstacles à surmonter pour y parvenir, n'offrent aucune différence. Il revient fréquemment sur cette idée qui simplifie d'autant sa critique et lui permet d'englober les adversaires dans une même réprobation.

Proudhon n'est donc point un économiste ; une fois de plus, le fond de sa pensée reste insaisissable, tant est grande la désinvolture dont il fait preuve au milieu de ces contradictions. Mais alors faut-il renoncer à le comprendre et ne devons-nous pas étendre à son œuvre entière l'appréciation de Bastiat sur sa méthode : « O antinomie ! tu es vraiment une cita-

1. *Contradictions*, t. I, p. 10.

« delle imprenable ; tu ressembles, trait pour trait, au scepticisme (1). »

Certainement Proudhon n'a pas mérité un jugement aussi sévère ; en réalité, personne n'était moins sceptique que lui. J'ai parlé tout à l'heure de sa désinvolture et c'est peut-être injuste : le mot fait penser à une volte-face, au geste élégant qui dissimule l'acte sans élégance. Or, Proudhon était incapable d'une indécatesse, il n'était point dans son tempérament de se dérober. Ce que nous avons à retenir ici, ce sont bien plutôt les hésitations, les évolutions successives d'un esprit en marche vers la vérité, mais qui la recherche à sa manière, trop souvent déconcertante.

La véritable énigme, dans l'œuvre de Proudhon, c'est son caractère, inquiétant et bizarre s'il en fut jamais : lui seul peut nous donner la clef du problème. Car ce grand raisonneur n'a jamais été raisonnable ; il se laissait guider par ses impulsions et n'a pas cessé d'en souffrir. Ses livres sont, en quelque sorte, l'histoire de sa vie tourmentée ; d'où l'impression d'incohérence qui s'en dégage.

Vivant dans une période de luttes de toute sorte, Proudhon s'y est mêlé activement, toujours prêt à recevoir des coups, plus disposé encore à en donner. « Je suis comme la salamandre, je vis dans le feu (2) »,

1. *Œuvres*, t. XIX, p. 206.

2. *Correspondance*, t. II, p. 344

écrivait-il en 1848 à un de ses amis. Voilà son véritable cadre : au milieu de ses adversaires, dans le feu, ainsi qu'il le marque très bien. C'est là qu'il faut chercher à le saisir, et peut-être finira-t-il par nous dévoiler son secret.

§ III. — ÉTUDE DU CARACTÈRE DE PROUDHON : SENSIBILITÉ, ORGUEIL. SON CARACTÈRE PRÉPARE SA VOCATION AU SOCIALISME, EXPLIQUE SON ATTITUDE ENVERS LES SOCIALISTES.

Avant de parvenir à la célébrité, Proudhon connut des heures difficiles. Modeste ouvrier typographe, nous le voyons à l'ouvrage dans une imprimerie de Besançon ; ensuite il cherche à s'établir à son compte, sans succès d'ailleurs : il dut liquider dans de mauvaises conditions. Quand il parle des « longues années perdues dans le métier d'imprimeur (1) », il n'exagère pas : son éducation est le fruit d'une obstination rare, d'une remarquable ténacité. Passionné de science, il s'instruit comme il le peut, au hasard des livres qu'on lui fait composer, dévorant tout, apprenant tout, et jusqu'à l'hébreu dans les textes. Sa mémoire prodigieuse lui permet d'acquérir une érudition très étendue, mais forcément superficielle en bien des points, car le temps lui a manqué pour

1. *Correspondance*, t. II, p. 86.

l'étude. Aussi, quand il ne sait plus, il improvise. C'est lui-même qui l'avoue avec beaucoup de bonhomie. « J'ai hâte de savoir, d'embrasser une certaine « quantité d'idées certaines, et, quand l'érudition « ne marche pas assez vite à mon gré, je ne me gêne « guère pour racourir à une faculté divinatoirs (1). » Doit-on lui en faire un reproche ? Il faut admirer plutôt l'opiniâtreté dont il fait preuve dans cette lutte pour la vie intellectuelle qu'il n'a cessé de soutenir pendant toute son existence. Car, il se débat parmi les difficultés : anciennes dettes à payer, un frère qui est, dit-il, « ma croix et ma désolation ». (2)

Voilà ses efforts ; mais le résultat ? Proudhon n'a été qu'un « demi-homme » (3), comme il constate avec mélancolie ; et pourtant il aurait mérité davantage. Tant de persévérance n'a pas été pleinement récompensée ; cela tient beaucoup aux circonstances, mais peut-être davantage encore à son caractère même, caractère passionné qui devait l'empêcher d'aboutir.

Il suffit de relire ses lettres pour en être convaincu. « Je suis toujours, malgré mes quarante-cinq ans bien-
« tôt, si passionné, si dominé par le cœur et l'imagi-
« nation, que je ne rencontre souvent la vérité elle-
« même que comme une fantaisie, la plus belle de

1. *Correspondance*, t. XII, p. 311.

2. *Correspondance*, t. IX, p. 341.

3. *Correspondance*, t. XII, p. 93.

« toutes (1). » Que pourrait-on ajouter à une pareille confession ? Proudhon raisonne avec son cœur et c'est la mauvaise manière.

Malgré ses désirs de science, il vit dans un rêve et pour ce rêve. Toutes les routes le ramènent à sa chimère ; il s'y renferme et s'y complait. Ce *bourreau des crânes*, comme il aime à s'intituler, est tout en subtilités et en nuances. Capable des plus fines délicatesses de cœur, un rien le transporte ou l'abat ; il a, si l'on peut dire, l'âme du temps qu'il fait. Écoutez plutôt ses plaintes pour une triste journée d'hiver : « Il fait sombre ! il pleut ; oh ! que je m'ennuie !
« Je voudrais m'endormir pour cinquante ans (2). »

Ne croirait-on pas entendre le plus désenchanté des poètes, un jour que la Fée grise du Brouillard et de l'Ennui l'a effleuré de son aile : « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville... »

Cette impressionnabilité si grande, Proudhon la dissimule autant qu'il le peut. Dans ses lettres à des amis très choisis, il se laisse aller à des épanchements ; mais, devant le public, il plastronne, il affecte l'impassibilité, beaucoup par pudeur, peut-être davantage encore par orgueil. Car il veut être un grand homme et de telles faiblesses risqueraient de l'abaisser. Voilà pourquoi il évite de se montrer tel qu'il est.

1. *Correspondance*, t. V, p. 282.

2. *Correspondance*, t. I, p. 34.

Ses projets sont grandioses et aucune tâche ne lui semble impossible : il parle sans hésitation de « reconstruire toute la science sociale ». Dans ce but, il a inventé une nouvelle méthode qui est tout bonnement infaillible. Il le proclame sans modestie et il montre la même confiance arrogante dans chacune de ses entreprises.

Proudhon se croit de la taille des géants : être immense ou n'être rien, pas d'autre alternative possible. Dans ces conditions, on ne rencontre pas tous les jours un adversaire digne de soi ; pourtant, à force de chercher, il y réussit. « Guerre à Dieu (1) ! » s'écrie-t-il fièrement, car il se gardera bien de le nier et il insiste sur cette idée, que « l'antithéisme n'est pas l'athéisme » (1).

Je ne voudrais point dire qu'il a pris Satan pour modèle, ce serait peut-être le mortifier. Il lui suffit d'en avoir fait son meilleur ami et de le traiter, à l'occasion, en vieux camarade : « Viens Satan, le ca-
« lomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse,
« que je te serre sur ma poitrine ! Il y a longtemps
« que je te connais et tu me connais aussi (2). »

Tout cela est bien puéril et, vraiment, Proudhon ne se montre guère difficile sur le choix des moyens ; voilà de la réclame faite à coup de grosse caisse. Il

1. *Justice*, t. II, p. 208, 209.

2. *Justice*, t. II, p. 540.

apparaît tout entier dans ce manque de mesure ; de l'exagération partout et toujours, telle est sa manière.

Il voit comme l'on voit au théâtre, où, l'espace et le temps limités dont on dispose, forcent à condenser situations et caractères pour les faire ressortir plus nettement. Lui, il grossit tout à plaisir et rien que pour paraître important. Les événements auxquels il se trouve mêlé prennent de suite tournure de drame, et dans le drame il y a toujours un héros. S'il ne le dit pas, il le laisse entendre. Représentant du Peuple, en 1848, il reçoit bien entendu des lettres de menace ; on croirait, à la façon dont il parle qu'il a fait le sacrifice de sa vie. « J'ai cent lettres où l'on
« me menace de me fusiller, de m'éventrer, de m'em-
« poisonner, de me pendre : et je vais toujours (1). »

Il doit ajouter, à part soi : « N'est-ce pas que c'est beau ? » Car la simplicité n'est pas sa qualité dominante. Il se fait volontiers à lui-même des compliments et les insultes des autres ne lui déplaisent point. Pourvu qu'on parle de lui, en bien ou en mal peu importe. Ce qu'il veut, c'est forcer l'attention, la retenir coûte que coûte. Il a un besoin maladif qu'on s'occupe de sa personne, de ses faits et gestes. « On s'étonne presque, écrit-il, que je n'ai ni cornes, ni griffes (2). » Je crois bien que c'est encore

1. *Correspondance*, t. II, p. 362.

2. *Correspondance*, t. II, p. 336.

lui qui se trouvait le plus étonné de n'en point avoir ; peut-être même regrettait-il l'absence de ces accessoires effrayants de son costume de diable ; cela l'aurait complété à ses propres yeux.

Vous pensez bien qu'un être aussi formidable doit redouter par-dessus tout l'indifférence ; de fait, il la supporte malaisément, et, chose amusante, il ne peut s'empêcher de le laisser voir.

Le Premier Mémoire, son coup d'essai, avait été écrit dans un style tapageur dont il attendait beaucoup. Le résultat ne fut pas ce qu'il avait pensé. « Le Premier Mémoire sur la propriété passa inaperçu » (1) dit-il avec amertume dans la *lettre à Blanqui*, et il y revient à plusieurs reprises dans sa *Correspondance*. C'est qu'il avait frappé trop dur, alors on ne consentait pas à le discuter. Cela l'exaspérait au plus haut point. Plus tard, il fait entendre la même plainte au sujet des *Contradictions*. (2) Chaque fois qu'il émet une idée, une théorie nouvelle, il est si sûr de son fait, tellement persuadé d'avoir bien dit, qu'il ne peut arriver à comprendre comment les autres n'adoptent pas immédiatement sa manière de voir. L'orgueil à ce degré-là devient ridicule. Pourtant, Proudhon est excusable si l'on pense à la somme considérable d'efforts qu'il avait

1. *Lettre à Blanqui*, p. 88.

2. Cf. *Idée générale de la Révolution*, p 43.

dû fournir, et à ce qu'il était en droit d'espérer, après un pareil labeur.

Tels sont les deux traits distinctifs de son caractère : une sensibilité presque féminine, un orgueil effréné. Ils expliquent fort bien : d'abord, le sens de ses recherches, comment il a été amené tout naturellement à s'occuper de la question sociale ; puis aussi, son attitude extraordinaire vis-à-vis de ses contemporains, principalement de ceux qui semblent le plus près de lui, puisqu'ils poursuivent le même but, les écrivains socialistes du temps.

Proudhon a eu des débuts difficiles et, jusqu'à sa mort, il a dû lutter contre des difficultés matérielles nombreuses. Il en a beaucoup souffert et cela porte à regarder souffrir les autres. Or, il vit justement à une époque, où, l'introduction du machinisme, le développement de la grande industrie, ont produit des perturbations, une crise passagère sans doute, mais très violente. Tant de misères autour de lui l'ont ému profondément ; de nombreuses pages des *Contradictions* par exemple en sont la preuve. De cette émotion qu'il éprouve, au désir de soulager les maux qui l'environnent, il n'y a qu'un pas, vite franchi : sa vie sera consacrée à l'amélioration du sort de l'humanité, et, pour lui, désormais, « études, philosophie, économie politique, beaux-arts, sont des instruments de conspiration » (1). Quand il parle de sa

1. *Correspondance*. t. II, p. 243.

mission, de sa « vocation au socialisme » (1), il dit vraiment ce qu'il pense : il a voulu le bonheur de ses semblables et on ne peut que l'en féliciter.

Seulement — et c'est ici que l'orgueil intervient — dans cette voie où son bon cœur le guide, il a de nombreux devanciers. On ne l'a pas attendu pour chercher les remèdes à des maux trop évidents. Depuis le début du xix^e siècle, en raison même de la crise que j'ai signalée, la question a été plus que jamais débattue, retournée sous toutes ses faces. Les novateurs sont légion à cette époque, chacun apportant son système, son plan détaillé d'une cité future. N'est-il pas bien dangereux pour un jeune écrivain de s'essayer après tant d'autres sur un même sujet ? Il court risque de rester perdu dans la foule, et, dans tous les cas, il ne se distinguera que difficilement.

Or, Proudhon est un ambitieux ; il a un désir effréné de gloire. C'est, dit M. Bourguin, « la passion maîtresse de l'homme, la seule de sa vie » (2). Les déboires l'ont aigri et son humeur batailleuse s'en trouve augmentée. Il faut compter aussi avec la susceptibilité d'auteur, cette forme la plus complète de l'amour-propre ; le *genus irritabile vatum* est de tous les temps.

1. *Confessions d'un Révolutionnaire*, p. 139.

2. Bourguin. *Des rapports entre Proudhon et Karl Marx*, p. 6.

A cause de tout cela, Proudhon part en guerre, dès qu'il en a l'occasion, contre les socialistes de l'époque. En effet, ceux-ci ne se présentent-ils pas, à première vue, comme des rivaux très encombrants ?

§ IV. — LES ÉCOLES SOCIALISTES EN 1840. LEUR BRUYANTE RENOMMÉE PORTE OMBRAGE A PROUDHON ; LE SPECTACLE DE LEURS DIVISIONS LE PORTE NATURELLEMENT A LES COMBATTRE A SON TOUR.

En 1840, c'est-à-dire, au moment où Proudhon vient de faire ses premières armes, les écoles socialistes sont en pleine activité. Le mouvement a pris une extension considérable car les novateurs se sont beaucoup dépensés, apportant chaque jour des idées nouvelles, proposant les combinaisons les plus ingénieuses. Ils ont tous un point commun : l'imagination. Certains mêmes de leurs ouvrages sont écrits sous forme de romans d'aventure : tel le *Voyage en Icarie*, de Cabet. Cela n'est point aride, mais au contraire divertissant ; aussi les lecteurs ne manquent pas. Et puis, leurs projets de réforme sont conçus avec une extrême minutie de détails. Il semble que tout y soit prévu ; on n'a qu'à se donner la peine de croire. Voilà de quoi séduire bien des esprits, d'autant que ces nouveaux-venus savent faire miroiter des perspectives véritablement éblouissantes.

Aussi vont-ils connaître la célébrité sous toutes ses

formes. Et d'abord, chacun d'eux fonde une école ; des admirateurs entourent le maître, écoutent et répandent sa doctrine.

Saint-Simon groupe autour de lui des hommes de talent comme A. Thierry et A. Comte. Après sa mort, son disciple Enfantin continue ses enseignements et organise la secte. Puis, c'est en 1832 le procès retentissant et cocasse de la famille Saint-Simoniennne, avec la descente en procession des hauteurs de Ménilmontant. Cela passionne l'imagination populaire et les femmes elles-mêmes se sentent attirées.

Cette belle inconnue blonde dont Pierre Vinçard nous a conté l'amusante histoire, n'est pas une exception ; les Saint-Simoniennes viennent s'offrir nombreuses, — oh ! en tout bien tout honneur — mais aussi très ardentes. Le Père Enfantin reçoit des billets fort bien tournés et ne se presse point d'y répondre. Les correspondantes s'en plaignent ; du reste, elles ne se découragent pas. « On m'a donné peu d'espoir
« de vous voir, lui écrit un jour une fervente, Hor-
« tense Allart, mais j'espère être plus heureuse au
« mois d'octobre... » Quelque temps après, elle revient à la charge : « J'ai persisté dignement pour
« vous voir hier. Impossible. Mais on dit qu'on ne
« vous voit plus comme autrefois et que le Père se
« dérobe aux yeux des hommes. » De fait, le Père ne consentira pas à se déranger ; sa réponse le prouve :
« J'ai fait appel à toutes, celles qui l'ont entendu doi-

« vent agir, il est temps ; elles n'ont pas besoin de moi pour cela. » Cette fois, la néophyte se fâche et riposte : « Vous le dirais-je ? Je ne sais si vous avez beaucoup d'envie de trouver la femme libre(1). » Notez que cette pauvre Hortense est jeune, à peine 30 ans, et sans doute bien séduisante, car elle a su occuper les loisirs de ce vieil enfant gâté, si difficile à distraire, Châteaubriand.

Malgré cela, Proudhon stigmatise l'immoralité du bon Enfantin ! Pourtant, il a connu, lui aussi, cette forme très flatteuse de la célébrité, les lettres de femmes. Il lui arriva un jour à ce propos une histoire bien amusante... pour les autres : de là, peut être sa rancune. L'aventure est assez plaisante ; les personnages semblent appartenir à l'époque du théâtre ambulant.

Dans l'Ancienne Comédie, il y a toujours un Léandre rusé et aussi la gentille Isabelle. Cette Isabelle est délicieuse avec son loup de velours noir ; on ne voit que deux grands yeux et une bouche qui rit. Si elle dissimule son visage, en revanche elle montre généreusement ses bras et ses épaules et elle a bien raison, car tout cela est le plus joli du monde. Notre héroïne est assez dans le goût de cette friponne-là. Elle a son masque, elle aussi, et toute la malice de l'autre ; seulement le nom et la profession sont chan-

1, André Beaunier. *Trois amies de Châteaubriand*, p. 305 et suiv.

gés à cause à l'époque. M^{lle} Delphine Saint-Aignan est une écuyère de l'Hippodrome.

Cette jeune personne, désirant changer d'existence, vient demander à l'auteur des *Contradictions* de l'aider de ses conseils. Proudhon n'hésite pas ; il entre résolument dans ce rôle de directeur de conscience improvisé et il y est inimitable. Voici ce qu'il lui écrit sans broncher : « Je vous loue d'avoir compris, « quoique d'une manière confuse, que l'homme tout « en subissant la loi du travail, doit combattre sans « cesse les trivialités de l'existence. » Et d'ajouter : « Ici, madame, croyez-le, je ne fais pas d'ironie (1). » Il avait raison ; l'ironie, cette fois, n'était pas de son côté. La correspondance continue, puis, un beau jour, les lettres paraissent successivement dans la Presse et dans la Gazette de Paris, Delphine laisse tomber son masque et la tête du mystificateur Gabriel Vicaire apparaît. Proudhon avait été berné.

C'est que la célébrité a ses inconvénients : on risque d'être tourné en ridicule (2). Le dessinateur Cham ne ménageait pas les fouriéristes ; dans ses caricatu-

1. *Correspondance*, t. VII, p. 97.

2. A plusieurs reprises, Musset, dans son théâtre, a mis en scène les faits et gestes des réformateurs. Voici, par exemple, les récriminations du respectable négociant Van Buck contre Valentin, son neveu prodigue, au commencement de « Il ne faut jurer de rien. » (Acte I, Scène I.)

Van Buck. — Tu écrivailles dans les gazettes, tu es capable de te

res, il les représente armés d'une queue, merveilleux appendice dont Fourier avait décrit les multiples avantages et que les hommes posséderaient en Harmonie.

Parmi les novateurs, beaucoup ont eu des existences étranges, bien faites pour frapper les imaginations. Cabet, qui a été procureur général en Corse, ne cesse de fréquenter les tribunaux, sur le banc des accusés ; pour son histoire de la Révolution de 1830 il est traduit trois fois en Cour d'Assises. Son *Icarie* reçoit un accueil enthousiaste, comme du reste, l'*Organisation du Travail* de Louis Blanc, trois ans plus tard. On le discute, on l'étudie passionnément, dans les Cours populaires icariens. En Angleterre, au début du xix^e siècle, Owen est consulté sur toutes les questions à l'ordre du jour ; les rois de Prusse et de Hollande correspondent avec lui. Après son voyage de rêve en Icarie, Cabet s'embarque pour l'Amérique, voyage très douloureux celui-là et d'où il ne reviendra que pour mourir. Car toutes ces chimères s'effondreront bien vite ; seulement, on ne le sait pas encore, et,

faire Saint-Simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds.

Mais Valentin proteste et réplique :

Valentin. — Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un Saint-Simonien : je respecte trop l'héritage. (Musset. *Comédies et Proverbes*.)

La pièce, parue en 1836, fut représentée en 1848. Aucune des allusions de Musset n'était perdue pour le public d'alors,

dans l'attente du miracle promis, tous les yeux sont fixés sur les novateurs.

Proudhon arrive donc au moment où l'enthousiasme pour les nouvelles doctrines est à son comble. Ses devanciers doivent lui apparaître forcément avec une auréole, un peu inquiétante peut-être, mais à laquelle il sera jaloux d'atteindre. Reste à savoir comment il pourra se faire une place au milieu d'eux : tout est dit, en de pareilles matières, et ne vient-il pas trop tard ? Au reste, il s'en rend bien compte, lorsqu'il reproche à Fourier par exemple, qu'après lui « la science sociale est close, il ne reste rien à « faire » (1).

Venu trop tard, il ne perd pas son temps à parler ; il joue des coudes pour parvenir au premier rang. Les autres étaient séduisants ; il se montre brutal par principe et frappe dans toutes les directions. Qu'il expose ses idées ou qu'il critique celles des autres, c'est toujours la même violence ; « cela est passé chez moi à l'état de la théorie » (2), écrit-il à la comtesse d'Agoult et il aime à insister là-dessus.

Car il redoute d'être mêlé à la foule et qu'on ne le confonde avec ses devanciers : il lui faut être seul, coûte que coûte. Leur souvenir l'obsède, il sent d'une façon confuse qu'il ne pourra jamais être complète-

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 69.

2. *Correspondance*, t. II, p. 242.

ment original, et si l'orgueil le pousse à se retrancher dans un isolement agressif, — avoir tout le monde contre soi, c'est encore se grandir, — il l'a fait beaucoup pour se libérer des mille liens invisibles qui l'enserrent. Du reste, les faits et gestes des socialistes l'ont impressionné à tel point, qu'il en arrive à se modeler insensiblement sur eux ; ainsi, plusieurs des reproches qu'il leur adresse, pourraient très bien être retournés contre lui.

Au fond, leur réputation fait échec à la science et il ne le leur pardonne pas. Ses livres le prouvent : à peine a-t-il entamé la critique d'un système et déjà il commence à en insulter l'auteur. Notez qu'il se défend d'avoir fait des personnalités. On me reproche, dit-il, « que je *hais* tous ceux que j'attaque, tous les « représentants des idées et des principes que je combats. Autant vaudrait dire que le médecin hait le « malade parce qu'il définit la maladie » (2). Proudhon proteste énergiquement contre les accusations de malveillance et sa bonne foi n'est pas douteuse. Il y avait en lui un sentiment d'inquiétude jalouse qu'il n'a jamais analysé, mais qui l'a entraîné très certainement dans une guerre sans trêve contre les socialistes, la grande préoccupation de sa vie.

Il faut reconnaître que ses aînés ne lui donnaient point l'exemple de la modération. On ne s'entendait

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 4 et 5.

guère, à ce moment-là, dans le camp des réformateurs ; les principaux chefs d'école sont en lutte les uns contre les autres. « C'est une division d'esprit « poussée jusqu'à la pulvérisation, écrit Proudhon en « 1845 (1) ; il y a en ce moment, à Paris seul, douze « journaux et revues socialistes, depuis Considérant, « en passant par Pierre Leroux, jusqu'à Cabet ; pas « une seule de ces publications ne s'accorde avec une « autre ; il en est de même des socialistes. » Et il ajoute : « Je ne serais pas juste et je mentirais à ma « conscience si je ne finissais par vous dire que moi- « même, qui vous parle de nos déplorables discordes « je ne suis d'accord avec âme qui vive, et peut- « être moins disposé que jamais à m'entendre. » Il regrette un pareil état de choses, car il est un réformateur, lui aussi ; seulement, il vient ajouter à ce concert sa note discordante, parce qu'il se trouve supérieur aux autres « le plus avancé, le plus intelligent des révolutionnaires (2). » Et comme il est bien des leurs en effet par cette absence de modestie ! Voilà dans quelles dispositions il entame sa critique.

1. *Correspondance*, t. VI, p. 352 et 353.

2. *Correspondance*, t. IV, p. 87.

CHAPITRE II

Proudhon contre les socialistes et contre le socialisme de son temps

SECTION I

Quelques reproches de Proudhon aux socialistes

§ I. — PROUDHON ENTAME SA CRITIQUE. L'IMAGINATION ET SES EXCÈS CHEZ LES SOCIALISTES DU TEMPS. L'IMA- GINATION DANS L'ŒUVRE DE PROUDHON.

Proudhon a été frappé très profondément — et pour cause — de l'enthousiasme avec lequel les essais de ses devanciers ont été accueillis. Leur pouvoir d'attraction sur la masse est vraiment extraordinaire ; aussi ne peut-il s'empêcher de signaler « cette fasci-
« nation que les hommes à idée fixe et à volonté
« forte exercent sur ceux qui les lisent ou qui les
« écoutent » (1). — A quoi faut-il attribuer une telle influence ? la puissance d'imagination par quoi leurs ouvrages se distinguent et qui en est vraiment la qualité maîtresse — l'imagination est la cause première de

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 114.

tous leurs succès ; seulement cette facilité même peut donner prise à bien des attaques... et c'est par là que Proudhon commence. Il a beau jeu de ce côté ; voyons comme il va poursuivre son avantage.

Il débute par des compliments et feint de rendre justice à la manière élégante, à la bonne ordonnance de leurs livres. Mais il n'accorde cela que pour mieux refuser le reste. « Que cherche en effet, dit-il en un « écrit communiste, si ce n'est l'imagination et le talent de l'écrivain ? » (1) Les novateurs ont voulu améliorer le sort de l'humanité, transformer les conditions actuelles de l'existence. Il s'agit de remédier à un état de choses défectueux : c'est toute la question sociale, c'est-à-dire la réalité même. Donc on doit pouvoir juger de leurs œuvres à ce point de vue ; elles n'ont de valeur que par l'application, par les possibilités d'immédiate réalisation qu'elles présentent.

Or, quelle sorte d'ouvrages nous ont donné les socialistes ? de véritables romans, contes de fées à l'usage des grands enfants, agréables sans doute, mais contes à dormir debout si on les considère avec attention. Les novateurs parlent de tout à la légère ; pourquoi les prendre au sérieux ? Et Proudhon critique très justement leur étrange attitude en face de la question à examiner. C'est qu'en effet ils n'examinent rien, ils inventent, ils se posent en *révélateurs*,

1. *Contradictions*, t. II, Ch. XII, p. 330.

recréant le monde chacun suivant sa tournure d'esprit. C'est prendre les choses au rebours, aborder le sujet à l'envers; et s'ils peuvent, avec de telles dispositions, faire surgir des idées, des combinaisons nouvelles — car il leur reconnaît une certaine aptitude à « poser des problèmes » (1) — ils n'apportent en somme que des hypothèses, rien n'est démontré, le problème reste encore à résoudre.

L'imagination entraîne les réformateurs dans un lointain chimérique; au lieu de conclusions pratiques ce ne sont partout que « sentimentales extases » (2). Mysticisme ! dit Proudhon, et il ne tardera pas à ajouter : Mystification ! Que reste-t-il de toutes ces rêveries ? Elles ressemblent à ces bulles légères dont les enfants s'amusent, mais qui crèvent sans laisser de trace au souffle si léger qui les effleure.

Il y a de quoi s'étonner à voir les puérilités où se complaisent des esprits très positifs par ailleurs et dont la valeur s'est manifestée dans toutes les grandes entreprises de l'époque. Pourtant de tels contrastes ne sont pas rares : les hommes sensibles du XVIII^e siècle, en extase devant la nature, ont fait la Révolution; Saint-Just écrivait des madrigaux musqués.

Après que le siècle ingrat eût dispersé les fidèles de l'Église Saint-Simonienne, Enfantin devint admi-

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 115.

2. *Idee générale de la Révolution*, p. 95.

nistrateur du P. L. M ; des Saint-Simoniens ont l'idée première du percement de Suez ; ce sont eux qui fondent les nouvelles Banques d'affaires. Ils avaient déjà la renommée, maintenant leur fortune est faite ; et Proudhon, qui se débat parmi les soucis d'argent, le constate avec amertume : « Ils sont devenus tous conservateurs et riches (1). »

Les Saint-Simoniens ont donc été pour la plupart des hommes remarquables : ils se sont montrés capables de réalisations. N'empêche qu'ils avaient mis par trop de fantaisie dans leur ouvrages, aussi Proudhon leur conseille-t-il de procéder autrement : « Qu'ils « daignent regarder ce qui se passe autour d'eux ; qu'ils « lisent, écoutent, expérimentent (2). »

C'est qu'en effet, il y a une divergence profonde au point de départ entre Proudhon et ses prédécesseurs. Ils ont recours à l'invention pour résoudre la question sociale, Proudhon ne voit de solution possible que dans un esprit d'investigation scientifique. Il considère l'étude du mieux-être matériel et moral de l'homme comme devant faire l'objet d'une science : il entreprend ses recherches pour en déterminer les bases, aboutir à des données précises. Nous voilà bien loin de la traditionnelle conception socialiste ; Proudhon finit par où les autres ont commencé. Du

1. *justice*, t. III, p. 28,

2. *Idee générale de la Révolution*, p. 95.

reste, pour justifier sa ligne de conduite, il ne manque pas de s'opposer directement à eux : « A Dieu ne plaise, dit-il dans *l'Idée générale de la Révolution*, « que je me pose ici en révélateur et que je prétende « jamais avoir INVENTÉ UNE IDÉE ! Je vois, j'observe et « j'écris (1). » Dans ses lettres il revient sans cesse sur ce point qu'il fait « profession de *science positive* » (2).

La scission est bien nette entre lui et ses devanciers. Il l'accentue encore par la forme qu'il donne à ses ouvrages. Fourier mettait en scène Léandre, Philis, Églé, les habitants de Gnide pour se faire comprendre ; Cabet nous raconte les aventures d'un jeune lord riche et séduisant. Proudhon méprise ces baduis artifices ; désormais le ton va changer : il développe ses théories dans un style lourd et volontiers pédant, ses phrases sont surchargées de termes techniques, il lui arrive parfois de confondre la science et l'érudition. Si l'on n'excepte la partie polémique où sa verve le rend amusant, l'ensemble de son œuvre est aride. Il impose à tout propos un arsenal scientifique formidable qui détourne et fatigue l'attention. Sans doute les élégies des autres, comme il les appelle dédaigneusement, péchaient par excès de facilité, elles étaient au moins faciles à lire ; et quand il leur reproche « cette

1. *Idée générale de la Révolution*, p. 112.

2. *Correspondance*, t. XI, p. 255,

habilité sans égale à enfiler des phrases » (1), n'est-ce pas l'expression d'une jalousie d'auteur qui n'a pas su se faire écouter ?

Certainement il y a chez lui un sentiment de jalousie très vif qui entre pour beaucoup dans l'hostilité dont il ne s'est jamais départi à leur égard. Sans doute, à certains moments, notamment sur ces deux questions qui se confondent, celle de la femme et celle de la famille, il s'indigne sans arrière-pensée : mais bien souvent, on sent le dépit, comme un regret mal dissimulé de n'avoir pu les suivre, pour les dépasser, dans une voie où ils ont trop bien réussi. « Puis-je me faire un visage d'Antinoüs, quand le ciel m'a donné une figure de Tatare (2) ? » écrit-il, faisant allusion à l'imagination des autres et aux perspectives riantes qu'elle leur a suggéré.

Au fond, cette imagination est sa grande querelle, car il en a autant qu'eux, seulement elle est, si l'on peut dire, d'une qualité différente, elle ne se manifeste pas de la même manière.

Il est curieux de voir, combien, dans la première moitié du xix^e siècle, la littérature et les idées sociales nouvelles se trouvent intimement mêlées. Georges Sand eut des tendresses pour le Saint-Simonisme ; il est vrai qu'elle trouvait là certaines doctrines de « ré-

1. *Contradictions*, t. II, p. 348.

2. *Correspondance*, t. VI, p. 368.

habilitations de la chair» qui n'étaient point pour la surprendre. Lamartine ne se contenta point d'être un grand poète, il voulut aussi être un homme d'État ; sa popularité fut immense à un moment donné. En 1850, Eugène Süe est présenté par le journal la *Voix du Peuple* aux élections législatives ; Proudhon, navré de ce choix, dût s'incliner devant la résolution du comité. Les écrivains socialistes ont tous, à un degré plus ou moins grand, une imagination de romancier, immédiate, descriptive, de tous les instants. Elle les conduit à encombrer leurs ouvrages d'un tas d'accessoires dont Proudhon a bien vu l'inutilité et qu'on trouve rarement chez lui. Fourier est célèbre par ses écarts dans cet ordre d'idées. Quand il expose ses théories sur l'éducation, cela lui est prétexte à des classifications extravagantes et aux examens les plus fantaisistes pour monter d'une classe dans l'autre. C'est ainsi qu'il divise les enfants jusqu'à trente-trois mois de la manière suivante :

Les hauts bambins, mi-bambins, bas bambins.

Les hauts poupons, mi-poupons, bas poupons.

De même, les nourrissons comprennent « les PACIFIQUES, LES MUTINS ET LES « DIABLOTINS (1) ». Rien que ses tables de matière, par l'in vraisemblance des

1. Fourier, 1822. *Théorie de l'Unité universelle*, t. IV, p. 25 et 50.

titres et leur disposition sans doute très *harmonique* mais vraiment singulière, constituent une œuvre d'imagination. Ce n'est vraiment pas la science pure que Proudhon rêve. Le *Voyage en Icarie*, c'est le Roman du bon charretier ; seulement, cette fois, dirait M. Prudhomme, il s'agit du Char de l'État. Le couple Saint-Simonien lui-même et les essais de réalisation si fâcheusement interrompus du bon Enfantin, dénotent une imagination aventureuse.

Proudhon ne tombe pas dans ces excès. Son imagination, à lui, n'abonde pas en surprises de ce genre ; il est ennemi déclaré de la fantasmagorie car il est trop consciencieux pour cela. A part, de temps à autre, quelques apostrophes à Satan pour lequel il professe une tendresse sans bornes, il ne faut pas s'attendre à trouver dans son œuvre cette fertilité dans l'invention par quoi ses confrères se distinguent. De ce côté-là du reste la mine est épuisée ; les suivre dans cette voie, ce serait les copier et Proudhon tient par-dessus tout à rester original. Recherchant la précision scientifique, il observe très attentivement ce qui se passe autour de lui ; au point de départ il est pessimiste, souvent même ses descriptions sont poussées au noir. Seulement, après avoir débuté par des études vraiment réalistes, il se hâte d'arriver, à son tour, à un résultat. Il est pressé de donner des conclusions et il souhaite instinctivement que ces conclusions soient belles. Ici encore, on sent très bien chez

lu. l'influence des socialistes : à aucun prix il ne veut rester en arrière, il veut faire aussi bien qu'eux. Son imagination passionnée lui fait voir, dans l'avenir, les mirages d'un bonheur merveilleux ; il met ses espérances dans ses raisonnements, et, par l'artifice d'une logique qu'il dirige à sa volonté, il arrive à promettre la félicité universelle. Ses prédécesseurs l'avaient déjà fait, eux aussi, mais avec plus de simplicité : ils ne s'étaient embarrassés d'aucun appareil scientifique. Proudhon au contraire dissimule constamment son imagination derrière une façade de science : il s'est pris lui-même à ce piège et cela le rend d'autant plus dangereux. Il peut ainsi, en toute sécurité, poursuivre l'imagination chez les autres sous toutes ses formes. Il s'en fait une arme pour les convaincre — et parfois avec assez de raison — d'ignorance, d'orgueil et des vices ou défauts les plus variés.

§ II. — L'IGNORANCE DES SOCIALISTES. CURIEUSE TOURNURE D'ESPRIT DE PROUDHON

L'ignorance d'abord. Cette tactique est excellente, car s'il démontre que les socialistes ne savent rien, voilà ruinée toute l'efficacité de leur enseignement. Il ne faut guère compter sur l'impartialité de Proudhon quand il parle du savoir de ses confrères ; sur ce chapitre il ne manque jamais de s'ériger en juge, et nous

le verrons, distribuant les bonnets d'âne comme un de ces magisters grondeurs à lunettes et à férules qui tancent des marmots sur les gravures de Boilly. Du reste, il partage ce travers avec la plupart de ses contemporains : bon nombre d'entre eux ne cessent de se jeter mutuellement à la tête leur réciproque ignorance. Proudhon lui-même fut bien et dûment fustigé par Karl Marx qui écrivit tout exprès la *Misère de la Philosophie*, en réponse à la *Philosophie de la Misère*.

Il avait été également fort malmené, mais sous une forme moins acrimonieuse, par Bastiat, dans la polémique qu'il soutint contre celui-ci à son journal la *Voix du Peuple*. Aussi, il lui en avait gardé rancune : « c'est un âne » (1), écrit-il dans sa *Correspondance*. Déjà, pour terminer leur querelle, il lui avait laissé entendre qu'il « n'est et ne sera jamais autre chose qu'un *animal parlant*, comme dit Aristote » (2). Même chose pour M. Wolowski aux cours duquel il avait assisté ; il parle « de ces incroyable séances, ou pour mieux dire, de ces scènes de douleur ». « Je croyais, dit-il, « assister au martyre d'une intelligence (3). » Cela veut dire, tout simplement, que l'autre ne raisonnait pas comme lui.

On voit comment il parle des économistes ; les socialistes seront traités avec plus de rigueur encore.

1. *Correspondance*, t. III, p. 109.

2. Intérêt et Principal. *Œuvres*, t. XIX, p. 231.

3. *Lettre à Blanqui*, p. 114.

D'autant que leur imagination prodigieuse facilite la tâche du critique et lui permet de le prendre de très haut avec eux. Tous ces écrivains comptent beaucoup sur l'amour, le dévouement, toutes les formes de la charité, pour transformer les destinées du genre humain. Ils abondent, sur ce sujet, en dissertations enthousiastes ; ils parlent constamment de fraternité dans leurs ouvrages et aboutissent ainsi à des conclusions très optimistes, souvent de véritables utopies. Proudhon en prend prétexte pour poser cette question perfide : « Ne serait-ce point que les utopistes
« trouvent plus aisé de discourir sur ces grands mots,
« que d'étudier sérieusement les manifestations so-
« ciales (1) ? »

Une pareille interrogation est une affirmation déguisée ; depuis longtemps, à cet égard, sa conviction est faite, et, lorsqu'en 1848, il écrit à son ami Huguenet : « On s'aperçoit enfin que tous ces charlatans
« du socialisme n'ont rien dans la tête » (2), il y a plusieurs années déjà qu'il ne cesse de le répéter. C'est qu'il ne peut s'empêcher de juger ses contemporains sur les apparences, d'après la forme de leurs ouvrages où ils dépassent trop souvent les bornes permises à l'originalité. Il dit, en parlant du chef de l'école sociétaire : « Malgré le fatras énorme qui nous

1. *Contradictions*, t. I, p. 247.

2. *Correspondance*, t. VI, p. 292.

« reste de cet halluciné, il n'y a ni science, ni théorie, ni système de Fourier (1). » La critique semble justifiée ; mais les extravagances de son adversaire lui donnent beau jeu et il en abuse. Dans ce *fatras*, on trouve beaucoup de bonnes choses.

Fourier est un psychologue avisé. Sans doute il présente ses observations sous un aspect déconcertant, certaine *gamme des passions*, par exemple ; cela n'empêche pas qu'il ait regardé très soigneusement ce qui se passe autour de lui. Quand il expose comme une certitude sa théorie du *travail attrayant*, ses conclusions sont fantaisistes ; mais il a fait, en chemin, des études qui marquent une véritable connaissance de l'homme. L'idée émise au point de départ, que personne ne fait ce qu'il lui plaît, (il l'utilisera plus tard fort adroitement) se trouve malheureusement trop exacte.

Quand il veut être clair, Fourier excelle à se faire comprendre et pose des bases très réalistes. Il part de l'être organisé, avec un centre directeur, des parties hiérarchisées ; il développe cette comparaison d'une manière fort ingénieuse pour édifier ensuite la société nouvelle. Proudhon, lui aussi, — peut être l'imité-t-il sur ce point — s'essaie à des analogies du même ordre, souvent beaucoup moins heureuses. Sous sa plume hardie, le mécanisme des tribunaux devient

1. *Le Peuple*, n° 56, 12 février 1849. *Œuvres*, t. XVII, p. 273.

l'image de « toutes les facultés de l'âme dans l'ordre
« naturel de leur manifestation. Le commissaire de
« police : organe des sens. Le Procureur du roi :
« *sensorium commune*, sens intime (1) ». Il continue
sur ce ton et cela n'est pas bien sérieux.

Sans vouloir lui chercher querelle sur des questions de détail, il est certain que Proudhon aurait pu dans ses appréciations montrer plus de bienveillance qu'il ne le fait d'ordinaire. Ses prédécesseurs ont admirablement compris leur époque, ils en ont très nettement signalé l'orientation : cette idée de l'augmentation croissante de l'activité économique et de sa prééminence future sur les autres formes de l'activité, se trouve dans la doctrine sociétaire. Saint-Simon en avait fait le fondement de sa théorie, Proudhon lui-même s'en est inspiré manifestement. Est-il juste, après cela, de critiquer leur « dédain très peu
« scientifique des faits (2) ? J'ai signalé déjà les entreprises multiples des Saint-Simoniens et le succès dont elles ont été couronnées. Du reste, à ce sujet, Proudhon félicite Saint-Simon d'avoir bien senti le passage à une période nouvelle, « le régime (3) administratif ou industriel ».

On sent très bien, ici encore, quelle part de jalousie

1. Création de l'ordre dans l'Humanité. *Œuvres*, t. III, p. 327.

2. *Contradictions*, t. I p.

3. *Idée générale de la Révolution*, p. 136.

entre dans ses critiques. Il pardonne plus volontiers à Saint-Simon, connu surtout par les excentricités de ses disciples ; au contraire, certains socialistes comme Fourier, Louis Blanc, Cabet, sont ses ennemis mortels à cause de la réclame tapageuse qui les environne. Il réserve son animosité aux écrivains connus, il cite plus rarement les autres, Pecqueur par exemple, dont les constructions intéressantes auraient pourtant dû retenir son attention.

Parmi ceux de ses contemporains que Proudhon taxe si volontiers d'ignorance, on trouve un grand nombre d'hommes instruits, des Polytechniciens comme Bazard, un économiste célèbre, Michel Chevalier, professeur au Collège de France. Il est tout de même étrange que ces gens-là ne sachent rien. Mais Proudhon tient à ses griefs et nous montre le socialisme incapable de « rien tirer de son expérience ni de sa dialectique, car il paraît être aussi dépourvu de l'une que de l'autre (1). » Ce dernier reproche est plaisant, venant de lui que toute sa logique n'avancaguère ; ses adversaires le méritent-ils ? En somme les disciples de Cabet, fondant l'*Humanitaire* contre le *Populaire*, étaient de parfaits logiciens ; ils ne faisaient que tirer les conséquences dernières de l'idée communiste. Mais, sur cette question de la dialectique, c'est à Considérant que Proudhon s'attaquera sur-

1. *Contradictions*, t. I, p. 18.

tout et avec quel dédain ! Il nous le représente comme un de ces pédants en *ès* et en *us* qui s'invectivent dans les comédies de Molière. « M. Considérant, dit-il, écrirait volontiers sur son chapeau *Argumentator in Barbara* ». C'est qu'il a commis le grand crime » « d'avoir pris le syllogisme pour la logique (1). »

Proudhon, lui, remplace le syllogisme par le procédé des antinomies, — thèse, antithèse, synthèse, — et il entend, par ce moyen, obtenir une doctrine d'une certitude absolue, mathématique. Il n'est point parvenu au résultat cherché ; la question sociale s'accommode mal d'une formule inflexible. Souvent, il est obligé de forcer les idées pour les faire rentrer dans ces cadres artificiels, trop étroits. Aussi, dans ses derniers ouvrages (2), il hésite parfois quand il parle de cette méthode dont il avait tant espéré ; on sent le découragement l'envahir devant ces graves problèmes qu'il avait crus d'abord si faciles à résoudre, parce qu'il n'avait pas assez réfléchi. Et justement n'agit-il pas en obstiné raisonneur, ne fait-il pas montre d'un caractère aventureux beaucoup plus que d'un esprit scientifique véritable, lorsqu'il transporte si hâtivement dans le sujet qui l'occupe les procédés spéciaux des sciences exactes ?

Si on laisse de côté la valeur de sa méthode, elle

1. *Lettre à Blanqui*, p. 132.

2. Cf. *De la Justice*, t. I, p. 353.

présente quand même un défaut capital : le manque de clarté. On se perd au milieu de ces contradictions. Le vrai savant doit pouvoir se faire comprendre, se mettre à la portée de ses auditeurs ; Proudhon, au contraire, semble prendre plaisir à vous embrouiller et Bastiat lui en a fait justement le reproche. Il mérite, du reste, une bonne part des critiques qu'il adresse à ses adversaires ; outre de fréquents appels à « une certaine faculté divinatoire » et dont j'ai parlé déjà, il lui arrive de montrer une connaissance incomplète des principes. Ceci l'entraîne à des erreurs que Bastiat ne manque pas de signaler, par exemple « la confusion entre les capitaux et le numéraire » (1). Il semble donc assez peu qualifié pour railler les socialistes de ce qu'ils ne savent « que des lambeaux de physiologie et d'Économie Politique » (2).

En somme, leur instruction générale vaut bien la sienne. Pourtant, il devait être amené à agir comme il l'a fait, à embrasser finalement dans une immense critique les branches les plus diverses de la science. Cela tient à sa tournure d'esprit, et, plus profondément, à cet orgueil naïf qu'il pousse inconsciemment jusqu'au ridicule.

Il y a, dans la sphère des idées, une sorte de fonds

1. Intérêt et principal, *Œuvres*, t. XIX, p. 250.

2. *Contradictions*, t. I, p. 20.

commun invariable d'où naissent les œuvres des hommes. Ce qui change, ce qui fait l'originalité, la marque distinctive de chaque ouvrage, c'est l'angle différent, l'aspect nouveau sous lequel l'idée se trouve envisagée ; par là se révèle la personnalité de l'auteur. Or, Proudhon a un esprit bizarre qui lui fait voir d'abord et quel que soit le sujet qu'il traite, le côté imprévu, paradoxal. Cela crée, dans ce cerveau curieux, une excitation malade ; il ne trouve de repos qu'après lui avoir donné satisfaction. « Vous ne comprenez bien, dit-il dans une lettre à son ami Langlois, « que ce que vous avez vous-même conçu à nouveau récréé et fait vôtre » (1), et il constate chez lui la même inclination. Il n'en arrive à écrire que dans le but de se démontrer à soi-même, souvent sans notions suffisantes, comme il l'avoue pour son livre *Du principe de l'Art*, et il se demande anxieusement : « Mais qu'en penseront les artistes (2)? » Il se conduit un peu comme ces enfants indociles, qui, malgré les conseils, ouvrent le ventre de leur Polichinelle *pour voir ce qu'il y a dedans* ; ensuite ils pleurent, déçus, car Polichinelle est plein de son. Proudhon dissèque à sa manière les ouvrages de ses contemporains ; seulement, les conceptions des autres diffèrent de la sienne. Il les rejette et se hâte de

1. *Correspondance*, t. XI, p. 348.

2. *Correspondance*, t. XIII, p. 144.

rebâtir, de donner à tout ce qu'il touche l'estampille de son caractère. Très orgueilleux, il croit avoir découvert ce qu'il se borne à remanier et il méprise des travaux parfois supérieurs aux siens. Parlant de l'Économie Politique, il dira : « Ce qu'on en a recueilli « de plus clair jusqu'à ce jour, ce sont des *contra-dictions* (1). » Pourtant, il ne la possède qu'imparfaitement. Cette disposition d'esprit nous explique la variété de ses ouvrages et la confusion qui règne dans chacun d'eux, où il parle un peu de tout.

§ III. — ORGUEIL DES SOCIALISTES. LES QUERELLES DE PARTIS. JUGEMENT DE PROUDHON EN DÉSACCORD AVEC SES FAITS ET GESTES.

Proudhon, on le voit, n'est point un modeste et il le laisse volontiers paraître. S'il prêche la Justice comme but suprême de l'existence, il faut reconnaître qu'il sait parfaitement se rendre justice à soi-même. Il parle en toute simplicité, de « sa force de résistance », de sa « vivacité investigatrice » (2), et les nombreux portraits dont sont parsemés ses ouvrages marquent un contentement de soi non dissimulé.

Par ce manque de tact, ce goût du panégyrique, il

1. *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, p. 387.

2. *Justice*, t. II, p. 97.

est le frère des écrivains socialistes de son temps. Seulement, c'est toujours la même histoire de la paille dans l'œil du voisin : Proudhon ne supporte pas l'orgueil chez les autres et le signifie crûment, à son habitude. Il déclare, dans les *Contradictions*, n'avoir pas rencontré, dans le socialisme, « autre chose que de la vanité et de la bêtise » (1).

Cet arrêt sévère paraît mérité, à considérer les épithètes louangeuses que les novateurs se prodiguent à l'envi. Fourier se présente au public connu « un nouvel Hercule » ; Pierre Leroux prétend à l'infailibilité papale. Les Saint-Simoniens et les fouriéristes aiment à donner à leurs écrits une allure sybilline, d'une obscurité très haute, pensent-ils, et qui les met bien au-dessus du commun des mortels. Chacune de leurs idées est une découverte, annoncé en termes pompeux. Proudhon n'a donc point tort de railler comme il le fait, « la sublimité des oracles socialistes (2). » Mais en a-t-il le droit ? Il est amusant de mettre, en regard d'une pareille critique, le commentaire qu'il donne à sa formule, *la propriété c'est le vol*. Voici en quels termes il l'apprécie : « Il ne se dit pas « en mille ans deux mots comme celui-là... je la tiens « (cette définition) plus précieuse que les millions « des Rothschild, et j'ose dire qu'elle sera l'événe-

1. *Contradictions*, t. II, p. 379.

2. *Contradictions*, t. II, p. 332.

« ment le plus considérable du gouvernement de « Louis-Philippe (1). » N'est-ce pas avoir conscience de sa valeur jusqu'à l'inconscience ?

Ici encore apparaît cette hantise des faits et gestes des socialistes dont Proudhon ne peut se défendre. Nous allons voir qu'il les attaque, très justement d'ailleurs, sur les écarts auxquels l'amour-propre les entraîne. Il leur reproche cette ambition qui les érige en chefs de partis luttant perpétuellement les uns contre les autres et continuant, — hommes politiques arrivés au pouvoir — leurs anciennes querelles. Ses observations là-dessus sont très justes, quoique présentées toujours avec la même intempérance de langage... et puis, finalement, il agit comme eux. On sent planer au-dessus de son œuvre comme un envoûtement mystérieux que ses adversaires exercent sur lui et qui se manifeste par intervalles, tel le *leit-motiv* dans la mélodie wagnérienne.

J'ai parlé déjà de cette pléiade d'écoles socialistes, qui, depuis la mort de saint Simon, se disputent la prééminence. Chacune a sa vie, sinon très active, au moins fort agitée et bruyante. Toute doctrine, en ce temps-là, s'accompagne d'un journal où sont exposées les idées du chef et les théories adverses soumises à une sévère critique. Proudhon a très bien vu le danger qu'il y a de lancer ainsi, sans discerne-

1. *Contradictions*, t. II, p. 328.

ment, dans le public les thèses les plus téméraires, et l'incohérence de ces campagnes de presse où la discussion scientifique dégénère si vite en rivalités d'auteurs. « Quand je me représente, dit-il, cette machine « qu'on appelle un *Journal*, et que je songe à tout le « bien qu'elle peut faire, et au mal qu'elle fait presque toujours, je ne sais quoi l'emporte en mon âme « de la colère ou du dégoût (1). »

C'est en effet le péril de ces polémiques où les théories sont journellement débattues sous les yeux du public, qu'elles exaltent les personnalités. La théorie s'incarne dans un homme ; si l'on s'intéresse à l'idée elle-même, on se passionne pour celui qui l'a fait prévaloir ; le soutenir devient une question d'amour-propre. La critique pure est écartée et fait place à un réseau d'intrigues qui s'entrecroisent, aboutissant en définitive à la recherche du pouvoir. C'est ce qui est arrivé aux principaux socialistes, en 1848 : avant d'avoir mis au point leurs recherches, ils se sont trouvés transformés en champions de la classe ouvrière, obligés de fournir sur-le-champ des réalisations. Devant l'enthousiasme soulevé par leur propagande, ils s'étaient laissés aller, pour satisfaire leurs adhérents à produire des formules hâtives, comme le *droit au travail* par exemple, sorte de panacée universelle dont on attendait tout. Dans la pratique, le

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 106.

droit au travail donna les *ateliers nationaux*. Louis Blanc, le plus célèbre des hommes du jour, fut la victime et l'auteur responsable de cette combinaison qu'il désapprouvait, mais qu'il avait inconsciemment préparée.

On comprend que Proudhon ait été frappé très vivement des tergiversations du Gouvernement provisoire et de l'échec lamentable des socialistes en 1848. S'ils sont arrivés à un avortement aussi complet, ne faut-il pas en chercher la raison dans leur attitude imprudente et dans le développement de l'esprit de parti qu'elle devait avoir pour conséquence ? Proudhon déplore l'antagonisme des sectes, « les vipères de la Révolution » (1), comme il les appelle ; et de souhaiter immédiatement la suppression de l'autorité, cause première de ces querelles : « S'il n'y avait « pas de Gouvernement, il n'y aurait pas de partis ; « s'il n'y avait pas de partis, il n'y aurait pas de Gouvernement. Quand sortirons-nous de ce cercle ? (2) » Ici encore, selon son habitude, il pousse l'idée à l'extrême et veut aller trop vite en besogne. Mais, sans conclure aussi radicalement, il convient de retenir ce besoin de domination signalé chez ses contemporains. N'y a-t-il pas une influence sensible de l'orgueil des socialistes sur la forme qu'ils donnent à

1. *Confessions d'un Révolutionnaire. Œuvres*, t. VII, p. 134.

2. *Confessions d'un Révolutionnaire. Œuvres*, t. VII, p. 81.

leurs théories ? Nous verrons qu'il leur adresse le reproche, commun à tous, d'avoir voulu faire « la révolution *par en haut* (1) ». Ne serait-ce pas beaucoup plus l'expression de leur secret désir que l'aboutissement naturel de leurs recherches ?

Lui-même n'est pas exempt d'une certaine satisfaction, lorsqu'il se voit devenu un personnage. En 1848, il porte, non sans fierté, les insignes de Représentant et il jouit du respect mêlé de terreur qu'il a su inspirer. « J'ai vu plus d'une fois, écrit-il à son « ami Maguet, les gardes nationaux, lorsque je me « faisais connaître à eux, pâlir et reculer de quatre « pas (2). » Qu'il aime donc à jouer ce rôle d'apparition formidable ! du reste, il n'y obtenait pas toujours le même succès. Il passait son temps à faire des moulinets sur la tête de ses contemporains ; seulement, une fée malfaisante changeait parfois son glaive en batte d'Arlequin : d'où un fou rire ininterrompu sur lequel il n'avait pas compté et dont il se scandalisait fort.

À l'Assemblée nationale, il lui arrivait de tenir les plus étranges discours. Un jour, il déclare sur un ton d'oracle, que « la propriété emportera la République », ou la République emportera la propriété (3).

1. *Confessions*, p. 27.

2. *Correspondance*, t. II, p. 338.

3. Rapport du citoyen Thiers, etc. Compte rendu des débats, *Œuvres*, t. II, p. 24.

Hilarité générale. Et l'orateur reprend sans s'émouvoir : « Je regrette, citoyens, que ce que je vous dis « vous fasse tant rire, parce que ce que je vous dis « ici vous tuera. » Lui-même se tuait par le ridicule, « mais son orgueil l'empêchait de s'en apercevoir.

Après avoir dit beaucoup de mal de la presse, il en a usé très largement pour se faire connaître. En trois ans il fonde trois journaux ; emprisonné à Sainte-Pélagie, puis de là conduit à Doullens et revenu enfin à la Conciergerie, il donne à son ami Darimon, rédacteur en chef de *la Voix du Peuple*, les directions à suivre pour ce journal. Il y a toute une série de lettres là-dessus dans la *Correspondance* ; or, à quoi songe-t-il avant tout ? A fonder pour son compte un nouveau parti, (le mot y est,) destiné à mettre à mal les partis adverses. « Préparez-vous, lui dit-il, pour « distinguer nettement notre école, *l'école de la liberté progressive, indéfinie*, d'avec les sectes socialistes » (1). Distinguer veut dire opposer et combattre sans merci. Il suffit du reste de parcourir ses principaux articles, pour voir s'y manifester la même intolérance si aigrement reprochée aux autres.

1. *Correspondance*, t. III, p. 236.

§ IV. — IMMORALITÉ DES SOCIALISTES.

LA FEMME, LA FAMILLE.

Sur le chapitre de l'orgueil, Proudhon n'a rien à envier à ses confrères les réformateurs Ambitieux à l'excès, il les imite docilement dans leurs extravagances ; j'ai déjà signalé, en étudiant son caractère, sous quel aspect gigantesque et tragique il se présente au lecteur. Il y a cependant un point sur lequel il se sépare d'eux absolument : sur la question morale Proudhon reste intransigeant, tandis que ses prédécesseurs ont volontiers exalté dans l'homme les appétits les plus bas, ce qui ne devait pas peu contribuer à leur acquérir les sympathies de la partie la moins recommandable, mais aussi la plus bruyante du public.

Les novateurs, qui ont parlé de tout, ont fait une large place à la femme dans leurs théories, une place qu'une honnête femme ne songerait guère à occuper la plupart du temps. Il avaient rêvé d'attirer le sexe frivole ; c'est dans ce but que Cabet donne à son *Voyage en Icarie* la forme d'un roman. Les novateurs n'avaient pas tort, la femme ayant toujours joui d'une influence considérable dans les questions qui lui semblent le plus étrangères ; on connaît la phrase humoristique de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il avait été plus long, la face du monde en eût été changée. » N'est

ce point aussi l'histoire de cette maligne Lysistrata, qui fit cesser la guerre, en mettant dans la balance... la paix du ménage ?

Donc, rénovation complète des conditions de l'existence de la femme ; cela fait partie, à ce moment-là, de tous les programmes socialistes. Seulement, les réformateurs n'ont pas su s'arrêter dans cette voie : ils veulent donner la liberté à la femme, en fait ils lui offrent le libertinage. Leurs errements, dans cet ordre d'idée, passent toute mesure. Le premier, Saint-Simon posa le dogme de la réhabilitation de la chair : « Sainteté égale de la chair et de l'esprit, de l'âme et du corps, tel est, dit Proudhon, le point de départ du Saint-Simonisme » (1) ; paradoxe dangereux, dont Enfantin, disciple naïf prenant à la lettre les instructions du maître, devait essayer sans succès la réalisation.

Après lui vient Fourier qui laisse libre cours à sa fantaisie. Ayant fait de l'*intrigue*, le pivot du système phalanstérien, il l'introduit dans le mariage sous forme d'intrigues amoureuses dont il espère beaucoup et qu'il a placées sous la protection de la *papillonne*, « besoin des âmes et des corps, besoin de toute la nature (2) » Cela peut mener loin : il n'hésite pas à envisager, très explicitement, la possibilité de ces

1. *Justice*, t. I, p. 137.

2. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, 1822, t. III, p. 411.

unions (?) spéciales auxquelles on réserve de nos jours le huis-clos en correctionnelle. Il parle « des « véhicules d'amitié, d'amour ou autre affection » (1), et des services mutuels que chacun rendra aux autres en Harmonie sous une telle impulsion. Ce qui complète l'inconscience de cette peinture, c'est qu'après avoir traité, comme l'on voit, la question du mariage, il entame un chapitre nouveau de la manière suivante : « J'ai donné, dans les deux premiers chapitres, les « plus douces perspectives aux amis de la morale (2). » Il faut espérer que les amis de cette morale-là n'étaient pas légion, à l'époque où il écrivait. Il est vrai que nous sommes ici *en Harmonie*, il ne faut pas l'oublier.

La vantardise, le besoin d'étonner, signe caractéristique des réformateurs, explique ces extravagances sans les excuser évidemment. Tous ces gens-là sont des fanfarons du vice, mais leur vie privée n'est pas ce que l'on pourrait croire d'après leurs ouvrages. J'ai dit le peu d'empressement que mettait Enfantin à répondre aux avances de ses correspondantes ; Fourier est un vieux garçon, égoïste qui raille la famille comme étant un obstacle à la tranquillité. Saint-Simon eut une existence fort mouvementée et qui n'est point à donner en exemple, mais c'est tout ce que l'on peut dire. Cabet, ayant repoussé la communauté des fem-

1. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, 1822 t. III, p. 529.

2. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, p. 535.

mes, vit se former un schisme dans l'école icarienne ; il en résulta la lutte de *l'Humanitaire* contre *le Populaire*.

Il n'en reste pas moins que les socialistes ont émis, sur le chapitre de la famille, les idées les plus dangereuses ; l'imagination les a entraînés ici encore et ils ont pu, sans qu'ils aient paru s'en rendre compte, faire beaucoup de mal aux hommes qui écoutaient leurs enseignements. Proudhon le constate avec indignation : « le socialisme et la littérature romantique ont mis, dit-il, notre génération en rut (1). » Il avait raison ; l'amour est un argument qu'il est périlleux d'invoquer pour changer la face du monde, d'autant que ses prédécesseurs en ont usé avec un manque de discrétion inimaginable. Leurs ouvrages abondent en descriptions pour le moins inutiles ; aussi Proudhon parlera de leur « sensualisme éhonté, de cette littérature fangeuse » (2). Ces expressions qui ont beaucoup servi depuis, risquent de paraître ridicules ; elles expriment très exactement sa pensée.

Proudhon possède au plus haut point le sentiment de famille. Il met à la défendre contre les sophismes des autres une conviction véritable. On sent qu'ici il laisse parler son cœur ; son œuvre, si tourmentée par ailleurs, devient, quand il aborde ce sujet, pro-

1. *Contradictions*, t. II, p. 489.

2. *Contradictions*, t. II, p. 396.

fondément sage ; elle est le reflet de sa vie privée. Homme d'intérieur, Proudhon goûte l'intimité calme du foyer ; elle le repose de ses fatigues et de ses luttes. Sa Correspondance contient des détails charmants sur l'existence paisible qu'il mène entre sa femme et ses deux filles. Le bon père est tout heureux parce que l'ainée Catherine, sa Catherinette comme il l'appelle, devient en grandissant un vrai petit diable et qu'elle a les joues rouges comme une pomme d'api. Le polémiste des *Contradictions* se montre ici sous un jour nouveau ; son attitude si ferme dans le débat soulevé autour de la famille force la sympathie que risquerait de lui enlever son outrecuidance habituelle. Dure est la critique qu'il a entreprise des extravagances débitées là-dessus par les socialistes lui permet d'affirmer une fois de plus ses qualités d'invectives et d'ironie. Proudhon frappe fort et il touche juste ; il marque très bien le ridicule où sont tombés les principaux chefs d'écoles, et principalement Fourier, en voulant faire « de l'amour une gymnastique (1). »

Fourier est, si l'on peut dire, son ennemi préféré ; il ne le ménage pas dans la circonstance et relève impitoyablement les turpitudes du système phalantérien. N'y présente-t-on pas le libertinage des deux sexes avec son accompagnement naturel, la stérilité, comme l'obstacle le plus efficace à l'extension du

1. *Contradictions*, t. II, p. 452.

paupérisme ? Voilà dit Proudhon qui l'écrit en grosses lettres de la « PROSTITUTION INTÉGRALE ». Le mot ne semble pas trop fort, si l'on songe que Fourier se déclare l'adversaire du mariage, au point de refuser « le titre d'époux avant de savoir si la principale condition en sera remplie (1). » Avoir des enfants semble un malheur auquel il sera toujours temps de porter remède ; on voit où pourrait mener l'application d'une pareille doctrine. Proudhon cite également les Saint-Simoniens et autres réformateurs, pour stigmatiser des constitutionsoù ils prétendent « accorder l'amour libre avec la pudeur, la délicatesse, la spiritualité la plus pure » (2).

Après avoir combattu aussi énergiquement les théories socialistes de la famille, Proudhon ne pouvait se dispenser de préciser à son tour sur quelles bases il entend régler cette question. Ses déclarations sont catégoriques : il parle avec le plus grand respect d'une institution sans laquelle il n'est pas de société possible. Ennemi de l'autorité, il fait trêve à ses paradoxes pour maintenir dans son intégrité et resserrer, autant que possible, le lien conjugal. Il affirme l'hérédité ; au contraire, il repousse le divorce comme une atteinte irrémédiable à un pareil contrat. Pour donner plus de poids à ces idées et les faire pénétrer

1. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, t. VI, p. 257.

2. *Contradictions*, t. II, p. 355,

dans la masse, Proudhon ne manque jamais de les exposer, en bonne place, sur les proclamations qu'il adresse au public. Dans le *Programme révolutionnaire aux électeurs de la Seine*, la famille forme l'objet d'un premier paragraphe. Voici comment il se termine : « Je protesterais... contre toute loi, civile ou « fiscale, qui aurait pour objet de restreindre ou de « limiter la puissance paternelle, le principe d'hérédité, la faculté de donation ou de testament... je « regarderais toute loi sur le divorce comme un encouragement au libertinage et un pas rétrograde (1). » « Au début de son manifeste du *Peuple*, il réclame « le mariage monogame, inviolable et sans tache » (2).

Nous sommes loin des conceptions socialistes. C'est que Proudhon, avant de parler, a touché la réalité du doigt et s'y conforme scrupuleusement. Cela suffit pour qu'il ait fait une œuvre bonne et solide. Au contraire ses prédécesseurs ont voulu produire du nouveau ; ils se sont donc livrés à leur distraction favorite, une sorte de jeu de constructions, des échafaudages d'hypothèses. Ils ont abouti à un résultat artificiel dont on n'a pas besoin de démontrer l'impuissance. Proudhon le constate sans tendresse : loin d'aller de l'avant, les socialistes ont fait plutôt un pas en arrière. Il est vrai que, fort heureusement leurs théories se sont trouvées irréalisables.

1. *Idées révolutionnaires*, p. 55.

2. *Idées révolutionnaires*, p. 159

Proudhon est irréprochable sur la question de la femme; il faut lui savoir gré d'avoir pris sa défense contre les entreprises d'écrivains trop hardis. Pourtant il semble avoir méconnu l'importance de son rôle social : s'il en parle, ce n'est pas tant pour prendre sa défense que pour la remettre à la place qu'il juge raisonnable, au second plan. Il n'a pas vu en elle la compagne de l'homme, donnant à l'existence de celui-ci une orientation définitive ; il n'a pas senti non plus quelle influence elle exerce dans la formation première et dans l'éducation des enfants il ne cherche donc pas ce qu'il y aurait à faire à ce point de vue. Il semble avoir considéré surtout la fonction de reproduction avec les faiblesses qui en résultent. La femme est une infirme, dit-il, et il s'entient là. Il la cantonne dans les travaux domestiques. Son idéal, c'est la bonne ménagère ; j'allais dire, la femme de ménage.

Idéal restreint ; Proudhon se montre peu favorable aux femmes. Il est vrai qu'il ne les aimait guère, sans doute par opposition à ses contemporains, qui, eux, les avaient trop aimées. Étant, comme il dit, un vrai paysan du Danube, il n'était pas disposé à subir le charme ; la grâce, la séduction féminine, lui échappaient absolument. Quand il se trouvait dans le monde, il éprouvait un véritable effroi, il le confesse dans sa correspondance.

Un jour que Proudhon déjeunait chez Girardin,

arrive Augustine Brohan, — tout l'esprit, toute la coquetterie — on cause actualités, toilettes, mille choses inutiles et charmantes, la question sociale remplacée par le chapitre des chapeaux, « si bien, « dit le malheureux philosophe, que j'en ai été à peu « près pour me contenter de manger sans rien « dire » (1). Voilà qui ne devait point contenter un aussi grand parleur. Proudhon ne savait pas parler aux femmes; est-ce à cause de cela qu'il en parle parfois si sévèrement?

Après l'ignorance l'orgueil, après l'orgueil l'immoralité, tels sont les trois principaux griefs de Proudhon contre ses adversaires; la lecture de leurs ouvrages, le spectacle de leurs agitations l'a conduit à les formuler. Mais, à travers les ouvrages, il vise et il atteint les hommes. Ce ne sont là que des reproches, des critiques plutôt qu'une critique proprement dite.

Tout cela domine l'étude de l'œuvre; il reste maintenant à l'entreprendre. Proudhon l'a fait et très soigneusement. Il connaît à fond ces organisations compliquées. On risque de se perdre dans l'infinité des détails; cependant, il se dégage de l'ensemble un certain nombre de points communs, sur lesquels se sont rencontrés sans exception tous les chefs d'école. Là-dessus portera notre attention; nous verrons

1: *Correspondance*, t. VII, p. 64.

quelles corrections Proudhon leur impose, en essayant de démêler dans quelle mesure il les a lui-même suivis, lorsqu'à son tour il expose ses doctrines.

SECTION II

Critique des doctrines socialistes.

§ I. — SECTARISME DES RÉFORMATEURS.

ABUS DES SYSTÈMES.

J'ai déjà noté combien Proudhon diffère de ses prédécesseurs par l'orientation de ses recherches. Ceux-ci ont abordé leurs études avec une grande exubérance imaginative ; ils se promènent à travers la science sociale sans autre guide apparent que le caprice de leur fantaisie. Tant de facilité, l'aisance avec laquelle ces écrivains s'aventurent dans un monde chimérique, indique un septicisme dont Proudhon est absolument dépourvu et qui l'irritera par-dessus tout. Très consciencieux, il n'admet pas le laisser-aller des autres ; à leur imagination il oppose une méthode stricte et la précision indispensable pour jeter les bases d'une science nouvelle. Sans doute, il lui arrive de se laisser dominer inconsciemment par son génie inventif, mais, fort de sa bonne foi, il ne cesse de leur jeter cette imagination à la tête. Ce reproche est le point de départ de toute la critique proudhonienne : nous

avons vu quel adroit usage il en fait pour démasquer impitoyablement leurs travers. Point de départ e aussi point capital : par l'imagination, Proudhon pénètre jusqu'au fond même de l'œuvre socialiste.

Il est difficile de circonscrire le domaine de la fantaisie et de tenir la balance égale entre le rêve et la réalité ; les socialistes l'ont essayé et l'on a vu combien l'entreprise était périlleuse. Sans doute, à l'origine, ils ont employé l'imagination comme un assainissement destiné à faire goûter du public des notions ardues, rebutantes pour la masse. L'idée était heureuse, ils ont surmonté très habilement la difficulté qu'il y a d'intéresser les hommes à leur propre sort ; l'enthousiasme de leurs adhérents est là pour le prouver. Seulement, ils n'ont pas su s'arrêter sur la pente et Proudhon critique très justement l'envahissement progressif de l'imagination dans leurs ouvrages, l'orientation dangereuse que leurs conceptions ont subi de ce chef, enfin, les cadres absolus et factices auxquels ils ont abouti sous une si néfaste influence. L'imagination des socialistes est donc bien, pour Proudhon, un fil conducteur à l'aide duquel il se dirige au milieu des combinaisons multiples proposées par ses confrères.

Et d'abord une première remarque : Proudhon est frappé de l'aspect définitif sous lequel les chefs d'écoles présentent les résultats de leurs recherches. Chaque réformateur donne la description, complète, dé-

taillée, d'un État-modèle tout prêt à fonctionner. Ces divers projets sont issus de leur intelligence à la manière de la Minerve antique qui naquit toute armée du cerveau de Jupiter ; reste à savoir si l'on y retrouvera la sagesse et la prudence de la glorieuse déesse. Les socialistes apportent un remède radical, *un système*, c'est-à-dire un tout dont on doit tout attendre ; par eux la question sociale se trouve réglée, en une fois, sur tous ses points. Telle est la ligne de conduite qu'ils ont adoptée ; voyons quelle en est la valeur.

A première vue, l'attitude des écrivains socialistes s'accorde avec la méthode employée par Proudhon, lorsqu'à son tour il entreprend la réorganisation de la Société. Proudhon souhaite par-dessus tout la précision ; dans son livre, *la Création de l'Ordre*, il envisage l'objet de ses études comme la donnée d'un problème dont il s'agit d'obtenir la solution. Déjà il déclarait, au cours de son Deuxième Mémoire, posséder « une formule qui rend raison de toutes les variations législatives, et donne la clef de tous les problèmes » (1). La même terminologie se répète perpétuellement : il y a là plus qu'une simple question de mots, et ces constants emprunts de Proudhon aux sciences exactes indiquant bien son désir d'arriver à des conclusions qui présentent le caractère décisif, sans ambiguïté possible, de la réponse au problème. Mais,

1. *Lettre à Blanqui*, p. 105.

n'est-ce pas justement cette réponse-là que prétendaient donner ses prédécesseurs ?

Nous verrons qu'il les critique, à ce sujet, d'une manière très détaillée. Pourtant il a certainement songé à produire pour son compte un système nouveau. Le mot revient fréquemment sous sa plume : Proudhon aime à parler du « système social qu'il s'agit de reformer et de refondre » (1). On trouve des phrases analogues dans les articles écrits pour refuter Bastiat ; notez que Proudhon a dû surveiller ici tout particulièrement le choix de ses expressions, ayant affaire à un adversaire aussi redoutable. Du reste il s'explique, dans une lettre à son ami Gauthier, sur la possibilité qu'il y a de « donner un système composé de toutes pièces et complet, qu'on n'ait plus qu'à faire jouer » (2), et s'il recule devant une tâche qui lui tient à cœur, c'est seulement par un louable souci d'exactitude, parce qu'il craint de ne pouvoir « suffire à tous les détails. « C'est un travail, dit-il, qui absorberait cinquante Montesquieu (2). » L'idée par elle-même lui sourit, mais il redoute les difficultés de réalisation. On voit comment se dessinera son attaque contre les socialistes.

Pourtant n'obéit-il pas, dans les reproches qu'il leur adresse à ce propos, beaucoup moins à des considé-

1. *Idées révolutionnaires*, p. 53.

2. *Correspondance*, t. I, p. 326.

ractions d'ordre purement scientifique, qu'à une secrète impulsion de son caractère ? Souvent la critique de Proudhon est le contre-coup de ses impressions autant que la mise en œuvre de son jugement ; or, n'a-t-il pas été choqué de l'assurance vraiment extraordinaire avec laquelle les chefs d'écoles présentent leurs projets de réformes ?

Il procède en effet tout autrement qu'eux. Proudhon tient à faire assister le lecteur à la transformation, au développement incessant de sa pensée quant aux questions qu'il étudie, — c'est ce qu'il appelle « le progrès continu » (1) dans ses ouvrages, — et si le spectacle de cette évolution manque parfois de clarté, on peut quand même se rendre compte d'où l'on vient et où l'on va. La manière socialiste est différente : un brusque saut, le grand écart dirait Fourier, et sans préambule, sans autre avertissement, nous sommes transportés dans un monde nouveau. Les réformateurs oublient ou dédaignent d'expliquer cette transformation, ils imposent d'emblée leurs systèmes. N'est-ce pas beaucoup d'impertinence ?

Proudhon devait sentir cela tout spécialement, lui dont le tempérament était indépendant, ombrageux à l'extrême, et la tournure d'esprit la plus paradoxale qu'on puisse imaginer. La discussion était un besoin pour sa nature combative, il le confesse à propos de

1. *Correspondance*, t. IV, p. 70.

sa foi religieuse : « Quand on ne me parle de rien, « j'ai la religion du charbonnier. Dès qu'on veut « m'obliger à croire, mon esprit se rebiffe ; il est dans « ma nature de toujours contredire l'autorité (1). » Il est vrai que l'autorité des grands *leaders* socialistes était discutable au premier chef ; mais, étant donné ce que Proudhon nous dit de son caractère, il est impossible qu'il n'ait pas été heurté profondément par tant de prétention chez ses devanciers. Dès lors, ne devait-il pas être disposé à lutter contre l'idée de système, rien que pour le sans-gêne avec lequel ceux-ci semblent avoir voulu la faire triompher ?

Et puis, ce transport hâtif du monde en Icarie, en Harmonie ou tous autres pays merveilleux, cette attitude hautaine de la plupart des socialistes vis-à-vis de la civilisation moderne dont ils affectent de se séparer par un mur infranchissable, devaient encore froisser Proudhon dans un très vif sentiment de respect qu'il professe à l'égard de l'histoire. Proudhon, qui a pourtant combattu tant de gens et tant d'idées, est pénétré de la valeur des enseignements que l'histoire nous fournit en matière de réformes sociales ; sur ce point, il n'a jamais varié. Il considère avec raison une étude approfondie de l'histoire comme la condition indispensable de tout système, de toute réforme nouvelle ; en effet peut-on valablement régler le sort

1. *Correspondance*, t. IV, p. 333.

de la société pour l'avenir, sans en connaître à fond les origines et le développement ? L'on rirait du médecin qui voudrait exercer son art sans une science parfaite des organes humains, de leur fonctionnement et de leur hiérarchie.

Aussi comme il va railler ces socialistes qui poussent l'originalité jusqu'à s'exiler au loin, en Amérique, pour tenter la réalisation de leur ambitieux programme. L'Ancien Continent n'est donc pas un champ d'expérience suffisant, ou bien le jugent-ils trop gangrené pour qu'on n'y puisse faire désormais de bonne besogne ? Le monde ne se reconstruit pas comme une maison, il ne s'agit pas ici, dit-il avec beaucoup de force, de « recommencer le passé » (1). Qu'on se serve tout simplement de ce qui a existé jusque-là ; il faut prendre les hommes tels qu'ils sont et les observer attentivement avant de rien essayer pour améliorer leur sort. Sans cela, on s'expose à combien de déboires et de déceptions ! L'histoire contemporaine, avec les funestes événements de 184, a été la confirmation éclatante de cette manière de voir. Il a fallu reconnaître l'impuissance des réformes absolues, et les principaux socialistes, alors à l'apogée de la gloire, ont dû assister sans pouvoir réagir à la ruine de leurs espérances.

Il est vrai que la principale manifestation issue de

1. *Deuxième mémoire*, p. 178.

leurs idées, les ateliers nationaux, s'est retournée contre eux grâce à d'habiles manœuvres de leurs adversaires ; il serait injuste de les juger d'après cet échec. Mais, s'ils en sont arrivés là, faut-il l'attribuer seulement à des imprudences de leur part, ou bien malgré tout, à une politique d'isolement qu'ils auraient suivie avec trop de fidélité ? En réalité, ont-ils voulu s'affranchir du passé, le répudier aussi radicalement que Proudhon semble le croire ?

Les apparences sont contre eux. La forme curieuse des ouvrages socialistes, où l'organisation de la société est si différente de l'état actuel des choses, où les moindres détails de cette organisation sont si imprévus, — puis aussi des tentatives comme la famille Saint-Simonienne de la rue de Ménilmontant, les colonies du Texas, — tout cela marque un vif désir de faire bande à part, de se séparer du reste des humains. Proudhon les en blâme avec juste raison. Et cependant, ces incohérences sont beaucoup moins la conséquence d'un principe réfléchi, que le résultat imprévu d'une idée fixe. Le besoin de se singulariser explique l'atmosphère étrange dans laquelle vivent les écoles socialistes d'alors, bien plus qu'une nécessité hypothétique à laquelle auraient cru les chefs de faire table rase du passé avant d'entreprendre aucune réforme.

En somme l'exclusivisme des socialistes apparaît comme une attitude affectée dans un but d'élégance ; c'est ce qui a indisposé Proudhon à leur endroit. Il

s'est laissé prendre au piège de leur originalité, cela n'a rien d'étonnant. Et pourtant, derrière un feu d'artifice d'invraisemblances dont le spectateur demeure ébloui, on découvre un fond d'observations très remarquables. Avant de partir à la recherche du Nouveau-Monde, les socialistes ont suivi pas à pas la marche de la société. Ils en ont parfaitement suivi les tendances : soit par exemple, l'évolution vers le régime industriel qui se trouve à la base de la doctrine Saint-Simonienne. Du reste, Proudhon a fait son profit de cette idée-là. La brusque cassure indiquée par les socialistes se séparant de l'ancienne civilisation, est bien souvent factice : il y a là plus une question de mots qu'une question d'idées.

Il est présomptueux de recommencer le passé, dit Proudhon ; mais l'avenir ? Peut-on espérer le prévoir avec certitude ? Ses contemporains en sont convaincus. Nous avons défini leurs systèmes : un tout dont on doit tout attendre. De fait, les socialistes marquants, Fourier, Cabet comme le bon Enfantin, sont unanimes à vanter les mérites de leurs projets d'organisation. Il suffit de les appliquer et le monde sera parfait. On conçoit quelle légitime fierté doivent ressentir les auteurs d'une pareille entreprise ; faut-il s'étonner, après cela, de trouver chez eux cette arrogance, cet orgueil que Proudhon leur reproche si amèrement ?

Toutes réserves faites quant à l'attitude des socia-

listes, et sans apprécier la valeur des moyens qu'ils indiquent, la question se pose de savoir s'il est possible d'obtenir, dans la réédification du plan social, une disposition si parfaite qu'il n'y ait plus rien à souhaiter désormais ?

Proudhon répondra très différemment, suivant qu'il expose ses propres théories ou qu'il critique les idées des autres. Tout d'abord, il se lance dans la voie suivie par ses devanciers avec un enthousiasme qui ne le cède en rien au leur : « Oui, je suis réformateur, » dit-il en terminant le deuxième Mémoire, je veux « convertir le monde (1). » Plus tard, il ne projette rien moins que de « changer la base de la société, déplacer l'axe de la civilisation » (2) ; il est vrai que cette phrase, tirée d'un article du *Peuple*, n'a que l'importance minime d'une boutade de journaliste. Et pourtant Proudhon ne cesse d'insister sur le même sujet ; en 1848, alors que la crise est à sa période la plus aiguë, dans un de ces programmes qu'il lance sans interruption, n'affirme-t-il pas : « Entre la propriété et la communauté, je construirai un monde (3). » Ces déclarations prouvent bien que Proudhon n'hésite nullement sur la portée des recherches auxquelles il se livre ; il arrive à la conception même d'un état de

1. *Deuxième Mémoire*, p. 183.

2. *Œuvres*, t. XVIII, p. 1.

3 *Œuvres*, t. VI, p. 131.

choses entièrement renouvelé tel que l'entendaient ses prédécesseurs.

Voyons-le maintenant en présence des systèmes socialistes : aux perspectives riantes d'un monde pacifié où l'on n'aurait qu'à se laisser vivre, il oppose « la réforme progressive et sans fin des sociétés » (1). Bafouant tout ce que les chefs d'écoles ont cru pouvoir avancer le définitif, il qualifie leurs espoirs d'utopies, il les traite de fous et d'impudents. Voilà de quoi nous surprendre ; quelle est donc la cause d'un revirement si imprévu ? Proudhon ne dissimule pas sa colère ; d'un autre côté, cette attitude de modération et de prudence n'est guère dans son tempérament. Où se trouve l'expression exacte de sa pensée ?

Il faut tenir compte, ici encore, de la hantise exercée sur Proudhon par les faits et gestes des socialistes, et de la nervosité qu'entraîne chez lui cette préoccupation constante ; il en résulte ces affirmations contradictoires. L'épigraphe de la *Théorie de l'Impôt*, « des réformes toujours, des utopies jamais », n'est-elle pas écrite en haine des socialistes ? De même, les déclarations catégoriques de tout à l'heure marquent un désir très vif de ne pas rester derrière eux.

Au fond, Proudhon, quand il s'interroge de sang-froid, ne croit pas à la possibilité d'un remaniement intégral de la société. Après les forfanteries auxquel-

1. *Manuel du spéculateur à la Bourse*, p. 489.

les il se laisse entraîner dans ses ouvrages, il faut relire la *Correspondance* qui nous renseigne très sûrement sur son état d'esprit. Dans ses lettres, Proudhon retire le masque ; ce n'est plus la belle assurance qu'il affecte devant le public. Il fait part à ses amis du sentiment d'inquiétude douloureuse qui l'obsédera, en vieillissant, chaque jour davantage. Il est torturé par le doute, par la crainte de ne pouvoir rien ou si peu devant tant de maux qu'il désire ardemment soulager. « La vérité que je crois, je ne la sais pas encore, je la cherche et la chercherai toujours » (1), écrit-il en 1853, il vient d'avoir 45 ans. Nous retrouverons souvent, désormais, les mêmes confidences nuancées de mélancolie. Beaucoup de désillusions et d'amertume... nous voilà bien loin des horizons lumineux que les socialistes avaient annoncés.

Pour en finir avec la notion de système, telle que les socialistes l'ont comprise, il reste à signaler une dernière particularité de leurs projets de réformes : le mode d'application spécial à l'aide duquel ils comptent faire passer leurs théories dans la pratique universelle. Les socialistes, nous le savons, rêvent de transformer le monde, mais on ne peut raisonnablement songer atteindre en une seule fois l'immense surface terrestre. Il faut un commencement ; par où

1, *Correspondance*, t. V, p. 298,

débiteront les novateurs ? Ne vont-ils pas entreprendre d'abord la transformation d'une des nations actuellement existantes, celle qui paraîtrait le mieux disposée à recueillir les fruits de leurs précieuses doctrines ? Voilà, en effet, des cadres tout désignés pour servir de matière à leurs expériences.

Les chefs d'écoles ne l'entendent pas ainsi, principalement les fouriéristes ; quant aux autres sectes, celle de Saint-Simon comme celle de Cabet, elles suivent les mêmes errements, peut-être par nécessité, n'ayant jamais pu recueillir assez d'adhérents pour se manifester sur une grande échelle. Tous les réformateurs, outre les avantages innombrables qu'ils reconnaissent à leurs théories, les croient douées d'un pouvoir de diffusion, de rayonnement, inimaginable. Aussi prétendent-ils injecter leurs idées dans le corps social à la façon d'un vaccin, qui, inoculé à doses infinitésimales, protège l'ensemble de l'organisme contre les atteintes de la maladie. Ils procèdent par voie d'essais partiels : ce sera, par exemple, le phalanstère — une lieue carrée habitée par 1.500 personnes environ — c'est-à-dire une motte de terre, pas même un point sur la mappemonde qu'il s'agit de conquérir. Et pourtant, le monde entier se couvrira bientôt d'une quantité innombrables de phalanstères, une fois le premier modèle établi.

Dans *l'Avertissement aux Propriétaires*, Proudhon s'élève contre la thèse de la *cristallisation* soutenue

par l'école phalanstérienne : un tel phénomène ne se présente pas en économie sociale. Plus tard, il développe longuement sa pensée ; l'erreur de Fourier provient d'une idée fausse, quant à la notion même de Révolution. « Pour changer la constitution d'un peuple, il faut, dit-il, agir à la fois sur l'ensemble et sur chaque partie du corps politique » (1); pourquoi cela ? Parce qu'il faut voir, dans la Révolution, un « produit de la vie universelle » (2). En attaquant la société sur un point, comme l'ont voulu faire les socialistes, il est impossible d'y rien changer.

Proudhon combat les socialistes, mais on retrouve chez lui la même confiance dans la puissance d'expansion de la cause révolutionnaire. Il se pose à lui-même cette question : « La Révolution, faite au dedans se fera-t-elle aussi au dehors » (3) ? et voici quelle est sa réponse : « Qui pourrait en douter ? La Révolution serait sans efficacité si elle n'était contagieuse ; elle périrait même, en France, si elle ne se rendait universelle (4). » Bien plus sa confiance est telle ; qu'il en arrive à émettre de véritables utopies, où l'on reconnaît indiscutablement la marque des écoles socialistes répudiées : « Je voudrais même, écrit-il en 1861, quatre ans avant sa mort, que la natio-

1. *Capacité politique des classes ouvrières*, p. 236.

2. *Capacité politique des classes ouvrières*, p. 75.

3. *Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*, p. 325.

4. *Idée générale de la Révolution*. — p. 325.

« lité put être double et triple... Ce serait un commencement de pacification générale et de véritable « fraternité (1). »

Voilà une phrase que Fourier ou Saint-Simon ne désavoueraient pas.

§ II. — LES SOCIALISTES ONT MÉCONNU L'EXISTENCE DE LA SOCIÉTÉ ; LEUR ORIGINALITÉ N'EST QU'APPARENTE.

Nous venons de voir quelles critiques Proudhon adresse aux socialistes à propos de l'idée de système : impossibilité de produire, avec certitude, un mécanisme complet en matière de transformation sociale — méconnaissance des lois de l'histoire — absurdité de la croyance à la régénération du monde — inefficacité de la méthode adoptée pour la mise en marche du mécanisme réformateur.

Pourtant, le fait d'avoir conçu un plan détaillé, n'est pas le principal grief de Proudhon contre les socialistes : ce qu'il combat surtout, c'est un état d'esprit dont les erreurs qu'il indique sont autant de manifestations. Les socialistes ont cru apporter une organisation complète ; si une telle entreprise est dangereuse, Proudhon n'en est pas l'ennemi déclaré, certaines de ses explications le prouvent. Mais il leur reproche de n'avoir pas vu dans la société « un

1. *Théorie de l'Impôt*, p. 369.

« être supérieur doué d'une vie propre » (1). Suivant la thèse socialiste, depuis des siècles et des siècles les hommes s'agitent au hasard ; le problème consiste à trouver un principe, le levier qui soulèvera le monde. Les novateurs sont convaincus de la toute-puissance de l'idée ; tel est le sentiment qui les guide au cours de leurs recherches. Ils considèrent la réforme, comme devant résulter de la découverte d'une formule artificielle, qui sera l'œuvre spontanée d'un homme et non le travail de la société elle-même.

Proudhon, au contraire, croit à l'existence d'un plan naturel et primordial de la société qui aurait subi des altérations ; il s'agit de le rétablir dans son intégrité primitive. C'est ce qu'il exprime, en disant que la question sociale est *tendancielle*, beaucoup plus que « constitutionnelle » (2). Rien de plus éloigné d'une telle conception que la direction prise par les socialistes, puisque ceux-ci, au lieu de rechercher un ordre préexistant, procèdent à la création même de la société. Une fois engagés dans cette voie rien ne les arrête plus : celui-là seul peut créer, qui possède un pouvoir sans bornes. Effectivement, ils taillent, ils tranchent selon leur bon plaisir ; de là cette intransigeance cet esprit sectaire, exclusif que Proudhon ne cesse de poursuivre dans leurs ouvra-

1. *Idée générale de la Révolution*, p., 80.

2. *Idée générale de la Révolution*, p., 81.

ges. En présentant les résultats de leurs observations sous forme de systèmes, les socialistes n'ont pas entendu seulement recourir à un mode d'exposition plus clair, ils n'ont pas voulu simplement faire une sorte de résumé qui permette au lecteur, mieux que tout autre procédé, de saisir l'enchaînement et l'ensemble de leurs conceptions. Pour eux, la construction d'un système est un point de départ et un but : leur plan est tracé d'avance, et ils s'efforcent de contenir le monde dans les limites qu'ils lui ont fixées. Mais la conséquence d'une pareille méthode ? Ils se sont laissés à écrire de verve, selon le caprice de leur imagination. Nous allons voir, avec Proudhon, où les conduisent ces incursions téméraires dans le domaine de la fantaisie.

Les systèmes socialistes sont d'extraordinaires assemblages d'invraisemblances, et Proudhon, qui les a étudiés à fond, le prouvera péremptoirement. Mais ce qui rendra sa critique particulièrement désagréable à ses adversaires, c'est l'acharnement qu'il met à démontrer que tout ce fatras, comme il dit, n'a seulement pas le mérite d'être original. Contester l'existence des découvertes socialistes, oser affirmer, comme il le fait dans les *Contradictions*, que chez eux « l'invention est zéro » (1), et que chacun de leurs essais « se résout en une caricature de la pro-

1. *Contradictions*, t. II, p. 334.

priété » (1), voilà qui devait surprendre bien péniblement tous les chefs d'écoles. Ils avaient passé leur vie à abasourdir leurs contemporains, et Proudhon vient déclarer que, dans leurs théories, il n'y a rien de vraiment nouveau. Il n'avoue pas avoir été étonné ; mais alors, que lui faut-il donc ?

C'est que Proudhon n'était pas homme à se laisser facilement émouvoir par ce qu'il nomme leur charlatanisme, étant lui-même passé maître dans l'art de tenir ses auditeurs en suspens. Il excelle à donner à sa pensée un tour imprévu ; volontiers il provoque la stupéfaction et il aime à vous laisser dans une disposition d'esprit voisine de l'inquiétude. Les artifices des autres n'étaient point pour le démonter. Du reste, il se serait gardé d'en rien laisser paraître, enchanté du bon tour qu'il leur jouait dans la circonstance, en atteignant, juste à propos, l'endroit sensible.

Au fond, son observation est juste : dans la vie des socialistes comme dans leurs doctrines, il y a beaucoup plus d'exagérations, de déformations de toutes sortes, — en somme, de caricature, — que de réelle originalité. Tout ce qu'ils ont cru trouver existait déjà. Une fois pourtant, ils imaginèrent ce à quoi on n'avait point pensé avant eux, je veux parler du *gilet de la solidarité* que portaient les Saint-Simoniens, ingé-

1. *Contradictions*, t. II, p. 332.

nieuse démonstration du besoin qu'ont les hommes de s'entr'aider, bien incommode il est vrai.

Cela ne suffit pas pour justifier le titre de créateurs auquel les socialistes semblent prétendre, et Proudhon n'a pas tort quand il conteste la qualité de leur génie inventif. Le plus souvent, les socialistes dissimulent des vérités connues de tous, des faits depuis longtemps constatés, à l'aide d'un langage baroque ; de là provient l'illusion, mais désormais il faut en rabattre. Proudhon n'a qu'à puiser au hasard de leurs livres pour confirmer sa thèse ; qu'est-ce donc, par exemple, que cette « Série des groupes contrastés, » cette « Triade » dont Fourier et Pierre Leroux s'enorgueillissent, sinon « l'expression mystique et apocalyptique de ce qui a existé de tout temps, dans la pratique industrielle : la *division du Travail* ? (1) » Les socialistes ressemblent à ces enfants qui s'efforcent de calquer, d'une main maladroite, les contours et les traits d'une figure ; le résultat obtenu est généralement difforme, sans aucune valeur. Proudhon ne cesse de prendre ses adversaires en flagrant délit de plagiat, et il n'a pas de peine à démontrer que tant d'imitations déguisées ne leur ont pas réussi.

1. *Idee générale de la Révolution*, p. 94.

§ III. — DE L'AMOUR COMME BASE DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. TRANSFORMATION DE L'HOMME PAR LE MILIEU.

Les socialistes jouent sur les mots continuellement; Proudhon a critiqué la facon de excessive grâce à laquelle ils arrivent à en imposer au public et il a raison. Les hommes de ce temps-là ont subi la fascination de cette volubilité ; mais, ce qui est plus grave, les réformateurs ont été pris à leur propre piège. Ils se sont grisés de leur éloquence et cela les a conduits à édifier leurs constructions sur la base la plus instable qui soit, la fragilité d'un sentiment.

Les théories socialistes présentent toutes le même contraste : la partie descriptive — exposé de ce que sera l'organisme nouveau, son fonctionnement — est traitée toujours avec la plus grande précision ; les rouages sont ajustés avec autant de perfection que le mécanisme d'une montre. Seulement, il manque le grand ressort. Quand il s'agit d'expliquer quel sera le moteur qui donnera l'impulsion première et qui, ensuite, assurera la marche régulière de cette machine compliquée, les socialistes se tiennent dans le vague, ce n'est plus la précision si convaincante de tout à l'heure. Ils planent très haut, dans les nuages : Amour, Fraternité, Fraternité, Amour, telles sont les expressions qui reviennent constamment sous leur plume ; voilà tout ce qu'ils trouvent pour appuyer leurs démonstrations.

C'est qu'ils avaient trop répété ces mots-là ; ils en avaient abusé au point de ne plus savoir distinguer, si la fraternité était seulement le but, la fin vers laquelle ils devaient tendre, ou bien aussi le commencement, le principe même de toutes les réformes. Il y a une confusion entre ces deux idées très distinctes, à la base de tous leurs systèmes.

Pourtant, admettons qu'il soit possible d'établir la société, comme ils le veulent « sur les sentiments « paradisiaques de fraternité, de dévouement et « d'amour... » (1) Reste à savoir comment on développera ces heureuses dispositions dans le cœur de l'homme ; l'organisation actuelle les atrophie, chacun étant en lutte perpétuelle contre son voisin.

Le sentiment dont il s'agit ici n'est pas l'amour-passion, égoïste, exclusif, qui concentre toutes les ressources vitales d'un être sur l'objet choisi, mais plutôt l'amour-dévouement qui se diffuse, qui rayonne sur l'ensemble de l'humanité, sans distinction préalable. Ainsi entendu, l'amour prend naissance dans la famille ; elle est par excellence une école d'abnégation et de sacrifice. Seulement, la famille vraiment homogène est un obstacle infranchissable à toutes les combinaisons socialistes, principalement au communisme qui en est l'étape dernière. Le dévouement est incompatible avec l'indifférence ; si la famille en est

1. *Contradictions*, t. I, p. 63.

la source, elle en est aussi le cadre, la limite naturelle. Saint-Simoniens et Fourieristes ont vu le danger que la famille fait courir à leurs théories ; ils y remédient en la supprimant. Cela suffit pour que le monde devienne aussitôt une grande famille nouvelle et bien plus parfaite que l'ancienne. « La distinction « des familles a fait place à la communauté de famille » (1), dit Proudhon qui souligne le simplisme d'une pareille généralisation, comme si ces deux termes de *famille* et *communauté* n'étaient pas nécessairement exclusifs l'un de l'autre. Remarquons-le en passant, il n'y a rien d'original, rien qui appartienne en propre au socialisme dans cette extravagante conception de la famille, et Proudhon n'a pas tort, lorsqu'il lui reproche à ce propos « l'arbitraire et l'absurdité de ses emprunts » (2).

Ce qui prouve bien l'existence de la confusion signalée plus haut, et l'incertitude des socialistes quant à la portée véritable de la Fraternité, — est-elle un agent de réforme très actif ou sera-t-elle seulement le résultat des remaniements apportés à un état de chose défectueux ? — c'est qu'ils prennent successivement cette Fraternité merveilleuse pour la cause et pour l'effet. Nous l'avons vu, l'amour est le centre, le cœur même de leurs théories ; et puis, après cela, les

1. *Contradictions*, t. II, p. 377.

2. *Contradictions*, t. II, p. 378.

réformateurs déclarent que ce sentiment, encore incertain, acquerra toute son intensité dans le libre jeu des organisations qu'ils proposent. Le moteur qui doit mettre le mécanisme en mouvement est lui-même actionné par ce mécanisme : c'est un cercle vicieux.

L'amour, en effet, dans la thèse socialiste, n'est pas une question de degré ; il doit exister, avec un entier épanouissement, à l'origine de la société nouvelle, peu importe que le maximum puisse être obtenu par la suite. Dans l'œuvre de régénération qu'ont rêvée les réformateurs, un amour tout-puissant est aussi indispensable, que, de nos jours, l'apport de capitaux énormes pour la constitution d'une entreprise industrielle.

Cette contradiction des socialistes, à propos de l'emploi de la Fraternité dans leurs systèmes, est moins illogique qu'il ne semble à première vue ; elle est la conséquence inévitable de leur méthode. Les réformateurs, nous le savons, procèdent à la reconstruction de l'édifice social, sans autre préoccupation que de réaliser un idéal déterminé d'avance. Le reste des hommes aura-t-il la même conception de la vie et du bonheur ? ils ne s'en inquiètent pas et bâtissent la maison sans se demander si elle sera ou non à la convenance de ceux qui devront l'habiter plus tard. Aussi, lorsqu'ils viennent dire que les sentiments de fraternité et d'amour se transformeront sous l'heu-

reuse influence des combinaisons nouvelles, n'est-ce pas avouer implicitement, qu'après avoir refait le monde, il s'agit maintenant de refaire l'homme pour qu'il puisse s'y acclimater ? Proudhon a bien vu l'enchaînement qui devait fatalement se produire entre ces deux erreurs ; il déclare, à propos du phalanstère-type pour lequel Considérant demandait un crédit de 4 millions, que « si la commune-modèle réussit — » (1), et ce n'est pas seulement d'un formidable bouleversement matériel qu'il entend parler ainsi, mais plus encore d'une révolution intellectuelle et morale complète. Aussi part-il en guerre avec son impétuosité habituelle contre cette idée si chère aux réformateurs : la création d'un milieu nouveau. Il l'attaquera d'autant plus vivement qu'elle est la clef de voûte de tous les systèmes proposés à l'époque, en somme, la grande pensée du règne des faiseurs d'utopies.

Dans l'état actuel de la société, l'homme contracte nécessairement, disent-ils, mille habitudes détestables ; changeont le milieu et l'homme changera lui aussi. Satisfaits de ce raisonnement, ils nous donnent les descriptions les plus détaillées et les plus pittoresques qu'on puisse imaginer, chacun brochant à l'envi sur ce thème de prédilection. Proudhon n'a

1. *Confessions d'un Révolutionnaire*, p. 201.

pas de peine à démontrer, ici encore, quelle grossière armature les réformateurs dissimulent sous un plaquage plus ou moins adroit d'imagination et de fantaisie. On ne modifie pas les sentiments dans le cœur de l'homme, comme l'on abat les cloisons ou l'on transforme le mobilier d'un appartement. La morale n'est pas une question de confort; il y a de parfaits gredins qui mènent une existence facile. Le monde ne se refait pas d'après ces raisonnements absolus, et puis, que l'attitude des socialistes est donc fâcheuse dans la circonstance! Créer une atmosphère entièrement renouvelée où l'homme puisse se développer librement, semble à première vue un projet hardi; mais, en y regardant de plus près, n'est-ce pas une manière comme une autre de tourner la difficulté, une marque d'impuissance devant les complications de la situation présente?

Pour faire justice de la thèse socialiste du milieu nouveau, Proudhon interroge brusquement les réformateurs : « Qui donc les empêche de réaliser entre eux leur idée et qu'est-ce qu'ils attendent (1) ? » S'ils sont tellement convaincus de l'excellence de leur découverte, toute hésitation devient inexcusable. Et pourtant, les réformateurs seraient bien embarrassés de répondre. Ils vantent les avantages du milieu nouveau, mais ils prévoient toute une éduca-

1. *Contradictions*, t. II, p. 343.

tion spéciale de l'enfant, afin qu'il puisse, devenu homme, en apprécier les mérites. Excès de prudence ? non pas. C'est qu'ils sentent bien la nécessité de préparer la transition à une organisation aussi différente de l'état de choses actuel, et Dieu sait s'il la prépareront de longue main ! Fourier, le maître du genre, réglemente ainsi la promenade des poupons (jusqu'à 33 mois) : « Elle est déjà, dit-il, semi-harmonique ; « on joint à eux une fanfare de quelques bambins « qui savent battre en mesure du tambour basque « et du triangle, puis deux chérubins jouant du flageolet » (1). Tout cet appareil est indispensable à l'apprentissage du néophyte ; l'enfant possédera un grand nombre de notions *harmoniennes* avant d'avoir atteint l'âge où, dans notre monde décrépit, on lui aurait appris l'alphabet. C'est voir les choses de loin ; mais que ressort-il de tout cela ? L'homme sera régénéré par le milieu — plus tard — il faut d'abord qu'il commence par s'y adapter. On arrive à ce résultat, que l'homme est créé pour le milieu dans la civilisation socialiste. C'est le comble de l'artificiel.

§ IV. — L'ÉDUCATION ET LA MORALE DANS L'ŒUVRE DES RÉFORMATEURS.

Les socialistes ne formulent pas expressément une telle conclusion ; il est même probable qu'ils ne voient pas où leur génie capricieux les mène, tant ils sont

1. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, t. IV, p. 61.

absorbés par le souci de produire un plan achevé de la société nouvelle. Il faut leur rendre cette justice : pas un détail n'est oublié et ils ont parfaitement réussi. Cabet nous apprend combien de repas fera chaque jour un citoyen d'Icarie, combien il en sera pris en commun et ceux qui seront consommés en famille. Fourier ne montre pas moins de précision : au phalanstère chacun habitera un appartement fort bien compris, se composant d'une galerie et de deux chambres qui donnent, l'une sur la galerie, l'autre sur la campagne, cette dernière un peu plus spacieuse que la précédente (24 pieds au lieu de 20 pieds) (1). Les Harmoniens pourront ainsi respirer l'air pur et reprendre chaque jour des forces, ou plutôt la force de vivre l'existence monotone que l'on mènera immanquablement dans ces sortes d'organisations. Car le perfectionnement même de ces systèmes en est la condamnation ; l'aspiration suprême des socialistes semble être *l'immobilité* du genre humain. « L'homme « de la communauté une fois créé est créé pour tous les jours », dit Proudhon qui se demande pourquoi, en Icarie par exemple, « il existerait plus d'un homme, « plus d'un couple, le bonhomme Icar, ou M. Cabet, et « sa femme. A quoi bon tout ce peuple » (2) ? Il a raison, voilà où aboutit cet excès de zèle des socialistes :

1. Cf. Fourier. *Théorie de l'Unité universelle*, t. III, p. 466.

2. *Contradictions*, t. II, p. 384 et 385

tous les hommes seront taillés sur le même modèle, tellement pareils les uns aux autres qu'ils n'auront même pas envie de se reconnaître mutuellement. L'indifférence accompagnera l'immobilité. Dans la société actuelle, l'enfant, après avoir appris les notions fondamentales, entreprend des études sérieuses; pendant dix années environ il est soumis à la discipline stricte du collège, puis il choisit une carrière qui est le couronnement de son travail. En Icarie, Harmonie et autres organisations analogues, l'homme ne dépassera jamais l'âge de l'internat : il sera pensionnaire toute son existence.

Je sais bien que les réformateurs ont pris leurs dispositions de telle sorte que l'on ne sentira point le poids de la chaîne. Elle sera agréable et légère, douce comme une guirlande de fleurs; ils le promettent, mais il est si facile d'être juge et partie dans sa propre cause ! Proudhon ne se laisse pas attendrir par tant d'avantages; en revanche, il proteste énergiquement contre la docilité vraiment excessive que les chefs d'écoles prétendent obtenir de leurs adhérents. Ce n'est même plus de la docilité, c'est de la passivité; ils semblent considérer les hommes un peu comme ces petits enfants à qui l'on donne un bon point lorsqu'ils ont été très sages. « Le fouriérisme a besoin, pour s'expérimenter, d'âmes vierges « qu'il lui soit loisible de pétrir à sa guise » (1); dit

1. *Confessions d'un Révolutionnaire*, p. 201.

Proudhon, et il reproche aux Saint-Simoniens, que chez eux « on estampille les âmes et les corps, on « appose sur l'esprit, sur le caractère, sur la conscience, une marque de fabrique » (1). C'est la vérité même. Les socialistes, qui ont tant de confiance dans le pouvoir régénérateur de leurs théories, ne comptent guère sur les ressources que la nature humaine pourrait leur offrir. Il y a chez eux un extraordinaire dédain de l'homme, et ce dédain se manifeste avec une ingénuité, une naïveté extrêmes. Il est étonnant que leurs contemporains ne s'en soient pas aperçus ; sans doute leur enthousiasme pour la cause en eût été bien refroidi. Mais Proudhon est là pour remettre les choses au point et il ne laissera pas échapper une pareille occasion d'exercer sa critique.

Je viens de parler du mépris des socialistes pour l'homme. Cette expression semble contradictoire avec la thèse qu'ils soutiennent, de l'homme grandi par l'amour et vivant ainsi, avec l'humanité tout entière, dans une communion intime et merveilleuse. Chimère peut-être, mais que de noblesse dans leurs aspirations. Voyons maintenant comment il s'emploient à réaliser ce rêve : ils jouent de l'âme humaine comme d'un instrument dont toutes les cordes auraient été brisées, à l'exception d'une seule. Les socialistes retirent à l'homme son intelligence, son originalité, sa

1. *Justice*, t. I, p. 279.

volonté, ce qui constitue sa personnalité, son moi, et ils lui laissent l'amour. Mais quel amour pourra ressentir un être aussi appauvri ? Ce sera, dans la réalité, un sentiment vague et lointain, sorte de résignation calme, de morne habitude. Voilà ce que les socialistes ont fait de l'homme : « Tantôt un Dieu, tantôt une brute (1). »

C'est bien ce que les réformateurs nous ont laissé entendre, et Proudhon le fait ressortir avec la vivacité coutumière. Car si dans l'ensemble de leurs doctrines, l'homme est parfois recréé à l'image des héros, le plus souvent ils le traitent comme un automate inerte auquel il s'agit de donner les apparences de la vie. On s'en aperçoit, par exemple, à la manière dont ils comprennent l'éducation.

La mission de l'éducateur, si complexe et si délicate, est quelque chose d'essentiellement provisoire, je veux dire, quant à la durée : l'éducation, c'est le soutien que l'on donne à l'enfant pour lui apprendre à s'en passer plus tard. Ainsi l'on met un tuteur à l'arbuste pour en assurer la croissance régulière ; quand l'arbre s'est fortifié, que ses racines plongent profondément dans le sol, le tuteur n'a plus sa raison d'être et personne ne songerait à le laisser là. Tel n'est pas le sentiment des réformateurs ; ils n'acceptent point d'abandonner l'homme à ses pro-

1. *Contradictions*, t. 1, p. 200.

pres forces et chez eux il n'y a pas, à proprement parler, d'éducation. Pourquoi donc entreprendre le développement de toutes les facultés de l'homme, lui faire prendre conscience de ce qu'il est ? Il n'en aura pas besoin dans la société nouvelle. Et puis, cet éveil à la vie serait singulièrement dangereux pour la bonne ordonnance des organisations socialistes. Aussi préfèrent-ils plonger leurs adhérents dans un sommeil léthargique. Ils leur mettent entre les mains un règlement, un horaire ; chacun vivra tranquille en consultant son tableau. Pas d'erreur, pas d'hésitation possible. Telle est l'éducation des réformateurs — si éducation il y a — et cela rappelle les *Manuels de Savoir-vivre* où sont prévues minutieusement les règles de la politesse. En somme ils ont refait, de ces petits livres souvent si bizarres une édition revue et corrigée, considérablement augmentée, s'étendant à la vie tout entière. Il faudrait, comme le dit Proudhon, que les hommes fussent véritablement des brutes pour accepter d'être morigénés de la sorte.

Au lieu d'entreprendre la formation de leurs contemporains, les socialistes se contentent de leur faire la leçon : Proudhon s'en irrite, mais il s'exaspérera davantage encore de l'appareil mystique dont les chefs d'école entourent tant d'impertinence. Ne prétendent-ils pas, en effet, faire passer leurs théories pour autant de révélations ? C'est une mode chez les réformateurs, de

se croire inspirés de Dieu; ils viennent le déclarer les uns après les autres. « PRINCES, écoutez la voix de « Dieu, qui vous parle par ma bouche » (1), dit Saint-Simon le plus gravement du monde, et il transmet fidèlement au public les communications célestes dont il est favorisé. Nous apprenons ainsi que le grand Newton doit occuper Là-Haut une situation très enviable, il est chargé de présider tout spécialement aux destinées du genre humain. Fourier n'est pas en reste avec son confrère en illuminisme et il mêle agréablement la divinité à ses plus étranges découvertes. Cabet, lui aussi, joint sa voix au concert angélique : le héros de son livre, le bon Icar, modeste charretier, ayant hérité d'un oncle riche marchand aux Indes, se fit *révolutionnaire et propagandiste comme Jésus-Christ* (2) ». « Apôtres d'Icar, imitons les apôtres de Jésus-Christ, » dit le vénérable père Francis, missionnaire Écos-sais », (3) le porte-parole de Cabet dans la circonstance en clôturant le congrès où s'est décidée la régénération de l'humanité suivant la formule icarienne. Les réformateurs, on le voit, se donnent volontiers des allures de Messie, et l'aventure est plaisante car ces Messieurs sont par ailleurs des athées bien convaincus, fervents adorateurs de la déesse Raison.

Proudhon est un libre-penseur, lui aussi, et il nous

1. Saint-Simon. *Œuvres*, Nouveau-Christianisme, p. 188.

2. Cabet. *Voyage en Icarie*, roman, p. 266.

3. Cabet. *Voyage en Icarie*, roman, p. 540.

raconte tout au long comment il fut amené à déclarer la guerre à Dieu ; seulement, il est conséquent avec ses principes et n'admet point qu'on fasse intervenir ainsi la religion en matière de réformes sociales. Nous savons qu'il veut poser les bases d'une science nouvelle : l'idée de faire appel à la croyance lui répugne. C'est pourquoi il raille un « socialisme « demeuré théologique en ses dogmes, évangélique en ses discours, pontifical en ses églises » (1), et il cherche la raison de cette tendance mystique des réformateurs. Ne serait-ce point, que s'ils jugent la religion inutile aux esprits éclairés, ils la trouvent au contraire une chose excellente pour les bonnes femmes... et pour Jacques Bonhomme ? Proudhon voit en effet dans toutes ces prédications une marque nouvelle du mépris des socialistes pour le peuple, et il parle à ce propos de leur hypocrisie et de leur mauvaise foi. Je ne sais plus où il les traite de mystificateurs transcendants !

Il est certain que si l'application des doctrines socialistes sous-entend chez l'homme une grande apathie, la manière même dont ces doctrines sont exposées lui supposent plus de crédulité encore. Ce n'est guère flatteur pour le genre humain, et Proudhon, qui se fait de l'homme une idée très haute, devait en être heurté profondément. Du reste, cette religiosité

1. *Justice*, t. I, p. 55.

des socialistes, si elle ne leur fait pas grand honneur, était au moins assez adroite. Ils avaient trouvé là un moyen excellent, peut-être le seul praticable, de faire accepter leurs plus étranges inventions : c'était de les mettre sur le compte d'un autre, plus grand, et qui ne saurait se tromper. En fondant son nouveau christianisme. Saint-Simon n'avait point agi à la légère, et le bon Cabet montre de la naïveté lorsqu'il regrette que les Saint-Simoniens « ramènent tout à la religion, « aux idées, aux formes et dénominations religieuses » (1). Ce n'est point chez eux l'effet d'un manque de réflexion, comme le romancier d'Icarie semble le croire, mais au contraire l'exécution d'un dessein habilement conçu.

Car les réformateurs sont habiles, et même ils le sont trop : ils rusent perpétuellement avec l'homme, occupés uniquement à lui masquer les difficultés de l'existence. Ils arrivent ainsi à lui forger un idéal chimérique, ils proposent le plaisir comme devant être le but suprême de la vie. Ici encore et plus que jamais se manifeste leur mépris de la nature humaine ; dans les théories socialistes l'homme est traité comme un enfant à qui l'on fait apprendre sa leçon en lui promettant un gâteau, méthode d'éducation dont on connaît la valeur. Dieu l'a révélé à Saint-Simon : « Un jour viendra que je ferai de la terre un paradis (2). »

1. Cabet. *Voyage en Icarie*, p. 152.

2. Saint-Simon. *Œuvres*. Lettres d'un habitant de Genève, p. 50.

Il n'y a rien à ajouter à cela et les autres chefs d'écoles n'auraient pas pu trouver mieux ; ils se contentent de célébrer sur le mode lyrique les jouissances infinies que leurs systèmes engendreront naturellement : ce ne sont que délices et que félicités. Sans doute, il faudra bien qu'on travaille, mais sur cette question aussi les socialistes ont su tourner la difficulté. Le mot évoquait une idée de gêne, d'effort ; ils lui substituent un ensemble d'occupations si agréables que chacun voudra produire plus que son voisin. L'homme ne connaîtra plus la souffrance ni la lutte, il n'aura qu'à se laisser vivre.

Proudhon apprécie à sa juste valeur une pareille conception de l'existence : « Le socialisme, qui con-
« naît merveilleusement ses bêtes, leur ménage tou-
« tes sortes de récréations » (1), écrit-il, marquant ainsi le défaut capital de ces doctrines où la morale fait place à une série de palliatifs plus ou moins ingénieux. Quant à lui, il réproouve énergiquement cette manière d'agir : d'abord, il y voit un manque de confiance en la nature humaine que rien ne justifie. Sans doute, l'homme n'atteint point à la perfection et Proudhon le sait mieux que personne ; il n'y a qu'à voir comme il parle de l'éducation des masses, « édu-
« cation qui s'est faite jusqu'ici, dit-il, bien pénible-
« ment, mais qu'il serait impossible de hâter et de

1. *Contradictions*, t. II, p. 380.
du Rostu

« rendre beaucoup plus fructueuse » (2). Il sait donc très bien sur quoi il peut compter, mais sa prudence ne va pas jusqu'à traiter l'homme en marmot perpétuellement tenu en lisières ; il ose le mettre en face de la réalité. Du reste son caractère loyal l'empêcherait d'agir autrement, et il craindrait de commettre un abus de confiance en imitant les descriptions enchanteuses de ses confrères.

On pourrait cependant signaler chez lui, principalement dans ses premiers ouvrages, le même optimisme extraordinaire et les promesses d'un avenir particulièrement séduisant ; mais il est encore dominé, à son insu, par le prestige des réformateurs. Plus tard, lorsque son jugement s'est affermi, il sent bien que l'homme ne saurait trouver son bonheur sur la terre, au moins dans le sens où ses prédécesseurs l'avaient entendu, car « la condition normale de l'homme en civilisation, est la pauvreté » (1). Cette déclaration était d'autant plus méritoire, venant après les perspectives brillantes auxquelles les réformateurs avaient habitué l'imagination populaire. Proudhon s'efforce donc de mettre l'homme à la hauteur de sa tâche, et, pour cela, il lui enseigne une morale élevée. Dans les théories socialistes, l'existence de l'homme était un cadre vide que l'on remplissait de mille occupations et in-

2. *Correspondance*, t. IV, p. 259.

1. *La Guerre et la paix*, t. II, p. 154 et 155.

trigues diverses, danses, chants, que sais-je ? pour l'empêcher, justement, de s'apercevoir que la vie s'écoule. C'était le mouvement perpétuel et pas autre chose. Proudhon n'est pas satisfait de cette conception où la nature humaine est réduite à l'état d'automate ; il cherche le sens de la vie et il montre à l'homme quelle direction il doit suivre : « Dans les conditions les plus favorable..., la plus grande partie de sa félicité doit être recherchée au for intérieur dans les joies de la conscience et de l'esprit (1). »

Proudhon est resté fidèle à cette ligne de conduite élevée et il ne craint pas, lorsque l'occasion s'en présente, d'affirmer ses convictions. Par là il se distingue des autres ; il énonce des vérités auxquelles il croit ardemment. Les réformateurs, au contraire, étaient pour la plupart des sceptiques, professant à l'égard de l'homme un mépris souriant, indulgents pour lui quand ils ne se font pas son complice. Proudhon ignore ces compromissions, et l'énergie de son caractère le rend sympathique. Lorsque par exemple il aborde le plus délicat des sujets, l'amour, il ose prononcer les mots de chasteté, de renoncement. Cela fait contraste avec les divagations érotiques de ses confrères, dont le dilettantisme, en la matière, confine souvent au cynisme. Saint-Simon, parlant des excès de toutes sortes que l'homme peut commet-

1. *Justice*, t. III, p. 548.

tre, fait une distinction subtile : il reconnaît les dangers de la débauche pour le vulgaire, incapable de s'arrêter sur la pente ; mais il la juge profitable au savant, au philosophe qui pourra agrandir son champ d'expérience en traversant ainsi les milieux les plus divers.

On comprend l'indignation de Proudhon devant des argumentations de ce genre, non seulement pour leur immoralité, mais aussi pour cette ligne de démarcation que les socialistes tirent continuellement entre l'élite et la foule. Quant à lui, il se refuse à faire deux poids et deux mesures : la morale qu'il professe sera bonne pour tout le monde. Proudhon cherche à relever l'homme — il est le seul des socialistes à avoir eu cette préoccupation — et il met tous les hommes sur le même rang.

Parce respect profond de la personnalité de l'homme, Proudhon mérite une place à part dans le groupe des réformateurs. Leur conception de la nature humaine diffère essentiellement de la sienne. Les socialistes considèrent que le peuple est, par définition, malléable et moutonnier : ils le traitent en conséquence. Proudhon, lui, regarde dans chaque individu son caractère, son originalité, son *moi*. Il se borne donc à lui fournir les moyens de réaliser ses aspirations, de suivre la voie qui lui plaît davantage ; ensuite, qu'il agisse à sa guise ! Les socialistes, au contraire, dispensant leurs adeptes de tant d'efforts, leur fixent par avance les

étapes de la vie. Qui a raison, de Proudhon ou des réformateurs ? Évidemment, l'homme tel que Proudhon l'a compris est seul digne de ce nom ; mais comment ferait-il pour vivre dans les organisations qu'ont projetées les socialistes ? Il n'hésiterait pas un instant à se révolter, et Proudhon le dit en passant aux Saint-Simoniens : « Si j'avais l'honneur de vivre dans l'église de Saint-Simon, mon premier mouvement serait de souffleter le pontife (1). »

§ V. — DE LA LIBERTÉ. L'ATTITUDE DES CHEFS D'ÉCOLES VIS-A-VIS DU POUVOIR. QUELQUES FAITS ET GESTES DE PROUDHON.

Nous touchons ici au point capital de la querelle qui divise Proudhon et ses contemporains, cette question de la liberté à laquelle ils donnent une solution si différente de la sienne. La liberté ? C'est le cri de guerre de Proudhon, le panache blanc autour duquel il voudrait voir se rallier les troupes éparses du parti socialiste. Il l'aime par tempérament, avant d'avoir réfléchi ; elle est le seul but qui puisse sembler désirable à ce caractère aventureux, ivre d'indépendance. Elle vaut mieux pour lui que toutes les jérémiades — amour et fraternité, idylles et bergeries — dont sont remplis les livres de ses confrères. Du reste,

1. *Justice*, t. I, p. 140.

Proudhon est romanesque, mais à sa façon : il prend la cape et l'épée, tandis que les autres préféraient roucouler des Épitres à Chloris ou psalmodier des hymnes mystiques. Lorsqu'il entreprend son œuvre critique, ses préoccupations d'amoureux ne l'abandonnent pas ; sa passion est fortifiée encore par l'observation qu'il a faite du développement continu de la société, dans le sens justement de cette liberté qu'il chérit. Alors, selon son habitude, il pousse l'idée à l'extrême ; et de même qu'il a conclu, de la baisse du taux de l'intérêt à la possibilité de l'annulation même de cet intérêt, il voit la fonction gouvernementale de plus en plus réduite jusqu'à une complète disparition et se déclare anarchiste, l'anarchie n'étant en somme que « la liberté progressive, indiquée par l'histoire » (1).

Cette conception du non-gouvernement, à laquelle Proudhon donne la préférence, est évidemment le contrepied, la négation formelle de tous les plans d'organisation proposés par les socialistes. Proudhon a le même besoin de liberté que ce « Sire Loup » dont parle La Fontaine : il se moque de la pauvreté pourvu qu'il ait son indépendance. Au contraire, l'homme des socialistes ressemble étonnamment à ce chien « gras, poli », dont la seule préoccupation est d'avoir bonne niche et la pitance assurée. Son collier ? il n'y pense même plus. Les socialistes font

1. *Révolution sociale démontrée. Œuvres*, t. VII, p. 166.

abstraction de la liberté dans leurs théories ; leurs disciples seront dressés, domestiqués. Ce désir de liberté qui est au cœur de l'homme, ils semblent l'avoir interprété comme un simple mouvement de réaction contre un état de choses défectueux, sentiment passager qui disparaîtrait dans une situation meilleure et n'aurait plus, à l'avenir sa raison d'être. Proudhon n'acceptera jamais cette manière de voir ; l'erreur des socialistes, méconnaissant ce qu'il y a de plus intime dans la nature humaine, le blesse profondément ; et, avec cette logique qui rend sa critique si pénétrante, il leur en montrera la conséquence dernière : l'aboutissement au plus impitoyable despotisme.

Comment expliquer l'attitude prise par les socialistes sur cette question fondamentale de la liberté ? Elle n'est pas l'effet d'une étude incomplète du caractère de l'homme, et s'il y a négligence de leur part, cette négligence a été voulue. Les réformateurs ne sont point des novices en fait de psychologie, ils savent bien où ils veulent aller. Seulement, ils ne s'embarrassent point de scrupules et ne craignent point de mettre de côté ce qui les gêne, quitte à développer autant qu'il le faut celles des aspirations de l'homme qui leur facilitent la tâche. Leur dédain de la liberté est une nouvelle preuve de l'esprit tendancieux qui les anime, au cours de leurs recherches. La liberté est la pierre d'achoppement de leurs systèmes ; Prou-

dhon l'a bien vu, mais les réformateurs ne l'avaient point attendu pour s'en apercevoir. Il suffit de se rappeler avec quel soin ils entretiennent chez leurs adeptes un état d'âme insouciant, et avec quelle sollicitude ils prévoient leur moindres désirs, pour faire disparaître ainsi, discrètement, les occasions qui risqueraient de provoquer un sentiment d'indépendance. De pareils tours d'escamotage sont possibles en théorie, et les socialistes avaient acquis, dans ce genre d'exercice, un doigté extraordinaire. Proudhon constate la fascination exercée par les réformateurs sur leurs contemporains, après quoi il démontre sans peine, quel serait, dans la pratique, le lamentable résultat de tant de diplomatie.

Lorsque Proudhon reproche à ses adversaires « d'agir toujours sur la liberté, la chose du monde « qui souffre le moins qu'on y touche (1), » il s'exprime avec une absolue conviction. Il accentue ainsi la distance qui le sépare des socialistes et son opposition vis-à-vis de leurs doctrines, opposition qu'il avait déjà marquée au point de départ en combattant leurs conceptions *a priori* par la thèse d'une existence propre de la société, qu'il était indispensable de respecter avant toute tentative de réforme. Il semble donc aussi éloigné que possible de l'ensemble des novateurs, et par suite, nullement exposé à

1. *Banque d'Échange. Œuvres*, t. VI, p. 172.

commettre les fautes qu'il signale impitoyablement dans leurs théories. Pourtant, nous allons voir qu'il ne réussira pas à concilier son ardent amour de la liberté avec la formule nouvelle de régénération qu'il propose. Sans doute on ne retrouve pas chez lui ce despotisme de la pensée qui caractérise les doctrines adverses, car, par respect de la dignité humaine, il transporte la question sociale sur le terrain de la circulation, ce qui est un grand progrès. Mais, une fois cette difficulté résolue et croyant avoir sauvé ainsi à tout jamais l'indépendance de l'homme, il suit la pente de son esprit raisonneur ; hanté par le désir de donner une réponse présentant le même degré de clarté que l'énoncé d'un théorème, il tombe dans l'absolu et il procède à son entreprise de reconstruction d'après la méthode qu'il dénonçait chez ses adversaires : « En faisant rayonner une idée fixe sur « les diverses parties du corps social (1). » Proudhon est bientôt troublé ; pour réaliser un programme aussi radical, il se voit obligé de faire appel à l'idée d'autorité qu'il déteste par-dessus tout.

Il se débattera vainement désormais entre ces deux aspirations contradictoires : son désir de la liberté, et le besoin toujours grandissant qu'il a de l'autorité pour assurer le fonctionnement de ses projets de réforme. Finalement l'autorité emporte ; à mesure qu'il

1. *Idee générale de la Révolution*, p. 84.

développe son plan il se rapproche davantage de ses adversaires et il est amené par la force des choses, à les suivre dans la voie qu'ils avaient parcourue en se jouant. Mais il n'aura pas leur désinvolture : ses livres garderont la trace du drame sans issue qui se joue entre son cœur et sa raison ; d'où « la trop réelle présence de ses hésitations et de ses doutes » (1) que M. Fournière y a notée. Cette inquiétude de Proudhon, en face du problème qu'il ne parvient pas à résoudre, se manifeste par des subterfuges souvent assez malheureux et qui ne sont pas dans sa nature. Lorsque, par exemple, après avoir passé en revue « le crédit, « l'habitation, l'agriculture » il entreprend de réformer la grande industrie, il fait intervenir le pouvoir — comme toujours du reste — et il éprouve le besoin de s'en disculper : « Ici comme ailleurs, dit-il, l'autorité législative n'interviendra « que pour dicter son testament (2). » En est-il vraiment convaincu ? Seules quelques personnes superstitieuses voient dans cette rédaction des volontés dernières une sorte de secret présage, de signe avant-coureur de la mort ; en réalité, cela ne change rien à la marche naturelle des choses. L'État, tel que Proudhon l'a conçu, ne sera ni moins puissant, ni moins disposé à s'évanouir que celui des autres réformateurs.

1. Eugène Fournière. *Les théories socialistes de Babœuf à Proudhon*, p. 200.

2. *Idées générales de la Révolution*, p. 255.

Lorsque Proudhon examine des théories en opposition avec les siennes, il ne faut pas s'attendre de sa part à beaucoup de bienveillance. Pour peu que la personnalité de ses contradicteurs lui soit par avance antipathique, il s'énervé et n'arrête plus de se mettre en colère. Sans doute il regrette ensuite ses emportements, mais ses appréciations en ont gardé la trace. Nous connaissons ses dispositions hostiles à l'égard des socialistes de son temps ; elles se manifestent avec une vivacité particulière dans sa critique du principe d'autorité. Non seulement il repoussera l'idée elle-même, mais il se livrera par la même occasion à une polémique extrêmement violente contre les principaux réformateurs. « Mon malheur est que mes passions se confondent avec mes idées » (1) écrivait-il un jour à Louis Blanc ; et justement dans la question qui nous occupe, il est sous l'influence d'un sentiment d'irritation très vif. L'attitude de ses contemporains vis-à-vis du pouvoir motive cet état d'âme tumultueux.

En théorie, les socialistes affichent le plus entier détachement, une indifférence dédaigneuse pour tout ce qui touche à notre organisation décrépite. Ils semblent ne vivre qu'à regret au milieu de tant d'imperfections, j'ai déjà eu l'occasion de le signaler. Mais, dans la pratique, lorsqu'il s'agit d'écarter les obstacles

1. *Correspondance*, t. II p. 305.

qui pourraient nuire à leur propagande, cette intransigeance s'atténue et n'est point incompatible avec beaucoup de diplomatie, ou même certaines flatteries habilement ménagées à l'adresse des puissants du jour, hommes d'État, grands financiers. Les chefs d'école s'étaient créés ainsi des amitiés profitables.

Les banquiers ne se comptaient plus parmi les Saint-Simoniens : les Pereire, Laffite et Rothschild qu'Enfantin, sans pudeur, appelle « le bon roi de « France ». En 1832, Olinde Rodrigues, un banquier lui aussi, s'intitule « le chef de la religion Saint-Simonienne ». Fourier n'avait pas eu le même succès auprès des hommes d'affaires ; il inclinait davantage vers la politique. Son disciple, Considérant, n'avait-il pas osé, le 14 août 1849, demander à l'Assemblée nationale un crédit de 4 millions et une lieue carrée de terrain, pour la constitution d'un phalanstère ? démarche infructueuse du reste, mais Proudhon ne pardonna jamais à Considérant de l'avoir tentée ; plusieurs fois, dans ses ouvrages, il le prend à partie pour ces 4 millions que l'autre n'avait pu obtenir. Et pourtant, l'appel de Considérant à la tribune de la Chambre, était peu de choses auprès de la combinaison dont Proudhon parle en confidence à son ami Guillemin quelques mois plus tard : « A propos de la « *Banque du Peuple*, je dois vous faire part, lui dit-il « d'une grosse affaire qui se mitonne entre Sainte- « Pélagie et l'Élysée. Il ne s'agit rien moins que de

« faire commanditer la *Banque du Peuple* par Louis « Bonaparte (1). » Proudhon, détenu politique, ne craint pas d'entrer en pourparlers avec ses adversaires, nous verrons même qu'il en saisit volontiers l'occasion.

Au vrai, la conduite de Proudhon vis-à-vis des pouvoirs existants n'est pas telle que l'on pourrait croire, étant donnée la sévérité de ses appréciations sur les intrigues et la diplomatie des chefs d'écoles socialistes. Ce théoricien d'anarchie se place, dans la pratique, sur un terrain d'opposition constitutionnelle ; c'est la tactique qu'il prêche dans ses journaux le *Peuple* et la *Voix du Peuple*. Il y a là de quoi surprendre, Proudhon ayant une fois pour toutes déclaré une guerre sans merci à tous les gouvernements quels qu'ils soient. Il se tire de là par une argumentation tant soit peu inquiétante : tous les gouvernements se valent, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien les uns comme les autres ; on peut donc s'adresser à tous indifféremment. Ainsi Proudhon, sans contredire à ses principes, entretient des relations avec les hommes qu'il déclarait ne pas vouloir connaître. On s'en émeut dans son entourage, et il répond avec désinvolture que « tandis qu'il essaie d'user de l'initiative impériale, le régicide est dans son cœur » (2). Détail

1. *Correspondance*, t. III, p. 62.

2. *Correspondance*, t. VI, p. 224.

amusant, il a recours aux mêmes procédés dont usaient ses ennemis les chefs d'écoles ; dans ses livres Proudhon intercale des pétitions (celle à Louis-Philippe par exemple dans le *Second Mémoire*) qui rappellent étrangement la manière Saint-Simonienne des appels et apostrophes aux Princes, aux Rois, aux Grands. Ce serait peu si quelquefois il ne leur empruntait non seulement la forme mais le fond même de leurs discours. Dans son *Premier Mémoire*, il confie le Gouvernement à une section de l'Académie des Sciences dont il nomme Premier Ministre le Secrétaire perpétuel. Or, Saint-Simon avait imaginé déjà une assemblée analogue présidée autant que possible par un mathématicien et chargée de faire régner l'ordre dans l'État. Est-ce une simple coïncidence ?

La haine des chefs d'écoles socialistes entre pour beaucoup dans le sentiment du mépris que professe Proudhon à l'égard de l'autorité. Il prétend ignorer le Gouvernement, mais en réalité il ne manque pas une occasion d'entrer en contact avec lui ; témoin ce qu'il écrit à son ami Larramat après avoir été amnistié : « Tout Gouvernement qui amnistie ses ennemis est un Gouvernement qui demande à parler. Ainsi ferai-je ; je prendrai la chose au sérieux, puisqu'on m'y invite ; je ne ménagerai ni les instructions, ni les bons conseils ; nous verrons après (1). » Cela flatte sa vanité, son goût du caboti-

1. *Correspondance*, t. X, p. 262.

nage ; en cela du reste il ne fait que suivre l'exemple de ses contemporains. Mais, après cela, est-il bien fondé à les entreprendre sur ce chapitre ? Les socialistes ont parfois essayé de se concilier la bienveillance du régime existant pour faire appliquer leurs systèmes ; à cela il n'y a rien à dire. Proudhon a négocié lui aussi avec le pouvoir et c'était son droit. Seulement, il en veut à ses adversaires de les avoir rencontrés sur ce terrain et il n'est pas douteux que, si le ton de sa critique du principe d'autorité dans les systèmes socialistes est particulièrement acerbe, la raison doive en être recherchée dans un mouvement de rancune dont son tempérament ne peut se défendre.

§ VI. — CRITIQUE DU PRINCIPE D'AUTORITÉ. LE MYSTICISME DES RÉFORMATEURS PRÉPARE LE PASSAGE A L'ABSOLUTISME.

Jusqu'ici Proudhon a combattu cet esprit d'absolutisme des socialistes, qui, tandis qu'ils exposent leurs théories, s'affirme à chaque moment d'avantage. Esprit d'absolutisme, c'est-à-dire signes non dissimulés d'intransigeance, goût très prononcé d'emprise, de domination, — et aussi désir d'absolu : j'entends la recherche d'un tout complet, la description minutieuse d'un mécanisme tendant à la perfection, d'un système, en un mot, où chacun a sa place marquée d'avance.

Ces deux formes du génie socialiste, esprit d'absolutisme et désir d'absolu, voisines l'une de l'autre, découlent aussi l'une de l'autre. Voulant que leur attraction s'exerçât avec une entière efficacité, (nous parlerons provisoirement d'*attraction* puisque c'est le terme, qui, un peu modifié, revient dans toutes les théories socialistes d'alors), voulant, dis-je, que rien ne fût gaspillé de ce merveilleux pouvoir, les socialistes ont arrangé les choses de manière que l'attraction s'exerçât sans répit, en tout endroit, en tout instant, par les artifices les plus variés. Proudhon nous a montré à quel point de telles dispositions contrarient le développement de la personnalité humaine. C'est sur ce point que jusqu'ici sa critique a porté principalement. Nous avons vu avec quelle ardeur il dénonce les atteintes successives que les chefs d'école font subir au libre-arbitre ; c'est qu'elles contiennent en germe autant de restrictions à la liberté pure et simple qui ne tarderont pas à apparaître, dès que l'on entrera dans le domaine de l'exécution.

En bonne logique, il ne pouvait pas en être autrement l'homme impersonnel, l'automate qui semble le type préféré des réformateurs, sera incapable de se conduire seul. Il aura besoin qu'un autre regarde à sa place, le conduise par la main à travers la vie. Les socialistes y ont pourvu ; leurs adeptes seront menés, et de main de maître. Cela est contraire à la

liberté que Proudhon regarde comme étant la condition primordiale du bonheur. Les socialistes haussent les épaules et disent : Est-ce qu'on a besoin d'être libre quand on est heureux ? — Fort bien ; mais, le bonheur, qui nous le donnera ? — Écoutez-nous, répondent les chefs d'écoles, et surtout faites ce que l'on vous dira sans murmurer. Nous allons voir qu'il faudra en effet les écouter, bon gré mal gré, car ils auront à leur disposition les moyens de se faire obéir.

« Le capital et le pouvoir, organes secondaires de
« la société, sont toujours les dieux que le socialisme
« adore, dit Proudhon dans les *Contradictions* ; si le
« capital et le pouvoir n'existaient pas, il les inven-
« terait (1). » *Capital* veut dire ici : les sommes indispensables pour un premier essai des projets de réformes socialistes. C'est une allusion aux appels de fonds répétés des différentes écoles, l'école fouriériste en particulier. Nous laisserons de côté la question du capital ainsi entendu, le grief n'est pas nouveau pour nous. Chaque fois que Proudhon parle d'argent, on peut être certain que les 4 millions de Considérant lui reviennent à l'esprit. Nous retiendrons seulement ce qu'il dit au sujet du pouvoir. Pour ruiner définitivement le crédit des socialistes, Proudhon va entreprendre de démontrer que toutes leurs criti-

1. *Contradictions*, t. I, p. 282.

ques sans exception sont entachées de ce qu'il appelle ailleurs *le préjugé hiérarchique*. Il prouvera que, dans la pratique, chaque système est nécessairement et avant tout une forme de gouvernement mais qui plus est, la forme la plus détestable de toutes : le despotisme.

Feignant d'interroger les réformateurs sur les moyens de réalisation qui leur sont nécessaires, Proudhon écrit : « Il faut remettre aux hommes qui possèdent la science de cette organisation, la fortune et « l'autorité publique. Sur ce dogme essentiel tout le « monde est d'accord (1). » Ainsi, à l'origine de la société nouvelle, avant d'avoir rien fait et justement pour que l'action des réformateurs s'exerce avec efficacité, il faut se livrer à eux pieds et poings liés. Je sais bien que l'on ne construit pas une maison sans avoir acheté le terrain auparavant, mais il est permis de trouver que c'est acheter le terrain très cher. Ce renoncement préalable, indispensable à la bonne marche future du monde régénéré, ne serait-il pas un signe certain de « l'impuissance... de la stérilité de « l'utopie » (2), comme dit Proudhon peu aimablement à la page suivante ? Sans aucun doute, si du moins ce renoncement est la condition *sine qua non* des organisations socialistes, car on pourrait répli-

1. *Contradictions*, t. II, p. 347.

2. *Contradictions*, t. II, p. 348.

quer que l'affirmation de Proudhon est suspecte : il fait ici les demandes et les réponses.

Les socialistes n'ont pas manifesté aussi expressément leurs prétentions à l'autorité souveraine ; eût été compromettre le succès de leur entreprise, tant de brutalité aurait tout gâté. Mais, étant donné le souci qu'ils prennent à l'élaboration minutieuse de leurs systèmes, la réglementation détaillée qu'ils adoptent sur nombre de points, on ne voit pas comment ils pourraient se passer d'un pouvoir solidement établi, seul capable d'assurer l'exécution stricte de tant de décrets.

Les socialistes ont senti la possibilité d'une objection de ce genre ; ils l'ont résolue par avance en déclarant que, justement chacun aura envie de faire ce qui lui est prescrit, envie d'aider son voisin, etc. L'amour, l'attraction, l'intrigue, que sais-je ? suppriment et remplacent l'autorité. Nous avons vu que, pratiquement, l'amour escompté par les socialistes pourrait bien se changer en indifférence. Admettons pourtant, que par impossible, l'amour atteigne en chaque individu un maximum de puissance... et nous tombons dans l'excès contraire. On aura vite fait d'en arriver au plus complet désarroi, et d'éprouver le danger de ce « trop de zèle » dont parlait le sceptique Talleyran. Donc, ici encore, nécessité d'un frein qui réprime les excès dus aux bonnes volontés maladroites, et remarquons-le, ce frein devrait être particulièrement puissant, car

l'homme agissant par hypothèse sous l'empire d'un sentiment très pur, ne s'inquiéterait d'aucun obstacle.

Que la remise de la fortune et de l'autorité publiqueaux mains des réformateurs soit, sinon leur dogme essentiel comme Proudhon le déclare, du moins une impérieuse nécessité, cela ne fait pas question. Du reste, leur attitude même au début de leurs recherches, n'est-elle pas un indice certain de cette tendance au pouvoir absolu qui sera l'aboutissement logique, la conclusion plus ou moins dissimulée de leurs théories ? Les principaux chefs d'écoles se posent en révélateurs : un génie mystérieux leur dicte ses enseignements ; ils se bornent à les enregistrer, puis les communiquent au public. Proudhon les a raillés en maint endroit, sur ces communications célestes dont les autres se disent favorisés. Pourquoi cette attitude ? Évidemment parce que l'orgueil des chefs d'écoles y trouve son compte. Mais n'est-ce pas agir avec une bien dangereuse naïveté ? Ils risquent de ruiner par avance toute l'efficacité de leur enseignement, personne ne les prendra au sérieux.

Les socialistes commettent volontiers ces sortes d'enfantillages, peut-être même trop volontiers et cet excès de naïveté doit nous donner l'éveil. Leurs extravagances sont préméditées et ils n'agissent qu'à bon escient. On croyait, en voyant leurs petites manœuvres, qu'ils ont composé leur personnage à l'imitation des ingénues du répertoire, et ce ne serait pas

déjà si maladroit. Vous rappelez-vous Agnès ? Son tuteur la soupçonne, il la cite à comparaître devant lui. Elle se tient si modestement et montre tant de confusion charmante pour lui apprendre cette nouvelle capitale : « Le petit chat est mort », qu'Arnolphe est immédiatement tranquilisé. Désormais il dormira sur les deux oreilles ; aussi, comme la belle va le berner joliment à la première occasion ! Le public sera, vis-à-vis des socialistes, ce tuteur soupçonneux dont ils endormiront les méfiances avec autant d'adresse qu'Agnès l'avait fait pour Arnolphe. La comédie des révélations, qu'ils jouent à leurs contemporains, est vraiment une trouvaille. Si elle risque de mettre certains esprits chagrins en garde contre leurs idées, du moins elle empêche de faire aucune réserve quant à la sincérité de leurs convictions, car une pareille exaltation mystique exclue évidemment tout calcul. Du reste, l'inquiétude même se dissipera vite ; il leur suffira de déployer cette puissance de séduction que Proudhon lui-même ne leur a jamais contestée.

Et puis, cette attitude est une préparation extrêmement adroite ; en habituant les auditeurs à les croire sur parole, les socialistes leur apprennent à obéir. Quand viendra l'heure des réalisations, ils pourront demander le pouvoir absolu ; leur vœu est exaucé d'avance. Les prophéties du révélateur ne sont qu'un prélude ; elles deviennent tout naturellement, dans la pratique, les jugements sans appel du

chef d'État. La transformation se fait insensiblement sans que personne y prenne garde. Il faut en convenir, les socialistes s'entendent à ménager les transitions.

Avaient-ils réellement escompté ce résultat, ou bien se sont-ils bornés à poursuivre les effets imprévus d'un heureux caprice de leur imagination ? Peut-être ont-ils considérés toutes ces fables, révélations, apparition d'un nouveau messie, etc., comme un moyen plus original de demander crédit au lecteur ; il est bien difficile de trancher la question. Pourtant, leur attitude de révélateurs a été probablement mieux qu'une fantaisie, une politique. Du moment qu'ils ont entrepris de remanier la destinée humaine, les socialistes ne pouvaient songer à se conférer dans un débat purement platonique, ce qui aurait été un jeu de vieux enfants raisonneurs ; ils ont dû penser, avant tout, à l'application. Or, dans ce domaine, leur attitude primitive sert trop efficacement leurs plus secrets désirs pour n'avoir pas été préméditée, étant donné surtout ce que nous savons de l'adresse avec laquelle ils plaident habituellement leur cause. Dans la conception Saint-Simonienne, la religion n'était pas un hors d'œuvre ; elle fait partie intégrante du système. Le mysticisme des autres socialistes doit également avoir sa raison d'être.

En général, Proudhon se contente de ridiculiser cette attitude des réformateurs sans en chercher l'ex-

plication. Pourtant, à propos des fouriéristes, il souligne la transition inévitable entre la foi pleine et entière réclamée d'abord par ceux-ci en vertu du droit de leur confrère une inspiration surnaturelle, et l'obéissance de tous les instants à laquelle ils aboutissent dans la pratique. Je suis, dit Proudhon, dégoûté de Fourier... « Pour être fouriériste fidèle, « en effet, il faut soumettre sa raison et accepter tout « d'un maître, doctrine, exégèse application (1). » Remarquez la gradation de ces trois termes. Proudhon indique nettement les étapes successives par lesquelles passeront les initiés, (car, ce qu'il dit ici de Fourier s'appliquerait à Saint-Simon ou à Cabet indifféremment) : la foi sera l'apprentissage, et l'obéissance le dernier terme de l'éducation professionnelle. Le mysticisme des socialistes n'est-il pas à la base de tout cela ? Voilà le véritable levier à l'aide duquel ils soulèveront les hommes ; certainement ils ne l'ont pas choisi au hasard.

Proudhon complète l'appréciation que je viens de rapporter par la réflexion suivante : « La croyance « passive est la vertu théologale de tout sectaire, « notamment d'un fouriériste (2). » Cela n'est nullement exagéré ; sans une foi particulièrement robuste, les hommes ne surmonteront pas les dégoûts

1. *Deuxième Mémoire*, p. 144.

2. *Deuxième Mémoire*, p. 144.

et les répugnances que la vie de chaque jour leur réserve dans les organisations nouvelles.

§ VII. — SUITE DE LA CRITIQUE DU PRINCIPE
D'AUTORITÉ.

Le Voyage en Icarie

Jusqu'ici Proudhon nous a fait suivre le développement de l'idée d'autorité dans les systèmes socialistes, il en a relevé très soigneusement la trace, s'attachant à démontrer que chaque partie des doctrines réformatrices converge vers un même principe, le pouvoir absolu. Il a réuni, chemin faisant, un faisceau d'arguments sans réplique, mais cela ne lui suffit pas. Pour porter le coup de grâce à ses adversaires, et faire toucher du doigt en quelque sorte leur fanatisme de l'autorité, il imagine la réalisation de leurs utopies. Il reconstitue avec tous les détails à l'appui, l'existence d'un fouriériste, d'un icarien, d'un phalanstérien, que sais-je? et les faits parlent d'eux-mêmes. Ensuite, il prononce un jugement sans appel : Toutes ces chimères aboutissent au despotisme, « le socialisme a pour dogme final le suicide » (1). Tel est le couronnement de son œuvre critique.

Sur tout ce qui concerne les détails d'exécution matérielle, Proudhon cherche noise à trois socialistes

1. *Contradictions*, t. II, p. 413.

en particulier : Saint-Simon, Fourier et Cabet. Ce sont eux qui de tous lui inspirent le plus d'aversion; d'où la place de choix qu'il ne manque jamais de réserver à « ces dieux galeux du socialisme », comme il les appelle. Dans l'ensemble du débat sur le principe d'autorité il les accable d'anathèmes; au contraire il marque plus de colère que d'indignation lorsqu'il combat des hommes tels que Louis Blanc par exemple, pourtant ce dernier fait directement appel à l'initiative de l'État. Proudhon se contente de le provoquer et lui propose, ainsi qu'à Pierre Leroux, la discussion publique « sur le principe d'autorité, de gouvernement ou d'État » (1); il s'est bien gardé de donner aux autres une pareille marque d'estime.

C'est que, pour lui, les doctrines socialistes dangereuses par les erreurs qu'elles contiennent, le deviennent davantage par les subterfuges dont usent certains chefs d'écoles peu scrupuleux — les Fourier, les Cabet, les Saint-Simon — qui ont cru faire accepter ainsi plus facilement au public leurs pires imprudences, peut-être même les lui faire désirer. Proudhon recherche tous les artifices à l'aide desquels ces socialistes ont tenté d'établir définitivement leur influence, et il les combat avec une inlassable ardeur. Les descriptions du côté matériel de la vie, travaillées avec soin, n'étaient pas déplaisantes; elles expliquent, pour une

1. *La Voix du peuple*, n° du 25 novembre 1849. *Œuvres*, t. XIX, p. 5.

bonne part, la vogue considérable dont jouissent les chefs d'écoles au moment où Proudhon écrivait. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci ait essayé, sur ce point encore, de ruiner leur prestige.

Proudhon ne sera pas embarrassé pour choisir ses exemples ; l'abondance des détails, où les socialistes se sont complu, lui facilite singulièrement la tâche : il lui suffit d'ouvrir leurs livres au hasard. Fourier a tout prévu, il va jusqu'à donner des recettes de cuisine. Cabet l'a surpassé, si la chose est possible ; songez que cet homme ingénieux a trouvé moyen de fixer la chose instable par excellence, la mode. Il déclare textuellement, qu'en Icarie « la mode ne variait jamais », des modèles ayant été arrêtés « par une « *commission* de modistes, de peintres, etc. » (1). La journée d'un habitant d'Icara est réglementée minutieusement : travail, repas, récréations, ont lieu aux heures indiquées. De là vient que les rues de la capitale présentent à certains moments une grande animation, et sont le reste du temps à peu près désertes. Il paraît que ce régime convient merveilleusement au caractère icarien ; ce caractère me semble d'une inconsistance extrême.

On fait danser des rondes aux enfants, lorsque la classe est finie, pour les occuper, les distraire des mille sottises qui ne manqueraient pas de germer

1. Cabet. *Voyage en Icarie*, p. 137.

dans leur imagination. En Icarie, quand le travail du jour est terminé, pendant la *récréation*, (rien que ce terme de récréation s'appliquant à des hommes faits est significatif), il y a encore un emploi du temps : on chante l'hymne en l'honneur d'Icar. Cet hymne a plus de cent couplets, les citoyens ne se lassent pas de le répéter. Lord Carisdall, qui rapporte le fait, est enthousiasmé : il trouve seulement l'hymne trop court ! (C'est qu'il n'a pas cessé de regarder la jolie Dinaïse... Je soupçonne fort cette jeune chanteuse d'avoir exclusivement accaparé son attention ; il ne s'est probablement guère inquiété du plaisir des autres. *Milord*, amoureux, ne peut être impartial ; je récusé son témoignage.)

Ces échantillons de la fantaisie de Cabet suffisent à donner l'idée de ce que peuvent être les élucubrations des autres, mais j'ai insisté sur lui particulièrement, parce que Proudhon lui-même, dans les *Contradictions*, m'en a donné l'exemple. Le premier, au xix^e siècle, Cabet a présenté la formule d'une organisation nettement communiste. Or, Proudhon considère le communisme comme type auquel se ramène la variété des systèmes, ceux-ci n'étant que des déformations préalables et devant, dans la pratique, tendre à s'en rapprocher de plus en plus jusqu'à se confondre avec lui : « La communauté, dit-il, est le terme fatal du socialisme (1) ! » D'après cela, Cabet méritait d'attirer

1. *Contradictions*, t. II. p., 364

spécialement son attention, et effectivement, Proudhon ne lui fait grâce d'aucun détail. Le chapitre XII des *Contradictions* renferme les parties essentielles du mécanisme icarien ; il est presque superflu d'ajouter que ce mécanisme est mis en pièces, car ayant englobé dans le communisme les diverses formules socialistes, Proudhon donne ses conclusions qui sont d'une justesse impitoyable. Le titre seul du paragraphe 10 nous en fournit un avant-goût : « La communauté est la religion de la misère (1). »

Le mobilier, le vêtement, la cuisine icarienne, etc., Proudhon passe en revue toutes ces fantaisies de Cabet et les crible de ses railleries coutumières. Elles sont pourtant bien innocentes, semble-t-il, et complètement inoffensives, mais Proudhon reproche à Cabet de les avoir prescrites. Il a raison ; sans en avoir l'air le bon Icar impose à ses fidèles jusqu'à ses moindres manies. Les Icariens ont perdu « la sale habitude du *tabac* » ; en revanche, ils considèrent « l'habitude des parfums, non seulement comme un agrément pour soi, mais comme un devoir envers les autres » ; les *parfumeries républicaines* sont comme « le palais d'une fée » (2). Cabet ne fumait pas et aimait les odeurs ; est-ce une raison pour les imposer aux autres ? Ceux à qui les parfums donnent des né-

1. *Contradictions*, t. p. 387.

2. *Voyage en Icarie*, p. 120, 57 et 58.

vralgies se plaindront et même ils se plaindront très fort car les hommes supportent difficilement d'être contrariés dans les petites choses. Que sera-ce lorsqu'il s'agira des grandes ? Il existe actuellement en France une ligue des Fumeurs ; je crois bien que Cabet l'aurait sans pitié dissoute si elle avait tenté de s'introduire en Icarie...et voilà un premier acheminement vers le despotisme !

Lorsque Proudhon tourne en ridicule les perfectionnements matériels de toutes sortes dont les hommes sont redevables au génie du bon Icar, il veut combattre aussi le jour trop favorable sous lequel Cabet présente ses inventions. Lord Karisdall parcourt la cité d'Icara sous la conduite d'un jeune citoyen très enthousiaste, Dinaros, qui lui fait voir successivement les ateliers, maisons, édifices publics, moyens de transport, etc., en un mot tous les rouages et organismes d'une grande ville. *Milord* apprécie les heureux aménagements, admire avec une complaisance inépuisable, et son guide ne manque jamais, la promenade terminée, de pousser une exclamation dans ce goût-ci : « Voyez donc comme notre République est bonne, elle qui nous donne la jouissance de toutes ces merveilles. Comment pourrions-nous ne pas l'aimer ? » C'est du reste exact ; la République donne tout, ainsi que le jeune Dinaros le fait remarquer plusieurs fois par jour. Mais il y a une autre idée qui précède celle-ci : pour donner il faut d'abord

avoir, et Lord Karisdall pourrait répliquer : la République possède donc tout ? Lord Karisdall a trop d'éducation pour mettre ainsi l'auteur dans l'embarras : Cabet n'exprime cette idée fondamentale de son système qu'à de longs intervalles et sans y insister le moins du monde. Proudhon, qui est un brutal, va la faire ressortir et la mettre sans ménagement à la base de l'édifice : « La République est maîtresse de tout... » donne l'instruction et le spectacle, le tout *gratis*, à ce qu'on croit, et dans la mesure de ses ressources. « Telle est à peu près l'utopie de cet excellent M. Cabet... » (1)

J'ai dit avec quel soin Cabet s'était appliqué à dissimuler le joug, et c'est ici, justement, que la fiction du Messie intervient avec tant d'à-propos pour faire accepter sans effort l'idée d'autorité. L'ascendant d'Icar sur la multitude est une force mystérieuse, quelque chose comme l'attraction de l'aimant sur la limaille; quand ce demi-dieu dicte ses décisions, il semble accéder à un désir général, mais que lui seul serait capable d'exprimer. Cabet nous présente une mixture où l'amour et le pouvoir sont dosés avec tant d'adresse, qu'il serait impossible de reconnaître la part de chacun des éléments dans la composition du mélange, si parfois n'apparaissaient, comme des points de repère, les mots révélateurs de sa pensée intime.

1. *Contradictions*, t. II, p. 364.

Le fluide vivifiant émané d'Icar ne possède pas toute l'efficacité qu'on aurait pu croire. Cabet envisage des hypothèses, où, les hommes songeant à s'écarter de la voie droite, il s'agit de les remettre dans le bon chemin. Ici, plus de caresses mais la force non déguisée. Sur une remarque de Lord Karisdall, disant que les aliénations auraient tôt fait de compromettre l'égalité, un Icarien fait la réponse suivante : « Non, car
« la Société pourrait faire toutes les lois agraires et
« somptuaires dont il serait besoin pour maintenir
l'Égalité. » (1)

Cette simple phrase ne laisse aucune illusion sur la véritable manière dont Cabet entend gouverner les peuples. Remarquez qu'il n'est pas question d'un point accessoire, comme pourrait l'être la police de la voirie par exemple ; ici une réglementation irait de soi et personne ne pourrait s'en choquer. L'objet est d'une gravité exceptionnelle : l'Égalité, c'est la base même du système et il faut des lois pour la faire respecter ! Sans doute, on nous dit que ces lois, la société les édicte, seulement cela n'est qu'un en-phénisme. En Icarie, la Société, la République s'incarnent dans la personne du bon Icar, et, au lieu d'une démocratie, nous nous trouvons en présence d'une monarchie absolue. « La dictature... tel est le dogme qui plane sur l'utopie icarienne » (2), dit Prou-

1. *Voyage en Icarie*, p. 395.

2. *Contradictions*, t. II, p. 386.

dhon ; ici le dogme se précise avec une netteté singulière.

Cabet partage avec les autres réformateurs cette conception autocratique et je ne l'ai cité qu'à titre d'exemple. Tous les socialistes sont tyrannisés par le sentiment d'un idéal *a priori* d'après lequel ils ont construit leurs systèmes ; chaque rouage de la machine sociale doit tendre à le réaliser. Ils ne se sont pas contentés d'à peu près, leur œuvre atteint à la perfection d'une symphonie : il faut donc qu'ils exigent de leurs adhérents la docilité, la souplesse que le chef d'orchestre demande à ses musiciens, attentifs à la moindre inclinaison de sa baguette. C'est la conséquence inévitable de la prédominance de l'idée ; celle-ci étant théoriquement la plus raisonnable, sera dans la pratique la seule raisonnable ou ne sera pas. Aussi les socialistes lui subordonnent-ils tout, et c'est bien ce que Proudhon reproche à Louis Blanc par exemple, quand il l'accuse d'avoir travesti la formule « Liberté, Égalité, Fraternité, » et fait passer l'Égalité la première. Dans l'impuissance de concilier ces trois termes, les réformateurs ramènent tous les hommes à l'égalité... sous le joug, et ils les gouverneront avec la même violence que Proudhon signale chez les partis révolutionnaires : « Le soleil « démocratique, dit-il, c'est toujours *la fraternité ou la mort* (1). »

1. *Correspondance*, t. IV, p. 87.

Sans doute, on donnera librement son adhésion aux statuts des organisations nouvelles, et personne n'y entrera que de son plein gré. Si pourtant quelque disciple aventureux, déçu par l'expérience et préférant aux avantages de la vie en commun une existence plus indépendante, demandait à rompre le bien qui le rattache à la cité, comment en sortirait-il ? Pareille hypothèse est faite pour soulever l'indignation de Cabet et des autres réformateurs car, d'après eux, personne ayant vécu dans leurs organisations ne pourrait songer à s'en éloigner, à moins que ce ne soit pour porter la bonne nouvelle au dehors ! Cependant les socialistes ont eu bien soin de prévoir le cas exceptionnel et les précautions prises ne sont pas négligeables. Ces « lois agraires et somptuaires » du bon Icar par exemple, voilà un remède énergique contre toute tentation de schisme ! Il n'y aura pas de place, sous le ciel d'Icarie, pour ceux qui ne pensent pas comme Cabet ; ils feront sagement d'aller s'établir ailleurs. Peut-être n'étaient-ils guère fortunés quand ils sont entrés dans la secte, mais ils risquent fort de s'en retourner les mains vides.

Entre toutes les fantaisies de Cabet, Proudhon a glané celles qui font ressortir d'une façon irréfutable le génie arbitraire de l'auteur d'Icarie. Son attention est attirée sur la manière étrange dont on traite les lettres, les sciences et les arts, dans ce royaume de

conte de fées. Les choses de l'esprit sont soumises à un régime plus strict que la censure ; la production même en est réglementée aussi minutieusement que l'était, depuis Colbert, celle des pièces d'étoffe dans les manufactures. Plus de belles-lettres, mais une série de manuels officiels, œuvre d'un groupe d'hommes à qui la République a donné brevet de distribuer ainsi la pâture intellectuelle. Ces nouveaux Encyclopédistes possèdent, pour les choses de l'intelligence, un privilège comparable à celui qu'avait reçu jadis la Compagnie des Indes, dans le domaine des affaires commerciales. En inventant une commission chargée de définir la mode, Cabet apparaissait plus ridicule que dangereux ; mais lorsqu'il refuse le droit de penser à tous ceux qui ne font pas partie d'une certaine classe de fonctionnaires, ses instincts despotiques se manifestent avec trop de brutalité. Aussi Proudhon apprécie, comme elle le mérite, la valeur de l'institution : « C'est, dit-il, l'idéal « de la police préventive, » et il ajoute : « Ainsi le « communisme est conduit par la logique à l'intolé-
« rance des idées (1). »

Effectivement, Cabet était dans son rôle lorsqu'il a songé à réunir une nouvelle *Bibliothèque Rose* à l'usage de ses enfants grandis. Après l'emprise sur

1. *Contradictions*, t. II, p. 385.

les corps, l'empreinte sur les âmes, cette dernière devant compléter et consolider l'autre ; Cabet savait son affaire à merveille. Cette décision est la conséquence dernière de l'idée d'un système-chef-d'œuvre, d'une société-symphonie, telle que l'avaient conçue successivement chacun des socialistes. Étant donnée la perfection même de l'ouvrage, une seule fausse note aurait irrémédiablement gâté l'effet ; voilà pourquoi les réformateurs mènent les hommes, comme le chef d'orchestre conduit ses musiciens, à la baguette !

C'est dans ce sens que Proudhon achève sa critique ; après avoir réuni le faisceau de preuves que nous avons vu, il peut affirmer sans crainte que le despotisme, aboutissement fatal de toutes les doctrines socialistes, est aussi la seule véritable idée directrice des réformateurs : « Ceci est notre bon plaisir » semblent-ils dire ; ils ne connaissent pas d'autre règle. Cette conclusion, énoncée principalement à propos du communisme de Cabet, s'applique dans la pensée de Proudhon, à l'infinie variété des sectes nouvelles. Au cours de ses ouvrages, il emploie indistinctement les deux termes, *communisme*, *socialisme* ; il insiste même sur cette confusion, dans son journal *le Peuple*, lorsqu'il passe en revue les utopies qu'il a dû combattre : « L'une, dit-il, ... que « j'ai appelée *économisme* ; l'autre qui veut tout par la « société et que j'appelle *socialisme*, ou plus souvent

« *communisme* (1). » On peut donc étendre les appréciations de Proudhon sur l'œuvre de Cabet, à la multitude des évangiles socialistes, comme il appelle ironiquement les théories de ses adversaires, sans avoir à redouter une erreur d'interprétation.

Dans son livre des *Contradictions*, Proudhon a dressé l'acte d'accusation des réformateurs ; le chapitre XII « de la Communauté » renferme son verdict, énoncé parfois sous une forme plaisante : ainsi lorsqu'il compare les Icariens à des huîtres sur leur rocher, pour bien marquer l'état d'immobilité et d'ennui auquel les a contraints la toute-puissante volonté du héros. Mais, le plus souvent, les mots de despotisme, d'absolutisme, se répètent comme des stigmates d'infamie ; le ton est violent, très âpre, car le jugement de Proudhon est une sentence de mort. Déjà il avait dit tout à l'heure, que le suicide est le terme de ces chimères.

A côté des grâces et des riantes promesses, il montre la main de fer du maître prête à s'appesantir, il démasque successivement tous les subterfuges de ses adversaires. Leur enthousiasme inspiré, cette naïve ardeur avec laquelle ils répandent leurs théories, toute cette jeunesse de cœur et d'esprit n'est qu'illusion et dissimule leur vrai caractère : les socialistes sont nés vieux, apportant au monde le secours de

1. Journal *le Peuple*, n° du 14 mai 1849. *Oeuvres*, t. XVIII.

leur septicisme glacé, négateur de tout progrès et qui tue l'espérance. Malgré les artifices de l'imagination, leur rêve est stérile et sans joie, une sorte de retour à l'immobilité, une invocation ironique au néant. « Le socialisme, à le bien prendre, dit Proudhon, « est la communauté du mal, l'imputation faite à la « société des fautes individuelles, la solidarité entre « tous des délits de chacun (1) ». Tel est l'avenir de l'humanité sous le règne des Saint-Simon, des Fourier, des Cabet, comme de tous les autres utopistes : l'égalité dans la misère, avec un maître qui distribuera impartialement à chacun sa part de souffrances. On sent combien Proudhon est ému, lorsqu'il définit l'homme de ces organisations nouvelles, « un misérable forçat, traînant jusqu'au tombeau la chaîne de ses espérances trompées... (2) ». Le désespoir, la mort, voilà la véritable conclusion des socialistes. Était-ce donc la peine d'entreprendre les recherches auxquelles ils se sont livrés, pour en arriver là ?

Derrière le despotisme des réformateurs, il y a une préoccupation artistique, une recherche constante de la symétrie, le désir des formes complètes et d'un alignement parfait. Ils ont introduit dans le plan social la belle ordonnance que nous admirons dans l'exécution d'un jardin dessiné par Le Nôtre. Ils ont

1. *Contradictions*, t. II, p. 38'.

2. *Contradictions*, t. II, p. 369.

organisé sans trêve, c'était leur seul souci ; ils ont constamment le mot d'organisation à la bouche. La liberté y a passé, et c'est ce que Proudhon leur reproche. Il raille la stérilité de leurs tentatives, car toutes ces rêveries n'ont rien de commun avec la réalité, et il se révolte contre le découragement qui s'en dégage : le songe des socialistes est un mauvais rêve, un cauchemar dont il faut au plus vite délivrer sa pensée. La philosophie de Proudhon est à l'opposé de la leur : ils ne voient de repos que dans l'immobilité, et lui espère tout du progrès, d'une marche incessante de la société. A ce titre, il combat la conception définitive des autres, qui n'est qu'un arrêt brusquement provoqué et maintenu artificiellement — l'organisation, avec l'autorité, sa compagne. — Proudhon a certainement raison contre ses adversaires ; leur imprudence lui avait appris quels écueils il devrait éviter. Voyons comment il a procédé, lorsqu'à son tour il a dû faire œuvre de réalisation.

§ VIII. — RÔLE DE L'AUTORITÉ DANS L'ŒUVRE
DE PROUDHON. LE PROGRAMME RÉVOLUTIONNAIRE.

Les critiques de Proudhon aux socialistes montrent assez quelle sera sa ligne de conduite. Ils ont cru que tout dans le monde est livré au hasard, qu'il n'y a pas d'existence propre de la société ; que par conséquent, pour assurer le bonheur de l'homme, il

suffit de lui faire observer des règles instituées *a priori* ; aussi se contentent-ils d'accumuler des lois. Proudhon, au contraire, recherche les bases inconnues jusqu'à ce jour d'un plan social préexistant ; c'est pourquoi il repousse leur manière de voir et déclare vouloir mettre, « à la place de la *loi*, qui dit : « pose, qui ordonne, qui punit, qui répare..., l'IDÉE qui « ne commande pas, mais qui fait vivre » (1). On le voit, Proudhon ne semble pas disposé à pousser l'organisation jusqu'à la paralysie, comme l'avaient fait ses confrères. Au début de sa carrière surtout, il se cantonne dans la science pure, réunissant un bagage scientifique énorme et découvrant sa fameuse méthode qui serait, à l'entendre, la véritable pierre philosophale. Mais arrive le jour où il lui faut produire quelque chose d'immédiatement réalisable, et l'IDÉE devient une idée, un moyen : Proudhon invente le *crédit gratuit*. Du même coup, il se rapproche très sensiblement de ses adversaires. Sans doute, à l'origine, il considère sa trouvaille comme un procédé qui pourra être plus ou moins efficace, il l'indique à titre d'essai ; mais, bien vite, l'idée se change en idée fixe, en principe, il lui rapporte tout et en attend une révolution intégrale des conditions actuelles de l'humanité, de même que Fourier par exemple espérait tout du *travail attrayant*.

1. *Œuvres*, t. XIX, p. 73.

Le voilà engagé désormais dans cette voie dangereuse que les autres avaient si hardiment suivie ; pour pouvoir donner à sa découverte l'extension indispensable, il se voit contraint de faire appel à l'autorité, à l'État. Ses prédécesseurs s'étaient servi sans scrupule de ce levier si commode à leurs théories absolues, et Proudhon les a très justement critiqués là-dessus. Seulement, lui-même tombera dans un pareil excès, faisant une place toujours plus considérable à l'influence du pouvoir dans ses projets de réforme. Sans doute, il n'ira pas jusqu'à réglementer le costume et l'habitation ; d'abord, il prend sa tâche trop au sérieux pour s'abandonner à de pareilles niaiseries, et puis, ici l'imitation aurait été du plagiat. Mais il va tout aussi loin qu'eux dans cet ordre d'idées et cela est d'autant plus dangereux, qu'il ne parle qu'après avoir mûrement réfléchi. L'État lui apparaît bien comme seul capable de remédier à la désorganisation de la société. Soit, par exemple, ce qu'il propose pour détruire les effets du monopole et de l'agiotage : « L'État, au nom des intérêts que provisoirement il « représente, les départements et les communes, ... « offrent des garanties aux entrepreneurs qui offriront « les conditions les plus avantageuses, soit un intérêt pour les capitaux et le matériel engagé dans « leurs entreprises, soit un traitement fixe, soit, s'il y « a lieu, une masse suffisante de commandes (1). »

1. *Idées générale de la Révolution*, p. 269.

Cela rappelle la manière de Napoléon faisant faire secrètement des achats de matière première, et avançant des fonds aux manufactures, pour faire croire à un mouvement favorable de l'industrie, après la mauvaise récolte de 1811. La toute-puissance de l'Empereur ne changea rien à la crise économique.

Proudhon n'imagine donc ici aucune nouveauté. Remarquez sa restriction : cette intervention de l'État n'est, dit-il, que provisoire. C'est qu'il se produit dans sa pensée un phénomène curieux ; plus il accorde actuellement à l'État, et plus il voit se réduire son rôle pour l'avenir. Il va même jusqu'à prévoir sa complète disparition : « La police, dit-il, c'est le ministère public, c'est l'État. L'État, dans une société bien organisée, doit se réduire peu à peu à ne représenter plus que lui-même, à rien (1). » Il n'hésite plus maintenant à parler d'une « société bien organisée », c'est-à-dire où l'on appliquera sa doctrine ; le voilà au même point que ses adversaires les réformateurs. Il tient un raisonnement identique à celui de Cabet, lequel, après avoir tout fait dépendre dans son système de la volonté d'Icar, supprime les tribunaux sous prétexte qui n'y en aura plus besoin : on ne pensera pas à commettre des crimes, tant on sera heureux dans la cité nouvelle ! L'affirmation de Proudhon, que la fonction judiciaire n'a plus sa raison d'être dans une so-

1. *Idées révolutionnaires*, p. 91.

ciété bien organisée, n'est-elle pas comme l'écho de la pensée de Cabet ? la force de l'État est vraiment un merveilleux outil entre les mains des socialistes ; elle aplanit à souhait les difficultés et de là vient leur inébranlable optimisme, optimisme du reste entièrement partagé par Proudhon à certaines minutes, je veux dire depuis le moment où il commence, lui aussi, à recourir à l'État.

Donc Proudhon s'adresse à l'autorité, mais il en use seulement comme d'un levier particulièrement apte à faire mouvoir le monde, et il l'abandonne, comme inutile, une fois l'impulsion donnée. Selon un mot que j'ai eu l'occasion de citer, l'État ne doit se manifester, à l'origine des réformes sérieuses, que pour « dicter son testament ». Ainsi présentée la chose est très désirable ; est-elle simplement possible ? N'y a-t-il pas de ces testaments, dont les clauses sont si favorables, que, les bénéficiaires mis en goût, loin d'espérer la mort de celui qui les comble, souhaitent qu'il ait le temps d'en ajouter de nouvelles, plus complètes encore que les précédentes ? Ils ne craignent pas d'attendre un peu, car probablement ils récolteront davantage.

Au contraire, dans le testament que l'État — ou si vous préférez, Proudhon son secrétaire — est censé nous laisser, ou obtient un résultat imprévu. Le testateur, très généreux, entasse dispositions et codicilles, il lègue, il distribue sans compter, mais finalement

il donne à ses héritiers un maître bien décidé à ne pas mourir. Proudhon ne semble pas s'en être aperçu ; j'attends, à bref délai, le désappointement des autres qui préféreront sans doute leur médiocrité d'antan à ces espérances déconcertantes.

Parmi les manifestes de Proudhon, « le Programme révolutionnaire aux électeurs de la Seine (1) », (mai 1848) permet de suivre aisément la marche progressive de l'idée d'autorité. Proudhon examine quelles sont les réformes à effectuer et il dit ce qu'il en pense. La crise provient d'une circulation défectueuse ; il y apporte son remède, théoriquement le *crédit gratuit*, pratiquement la *Banque d'Échange*.

Il s'agit de fonder une Banque pour réaliser l'idée du crédit gratuit. Le fonctionnement de cette institution nouvelle est réglé par décret ; c'est l'intervention de l'État, telle que Proudhon la prévoyait tout à l'heure, pour donner l'impulsion première. Remarquons seulement que Proudhon, anarchiste, n'attend guère pour employer un instrument auquel il refuse ailleurs toute efficacité. En tout cas, il est piquant de rappeler ici le reproche qu'il adresse, vers la même époque, à Louis Blanc, au sujet des ateliers nationaux : « Mem-
« bre du Gouvernement, lui dit-il, toute initiative qui
« servirait un parti plutôt que l'autre sort de vos attri-
« butions(2). » Pourtant lui-même ne fait rien d'autre

1. *Idées révolutionnaires*, p. 53 et suiv.

2. *Idées révolutionnaires*, p. 4.

et il indique assez nettement son intention d'expérimenter son idée, si jamais il arrive au pouvoir.

Nouvelle analogie avec les socialistes : Proudhon procède, comme eux, par voie d'essai. Adhérera qui voudra aux statuts de la *Banque d'Échange*, mais il laisse entendre que chacun sera vite convaincu de l'excellente de sa découverte. Les fouriéristes espéraient eux aussi, qu'un mouvement décisif en faveur de leurs idées ne manquerait pas de se reproduire, s'ils pouvaient seulement mener à bien la création d'un établissement-modèle. Certains d'entre eux considéraient le Palais-Royal comme le type de l'architecture du phalanstère ; Proudhon, lui, a jeté son dévolu sur la Banque de France. Les deux monuments ne sont pas éloignés l'un de l'autre, et le projet de Proudhon se rapproche parfois étrangement des imaginations de Fourier, en dépit de l'animosité qui sépare ces deux réformateurs.

Voilà l'idée de crédit gratuit lancée dans la masse grâce à l'institution de la Banque d'Échange ; reste à lui donner maintenant tout le développement possible : n'est-elle pas la condition indispensable du progrès ? Proudhon est pressé d'aboutir, la patience n'est pas sa vertu dominante ; il ne se contentera donc pas d'attendre que la foule s'incline devant l'évidence, et s'il semble croire l'idée assez puissante pour faire son chemin toute seule, il ne dédaignera pas d'en activer la circulation. Comment va-t-il élargir le domaine

d'application de sa théorie ? Par un moyen très simple, mais quand même imprévu chez lui qui nous a accoutumés à l'étonnement : il supprime l'intérêt sous toutes ses formes, — ce qu'il appelle l'*usure*, — par voie d'autorité.

Nous sommes bien loin de l'anarchie, du non-Gouvernement qui, d'après lui, doit être l'étape dernière de la société moderne ; un pouvoir inébranlable est la clef de voûte de son plan de réforme. Mais, dit Proudhon, ce rôle considérable donné à l'État est provisoire : quand le crédit gratuit se sera généralisé, l'État disparaîtra de lui-même, car c'est justement la crise provoquée par l'usure qui le rend indispensable ; la cause n'existant plus, l'effet ne saurait se produire.

Il est permis d'en douter ; l'État ne se volatiliserait pas du jour au lendemain par la seule vertu lénifiante du crédit gratuit, bien au contraire. Indispensable pour faire accepter l'idée, il devra exercer son action d'une manière permanente, sans quoi l'intérêt disparaîtra avant qu'il soit longtemps. Proudhon abaisse à 1 % les intérêts et dividendes des sociétés par actions, il calcule le loyer des maisons d'après le même taux ; autant de décrets qui resteront lettre morte si l'autorité ne veille de très près à leur exécution. Après les dividendes et les loyers, il s'en prend aux salaires : personne ne pourra gagner au-dessus de 2.400 fr. y compris les cumuls d'emploi. Ici il use d'euphémisme, proposant « qu'en conséquence, INVITATION fut

« adressée par le Gouvernement à tous entrepreneurs », pour obtenir d'eux spontanément ce sacrifice, et il ajoute : « Faute par les manufacturiers... de se rendre à son invitation fraternelle, le Gouvernement « devrait déclarer la question sociale insoluble et la « Révolution de février non-avenue (1). » Cette invitation fraternelle ne sera-t-elle pas la carte forcée ? Devant la grandeur du résultat entrevu, le Gouvernement, sûr de sa force, — ses précédents décrets le prouvent — n'hésitera pas à terminer son œuvre, il usera des moyens dont il dispose, et tant pis pour ceux qui se mettront en travers de sa route ! Proudhon n'a-t-il pas osé se l'avouer à lui-même ? pourtant, c'est ainsi qu'il agira, si la persuasion n'est pas suffisante. Il en a fait l'aveu un jour, dans un moment de colère contre ses ennemis les bourgeois : « Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ? », leur dit-il, renouvelant la menace de Frédéric au meunier Sans-Souci. Seulement, après cela, il ne semble guère fondé à reprocher aux autres réformateurs, que, chez eux, c'est toujours la Fraternité ou la Mort.

Proudhon fait à l'État la part du lion dans son projet de réforme ; il devait en être embarrassé, car la contradiction est flagrante avec le principe d'impuissance de l'État, même au point de vue de l'initiative, qu'il n'a jamais cessé de proclamer. Parlant de Louis

1. *Idées révolutionnaires*, p. 83.

Blanc, dans les *Contradictions*, il avait dénoncé « cette
« idéologie absurde qui consiste à remplacer partout
« l'action libre de l'homme par la *force d'initiative*
« du pouvoir, l'être réel par un être de raison, la vie
« et la liberté par une chimère... » (1) ; ces lignes ne
sont-elles pas sa propre condamnation ? Dans le Pro-
gramme révolutionnaire, en dépit de l'aisance affect-
tée, on sent la gêne qu'il éprouve à réformer ainsi
le monde par décret. Son attitude nouvelle sur la
question du pouvoir était un coup de théâtre dont le
public aurait pu être choqué ; Proudhon s'en est rendu
compte, et, sans doute, pour atténuer le scandale d'un
revirement si subit, il dissimule, il se livre sous nos
yeux à un tour d'escamotage qui nous change de sa bru-
talité ordinaire. C'est de l'État qu'il fait partir l'exem-
ple : le premier, l'État fixe à ses salariés le maximum
de 2.400 francs, et de plus, il annonce pour l'avenir la
réduction à l'infini. La manœuvre est adroite ; par cette
attaque au fonctionnarisme, Proudhon s'est concilié,
d'un coup, toutes les sympathies. Ce point acquis, il
demande aux particuliers comme une chose qui ne
souffre pas d'hésitation : Pourquoi n'en feriez-vous pas
autant ? C'est *l'invitation fraternelle*, si grosse de
menaces, avec les conséquences probables que j'ai
exposées.

Sur le terrain des réalisations, Proudhon n'a pas

1. *Contradictions*, t. II, p. 261.

été plus heureux que ses adversaires. Pour lui comme pour les autres, l'État est toujours le *deus ex machina* seul capable de débrouiller l'imbroglio social. C'est une désillusion pour nous, car la partie théorique de son œuvre, les idées de progrès, d'anarchie, pouvaient nous faire espérer mieux que cet essai médiocre où se reproduisent les erreurs des chefs d'écoles. L'État, tel que Proudhon l'a conçu, est un despote nullement disposé à abdiquer ; certainement, un industriel, un commerçant quelconque, préférerait être logé et vêtu selon la formule icarienne, que de faire connaître à tous le prix de revient de ses produits, ainsi que Proudhon le lui demande.

J'imagine que Proudhon, arrivé au pouvoir, n'aurait pas hésité à faire le bonheur du peuple malgré lui, et c'est le reproche qu'il adresse constamment aux autres. A cause de cela il a rejeté leurs théories, à cause de cela nous écarterons la sienne. La question sociale reste au point où il l'a prise, elle est toujours à résoudre.

CHAPITRE III

Proudhon parmi les Socialistes des années quarante

§ 1^{er}. — INFLUENCE EXERCÉE PAR LES SOCIALISTES SUR PROUDHON.

Parmi la multitude des sujets traités par Proudhon, sa critique du socialisme est peut-être ce dont il y aurait à retirer le plus de profit. Admirablement nette et précise, elle ne laisse aucun point dans l'ombre ; la déroute des nouvelles écoles est complète. On s'en rend compte en lisant les *Contradictions*, ce modèle des réquisitoires après lequel, semble-t-il, il n'y a plus rien à ajouter. Pourtant, Proudhon n'a jamais cessé ses attaques ; sa critique se mélange intimement à chacun de ses ouvrages. Je ne crois pas que l'on puisse en trouver un seul, où il ne cloue au pilori, à vingt reprises différentes, les réformateurs de marque, et toujours avec le même entrain. Notez, que pendant ce temps, il se plaint d'avoir à polémiquer : « Tout ce que j'avais à dire au monde de plus « féroce est dit, écrit-il de Bruxelles à son ami, M. Mau-

« rice; ma carrière de polémiste est terminée, et Dieu
« merci, non sans honneur (1). » La *Correspondance*
contient plusieurs déclarations du même genre; il
pousse un soupir de soulagement, mais, pêcheur
endurci, il recommence ses diatribes dans l'article
qu'il compose, aussitôt sa lettre fermée. Cela prouve
que, pour lui, la critique du socialisme est devenue
autre chose qu'une controverse d'idées : une affaire
d'impression, une préoccupation constante tournant,
en fin de compte, à l'obsession.

Évidemment il faut faire la part de son caractère
irritable, de cette perpétuelle tension nerveuse dont
il a tant souffert, dans ses dernières années surtout.
Il vit dans un état d'excitation très douloureux et est
naturellement porté à s'enflammer contre n'importe
qui, comme par principe; les économistes, les jour-
nalistes de toute nuance en savent quelque chose.
Pourtant ce n'est pas à eux qu'il réserve ses traits les
plus cruels; toujours Proudhon revient aux socialistes
et cette préférence dans l'attaque est déconcertante.
N'aurait-il pas dû, au contraire, malgré les divergen-
ces qui le séparaient d'eux, mettre plus de discrétion
dans sa polémique, atténuer la violence de ses expres-
sions ? Ses adversaires étaient les représentants du
parti socialiste auquel il appartient lui-même; du reste,
il reconnaît formellement la parenté qui les unit :

1. *Correspondance*, t. VIII, p. 332.

« ces hommes dont les idées sont au fond les mien-
« nes » (1), dit-il, parlant des communistes dans les
Contradictions. On ne s'en apercevrait guère ; il les
traitera de charlatans et de prostitués à la page sui-
vante, ce qui ne l'empêche pas de rendre — plus rare-
ment — hommage à leur entière bonne foi.

L'humeur changeante de Proudhon a dû avoir une
influence considérable sur ses relations avec les socia-
listes. Il a été leur ennemi d'abord à cause de son
caractère ; il met plus d'âpreté à relever leurs défauts
que leurs erreurs théoriques, et toujours il fait res-
sortir que celles-ci découlent de ceux-là. Malgré tout,
il lui est impossible de renoncer à s'occuper d'eux,
ne serait-ce que pour les insulter. Il semble qu'il leur
soit rattaché par des liens invisibles. Où faut-il cher-
cher la raison de cette attitude singulière ? Comment
expliquer la persévérance avec laquelle il a poursuivi
le débat si violemment engagé dans les *Contradic-
tions* ? Seule, la mort a terminé sa lutte contre les
réformateurs. Pour ne donner qu'un exemple, l'École
Saint-Simonienne était depuis longtemps dissoute,
et il ne parvenait pas à oublier l'essai malencontreux
d'Enfantin.

Au début de ces recherches, l'étude du caractère
de Proudhon nous a renseignés sur l'origine de sa
« vocation au socialisme », et sur le choix de la po-

1. *Contradictions*, t. I, p. 186.

sition qu'il a prise vis-à-vis des socialistes, ses contemporains. C'est encore son caractère qui nous apprendra pourquoi ses dispositions intransigeantes ne se sont jamais modifiées. Déjà, en prononçant les mots de préoccupation, d'obsession, nous avons laissé entendre, que le malentendu qui sépare Proudhon et les réformateurs, est souvent d'ordre psychologique plus que d'ordre scientifique, — plutôt une querelle qu'une controverse. — En effet, derrière la lutte des doctrines, il faut envisager ici le conflit des hommes, conflit devenu d'autant plus âpre, que l'état d'esprit, le tempérament des adversaires offrait plus de similitudes. A cause de leurs affinités mêmes, Proudhon et les réformateurs devaient entrer ainsi perpétuellement en contact, pour se heurter. Le bon sens populaire observe que des caractères pareils font souvent les mauvais ménages ; ne serait-ce pas la vraie raison des démêlés de Proudhon avec ses contemporains ?

L'explication risque de paraître subtile, inexacte. Pourtant ce rapprochement d'humeurs contrariantes a certainement joué un rôle considérable dans la bataille dont nous avons suivi les péripéties. Cause seconde, à l'origine, il a dû bien vite passer au premier rang et y rester. Proudhon ne nous a-t-il pas averti lui-même combien il est passionné, impressionnable ? il s'en plaint et ne peut réagir. Perpétuellement sous le joug de ses impressions, les motifs

qu'il invoque dissimulent des mobiles, c'est-à-dire de l'obscur, de l'irraisonné, une force d'autant plus puissante qu'elle est aveugle, sans frein. C'est de ce côté-là qu'il faut chercher le sens de son attitude étrange. En somme, un de ses principaux griefs contre les socialistes, — sûrement le plus vivace — a été le seul dont il ne soit pas rendu compte, lui si clairvoyant ; c'est qu'il leur ressemble. Dans ces conditions, étant donné ce que nous avons dit de l'impressionnabilité de son caractère, il a pu se produire ce phénomène bizarre : mieux il les connaissait et plus il était inconsciemment préparé à subir leur influence. N'est-ce pas la véritable explication de l'allure tourmentée de son œuvre, et des innombrables contradictions qu'on y relève.

§ II. — PROUDHON, SUPÉRIEUR AUX SOCIALISTES DE SON
TEMPS, LEUR RESSEMBLE PAR LA MANIÈRE DONT IL
COMPOSE SON PERSONNAGE.

Proudhon ressemble aux socialistes rien que par son humeur bataillëuse, par la manière discourtoise dont il s'exprime sur le compte de ses adversaires. Dans les écoles socialistes d'alors on manque généralement de tenue, on y discute toujours sur le ton le plus élevé. Les chefs d'écoles échangent des répliques, des manifestes, avec la même facilité que l'on met actuellement à constituer des témoins. Le résul-

tat n'est pas différent : beaucoup de bruit pour peu de choses. Les schismes ne se comptent plus au sein de chacune des sectes, et j'imagine que les disciples devaient avoir souvent bien du mal à s'y reconnaître. Lorsqu'en 1832, Olinde Rodrigues édite les œuvres de Saint-Simon, il accompagne ce travail d'une déclaration dans laquelle, après avoir renié Enfantin, il revendique le titre d'unique héritier du maître. Mêmes contestations dans l'école de Cabet, pour ne rappeler que les plus célèbres querelles ; mais les partis sont légion et chacun d'eux a ses excommuniés. Proudhon n'a eu qu'à regarder autour de lui pour continuer ce jeu de massacre ; il faut reconnaître qu'il a surpassé les autres.

Ce n'est qu'un trait de caractère. Proudhon s'apparente encore aux socialistes par un égal souci de composer avantageusement son personnage. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de noter ce qu'il y a de recherché, d'artificiel, dans l'attitude des chefs d'écoles vis-à-vis du public. Ils soignent la mise en scène en vue de l'effet à produire, ils semblent jouer constamment la comédie. Proudhon signale implacablement chacune de leurs petites manœuvres. Cela est fort bien, mais lui-même est-il bien sûr de n'avoir rien à se reprocher ? A l'entendre, il se moque du qu'en-dira-t-on, il lui arrive même de prétendre vivre dans l'isolement et se désintéresser du sort de ses livres ; c'est une forme de son orgueil que nous avons déjà ren-

contrée. Rien n'est moins exact que ce dédain affecté de Proudhon à l'endroit des sympathies populaires ; pas plus que les autres il ne peut se passer d'entendre autour de son nom le murmure qui accompagne toujours l'écrivain en vogue. Ce travers est très puissant chez lui, et la preuve, c'est qu'il l'avoue publiquement : « Le peuple est capricieux comme une femme : « il n'y a qu'heur et malheur pour ses amants » (1), dit-il avec tristesse après le demi-succès de son premier ouvrage. Il ne lui suffit pas d'être l'ami du peuple, celui qui donne des conseils par devoir, il veut être l'amant qu'on recherche et qu'on préfère. Pour obtenir ce résultat, il a recours aux grands moyens... ceux que les socialistes avaient employé avant lui, et la chose est piquante si l'on se rappelle les sarcasmes dont il les a criblés à ce propos. Ce qui prouve combien il est hanté par leurs faits et gestes, et à quel point leur manière d'agir s'accorde avec son tempérament, c'est qu'il va commettre les mêmes exagérations qu'eux, mais en sens contraire. Les chefs d'écoles s'étaient présentés comme des messagers célestes ; Proudhon n'hésite pas, il s'annonce comme une incarnation du diable et il invoque Satan avec persistance. A leur langage mystique il oppose sa grandiloquence il cherche la phrase qui porte et il la trouve : « Dieu, « c'est le mal ! la propriété, c'est le vol ! » autant

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 84.

d'expressions que tout le monde connaît aujourd'hui. Dans sa *Correspondance* il note soigneusement pour ses amis, les mouvements d'enthousiasme ou de colère suscités par ses déclarations ; la foule, qu'en général il estime peu, l'intéresse dès lors qu'elle s'intéresse à lui.

Nous avons vu ce que Proudhon appelle « le pro-
« grès dans ses ouvrages » ; à mesure qu'il écrit, il modifie sa manière de voir, souvent même il est sujet à des revirements au moins imprévus. Ces brusques changements d'attitude ne sont pas le résultat d'un calcul, — Proudhon est spontané et même impulsif — mais ils constituent des coups de théâtre dont il aime à prévoir l'effet, et qu'il signale avec satisfaction à MM. Garnier frères, ses éditeurs. Témoin la lettre qu'il leur adresse au moment de la publication de sa *Théorie de la Propriété* : « Songez bien que
« la grande nouveauté de ma brochure est tout en-
« tière dans ce mot : *Proudhon, défenseur de la pro-
« priété !...* (1). » Cela ne peut manquer de faire du bruit, la *Théorie* est un de ces livres dont on parlera.

Car Proudhon aime le bruit, cette atmosphère de manifestations de toutes sortes où avaient évolué jusque-là les différentes écoles socialistes. Processions, condamnations, cours publics, rien n'y avait manqué :

1. *Correspondance*, t. XII, p. 24.

les socialistes excellaient à ce genre d'exercices. Proudhon fait comme eux ; il se laisse condamner et emprisonner avec éclat. Sa vie de détenu n'est pas bien pénible, et il parle avec l'autorité que donne la persécution. Cabet avait été proscrit à Londres ; lui, il est exilé à Bruxelles, et toujours il continue de lancer des manifestes ! Il pousse au même degré que les autres le goût de l'auréole, le désir un peu ridicule du prestige. Il possède leur exubérante vitalité, se dépensant en continuelles escarmouches, souvent sans grand résultat, rien que pour le plaisir. Jamais, par exemple, il n'expose une idée sans prendre immédiatement à partie tel socialiste de marque. Par sa carrière d'homme public, par la manière dont il conduit son enseignement, Proudhon ne se distingue en rien des réformateurs ; à ce titre il est vraiment un chef d'école, je veux dire qu'il en a la mentalité si la séduction lui manque.

Ici encore nouveau point de contact avec les socialistes qu'il imite à rebours : ceux-ci avaient voulu frapper à tout prix l'imagination de leurs auditeurs, pour attirer, pour plaire. Proudhon, lui aussi, recherchera cette puissance de séduction qu'il admire : il aime à impressionner vivement l'esprit, — mais toujours de façon à le heurter. — Le procédé ne manque pas d'adresse, car le public est un peu comme la femme de Sganarelle « à qui il plaisait tant d'être battue ». Le succès de plusieurs auteurs dramatiques

contemporains n'a pas d'autre explication que cet instinct de la foule arrêtée de force devant qui la déconcerte. Proudhon aurait-il spéculé là-dessus ? Évidemment non, car il était trop honnête pour recourir de sang-froid à de pareils moyens, mais c'est bien le tour de main, la manière des socialistes de l'époque. Du reste, le jeu lui avait réussi ; il s'était taillé une solide réputation d'original, — presque de fou furieux — au moins s'il faut l'en croire, et cela ne lui déplaisait pas.

Proudhon est tombé dans les mêmes exagérations par où s'étaient signalés ses confrères ; on aurait mauvaise grâce à lui en vouloir. La bizarrerie, chez les réformateurs, était une mode : il y a sacrifié comme les autres. Disons qu'il est bien à son temps, et qu'il aurait sagement fait de critiquer avec plus d'indulgence. Tout ce cabotinage était certainement plus ridicule que dangereux ; Proudhon l'a pratiqué avec éclat, et s'il est coupable, peut-être a-t-il droit aux circonstances atténuantes. Je lui trouve des excuses que les autres ne pourraient point invoquer : d'abord il cède à l'entraînement, il suit le mauvais exemple, — donc pas de préméditation — et puis, il est plus théâtral que charlatan, il joue d'instinct, sans s'être donné la peine d'apprendre.

Sainte-Beuve, qui lui a consacré un volume, dit qu'en parcourant la *Correspondance* de Proudhon, il a appris à l'estimer, car « il est dans son rôle et dans

sa nature tout ensemble » (1). On pourrait étendre à la vie entière de Proudhon et à chacun de ses ouvrages ce jugement de l'auteur de Port-Royal. Sainte-Beuve a très bien observé, que, même sous un vêtement d'emprunt, Proudhon reste encore naturel. S'il se livre à des fantaisies, évidemment plus ou moins heureuses, jamais il n'a considéré l'avantage qu'il en retirera, il obéit à l'inspiration du moment, étant par-dessus tout impressionnable et mobile. Proudhon est tout le contraire d'un diplomate, d'un calculateur, et la preuve, c'est qu'il est arrivé très vite à tourner tout le monde contre lui. Cette hostilité générale l'a flatté, car il ne lui déplait pas de se mettre ainsi en relief, mais elle l'a blessé extrêmement, parce qu'il n'est pas uniquement occupé de se faire valoir, il faut lui rendre cette justice. Avant tout il se préoccupe de répandre ses idées ; or il rencontre en chemin mille obstacles que son humeur chagrine lui a valus, et il en souffre beaucoup car il se croit véritablement chargé d'une mission très haute : faire tout le bien possible autour de lui.

Par là Proudhon nous apparaît très différent des réformateurs qu'il combat avec tant de violence. Certains d'entre eux, Saint-Simon et Fourier surtout, semblent avoir eu pour objectif principal le souci de leur renommée. Sceptiques et secs, ils se sont beau-

1. Sainte-Beuve, *P.J. Proudhon*, p. 278.

coup moins intéressés au bonheur des hommes qu'à leur propre gloire, ce qui ne les a pas empêchés de susciter des admirations désintéressées et profitables : Saint-Simon a trouvé près de lui Enfantin, Charles Fourier, Considérant. Les disciples valent mieux que les maîtres : s'ils sont moins intelligents, ils ont eu le mérite de prendre la chose au sérieux. Je préfère leur fougue, leur désintéressement, au dilettantisme des autres.

C'est justement par la passion qu'il apporte à chacune de ses entreprises, que Proudhon se rend sympathique. « Il est dans sa nature », comme dit Sainte-Beuve, et sa nature est exceptionnellement riche et puissante. Il a les qualités les plus hautes, celles qui manquent à ses adversaires. J'ai eu l'occasion de constater l'élévation de son caractère, le souci qu'il a de rester moral, ce qui était d'une grande hardiesse après les divagations érotiques dont les réformateurs avaient récréé l'imagination populaire. Mais il faut reconnaître surtout combien il est consciencieux, et avec quel zèle il s'est efforcé de remplir la tâche qu'il s'était lui-même fixée. Son instruction d'abord, fruit d'un effort soutenu et qui a dû être parfois extrêmement pénible, si l'on se rappelle qu'il apprenait une fois sa journée d'ouvrier finie. Mais c'était là des préliminaires indispensables, et il n'a reculé devant aucun sacrifice pour se mettre en mesure d'accomplir valablement sa mission. Puis, le terrain nouveau sur

lequel il veut poser la question sociale : au lieu de projets plus ou moins fantaisistes, établir les bases d'une science nouvelle, entreprise qui présentait des difficultés énormes puisque tout restait encore à faire. L'immensité de l'objet n'était pas sans flatter son orgueil, mais il s'est obligé ainsi à toute une série de recherches ardues dont il ne s'est point rebuté. Un seul exemple suffira : son livre, de la *Création de l'Ordre*, écrit pour définir et expliquer sa méthode. Il n'en attend aucun succès : « Je l'ai fait, dit-il, si « épais, si assommant, si indigeste, que peu de gens « auront le courage d'aller jusqu'au bout et que pour « le bien entendre, il faudra le lire lentement deux « fois (1). » Pourtant il éprouve la satisfaction d'avoir achevé une partie de son programme. Notez que la composition de ce livre a dû être pour lui une corvée fastidieuse ; il s'est astreint à remuer des abstractions pendant plus de trois cents pages, alors que sa verve le portait vers la polémique, vers le journalisme. La *Création de l'Ordre* est probablement la plus grande preuve de patience qu'il ait jamais donnée ; il est vrai que, depuis, il a bien rattrapé le temps perdu.

Proudhon est sincère et droit ; il est même chevaleresque, un peu à la manière de Don Quichotte, lequel, souvent ridicule n'en demeure pas moins un héros. Je ne voudrais pas faire de Proudhon un héros,

1. *Correspondance*, t. II, p. 88.

mais son désintéressement le rend très supérieur aux socialistes qu'il combat. Sa carrière a été un véritable apostolat, un continuel effort vers le bien ; pourquoi cet effort n'a-t-il pas reçu sa récompense ? car, en définitive il est resté impuissant, il a dû se soumettre — soumettre le peuple — à l'autorité, cet écueil de toutes les réformes que ses adversaires avaient franchi avec tant d'aisance. C'est que, la ressemblance qui existe entre Proudhon et ses contemporains, les chefs d'écoles, ne se borne pas à des signes extérieurs plus ou moins importants, à une simple conformité d'aspect ; elle est beaucoup plus profonde. Proudhon est aussi un socialiste de son temps par sa tournure d'esprit et ses aspirations : c'est ici que l'influence exercée sur lui par les réformateurs se fait plus particulièrement sentir. Le lien de filiation, ou si l'on préfère, de fraternité qui le rattache à eux est manifeste ; il appartient à la même famille, — une famille où l'on n'était d'accord que pour ne pas s'entendre.

§ III.— PROUDHON A LA MENTALITÉ D'UN RÉFORMATEUR.

CONCLUSION.

Nous ne reviendrons pas ici sur les critiques adressées par Proudhon aux socialistes, touchant la manière dont ils poursuivent leurs investigations ; un seul épisode de cette querelle est à retenir, parce qu'il nous montre l'erreur dans laquelle Proudhon tombera, sui-

vant l'exemple donné par ses confrères. Considérant à usé du syllogisme pour soutenir ses démonstrations, Proudhon l'accable de reproches, car d'après lui l'argument ne vaut rien, et il propose immédiatement de lui substituer sa propre méthode, le procédé des contradictions : thèse, antithèse, synthèse.

Ce n'est jamais qu'une forme de raisonnement remplacée par une autre. On voit sous l'empire de quel préjugé Proudhon aborde la discussion du problème social ; comme les autres socialistes, il est convaincu que tout ce qui est raisonnable est pratiquement vrai. Le monde sauvé par l'excellence du raisonnement, voilà ce que les chefs d'écoles avaient résolu et Proudhon décide la même chose. Il en a été châtié durement ; pendant sa vie d'abord, car il a vu avorter son rêve ; après sa mort ensuite, car il a mérité qu'on le compare à Fourier, et c'est bien la plus désagréable surprise qu'on aurait pu lui faire : « Fourier et Proudhon « sont également logiques, dit M. Fournière, et ce n'est « point parce qu'ils ont manqué de logique que leurs « systèmes n'ont pas été appliqués, mais simplement « parce qu'on ne refait pas le monde social sur le plan « de la raison seulement ; plus, en effet, on aura réa-
lisé de perfection dans l'élaboration de ce plan,
« moins le monde social sera capable de s'y conformer » (1).

1. M. Fournière. *Les théories socialistes de Babœuf à Proudhon*. Alcan, 1904, p. 221.

Rien n'est plus vrai ; on pourrait recommencer le rapprochement et mettre Proudhon en présence de Cabet, de Louis Blanc, ou de n'importe quel autre socialiste de la même époque. Ils sont tous victimes d'une pareille illusion de l'abus du raisonnement. Cette erreur est la conséquence d'une première utopie également commune à tous les réformateurs ; M. Fournière l'a signalée aussi, lorsqu'il parle de la perfection vers laquelle tendent en général les plans socialistes. Les réformateurs ont *a priori* l'idée d'un absolu en matière de science sociale auquel ils s'agit d'atteindre ; la raison est un merveilleux instrument — le seul — pour les conduire dans cette voie dangereuse, car l'observation les en aurait détournés. Proudhon les a combattus vigoureusement sur ce point, il leur oppose à juste titre l'étude de l'histoire. Pourtant lui-même hésite ; nous avons assisté au spectacle de ses tergiversations. Tantôt, dans ses manifestes, il annonce la régénération du monde ; tantôt, dans ses lettres, il se lamente parce qu'on ne pourra jamais changer grand'chose. Il ne croit pas à une révolution intégrale, mais il la souhaite si ardemment, qu'il agit comme s'il y croyait. N'oublions pas que, chez Proudhon, c'est toujours le sentiment qui domine, et l'auteur des *Contradictions* ressemble beaucoup à cet amant de Philis dont vous vous rappelez les élégies : « On désespère alors qu'on espère toujours ! »

En écrivant cela, Molière avait voulu faire un ma-

digal et qui fût ridicule ; or il se trouve avoir parfaitement défini à l'avance la psychologie tourmentée d'un réformateur. Malgré ses protestations et sous l'impulsion toute-puissante de son désir, Proudhon caresse avec délices la chimère que ses contemporains avaient vainement poursuivie. Comme eux il part à la conquête de l'absolu, seulement son idéal est plus élevé que le leur : Proudhon tend de toutes ses forces vers la justice. Avec ce besoin presque maladif de produire quelque chose d'achevé, de complet, Proudhon conduit ses expériences dans un esprit systématique ; ses observations sont justes, et il ne manque jamais d'en tirer des conséquences fausses, parce que radicales. On pourrait en citer de nombreux exemples : il constate l'abaissement progressif du taux de l'intérêt, et immédiatement il en annonce la suppression ; de l'évolution subie par l'État dans la société moderne il tire brusquement sa théorie d'anarchie. Cela est devenu chez lui une sorte de manie intellectuelle, il lui est impossible de s'arrêter en route, il faut qu'il aille jusqu'au bout de ses idées, ce qu'il appelle, en maint endroits de ses ouvrages, « achever la progression ». Manie dange-reuse et au développement de laquelle l'influence de ses confrères n'a pas été étrangère.

Nous avons essayé de faire apparaître ici les points principaux sur lesquels Proudhon et ses adversaires, les chefs d'écoles, se trouvent en contact ; nous avons

voulu montrer que Proudhon et ses contemporains ont non seulement le même aspect, mais ce qui est plus, les mêmes habitudes de pensée, et que tous dirigent dans le même sens leur mission réformatrice. Une dernière remarque pour compléter cette étude : Proudhon se place vis-à-vis du peuple dans la même position que ses adversaires avaient prise et qu'il leur a si violemment reprochée. Comme les autres, le goût de l'absolu dans les conceptions l'a conduit à l'absolutisme dans la pratique, mais il était préparé d'avance à cette évolution, car au fond il a le dégoût de la multitude. Ses confrères, regardant les hommes avec un mépris indulgent, les avaient traités en conséquence; eux-mêmes se considéraient comme une élite, une sorte d'aristocratie de l'intelligence chargée de gouverner des gens incapables de se conduire tout seuls.

Proudhon, qui a tant récriminé contre cette attitude orgueilleuse des réformateurs, est bien dans les mêmes dispositions. D'abord, il est un peu un parvenu de l'intelligence, il aime à faire étalage de ses connaissances et se place inconsciemment très au-dessus du commun des mortels ; et puis, s'il se fait de l'homme un idéal très haut, les hommes, tels qu'ils sont actuellement, lui répugnent. Sans doute on trouve dans ses premiers ouvrages quelques phrases lyriques et creuses célébrant le pauvre, l'ouvrier, ses admirables intuitions ; mais, après la désillusion de

48, le ton change, Poudhon ne dissimule pas sa répulsion : « Il est évident pour moi, écrit-il de Sainte-Pélagie à son ami Mathey, que le peuple, partie la plus barbare et conséquemment la plus rétrograde de la société, ne se soucie guère des grands sentiments civiques et veut être mené jusqu'à complète éducation à la baguette (1). »

Cette citation de la *Correspondance* n'est pas seulement le reflet d'un mouvement passager d'humeur, mais l'expression d'un jugement définitif et qu'il a bien souvent confirmé. Reste l'espoir de faire l'éducation des masses, mais cette éducation lui apparaît devoir être si pénible et si longue, qu'on peut se demander s'il ne la croit pas irréalisable. En attendant, Proudhon propose la baguette, et cette baguette — le sceptre de l'autocrate — sera remise aux mains d'un petit groupe, à la disposition de la caste des intellectuels. Le reste ne compte pas, n'est-ce pas ce qu'il laisse entendre à son ami Charles Edmond : « Je vois bien, lui écrit-il, d'après les statistiques, cent millions d'individus à face humaine sur la croûte terrestre ; je doute que l'humanité se compose de plus de dix mille ? Un homme sur dix mille bêtes : la proportion n'est-elle pas encore trop forte (2) ? » Ses adversaires, les chefs d'écoles, en avaient déjà jugé

1. *Correspondance*, t. IV, p. 132.

2. *Correspondance*, t. IV, p. 155.

ainsi ; leurs projets et les siens n'ont pas d'autre point de départ que cette distinction.

La réfutation des socialistes a été la grande entreprise de Proudhon, elle l'a occupé toute sa vie, elle remplit ses nombreux ouvrages. Nous en avons suivi le développement, au cours de cette étude, et nous avons constaté qu'il dévoile les tares des différentes doctrines de réforme au commencement du xix^e siècle avec une parfaite clairvoyance. Sa critique des réformateurs est admirablement motivée et complète, cela ne l'a pas empêché d'être un réformateur lui-même ; nous avons vu qu'il présente tous les traits de caractère distinctifs d'un socialiste de ce temps-là, il aborde la question sociale dans les mêmes dispositions que n'importe lequel d'entre eux, il la traite dans le même esprit, par des moyens analogues.

Il était intéressant de faire ressortir, au cœur de l'œuvre de Proudhon, cette contradiction formidable, alors que lui-même a passé son existence à relever impitoyablement les contradictions des autres. Comment expliquer ce phénomène bizarre, ce dédoublement de la personnalité intellectuelle dont il a été la victime souvent très douloureuse ? Un dernier examen de son caractère nous découvrira l'énigme de ce duel ininterrompu qu'il s'est livré à lui-même. Parce qu'il était un homme passionné, c'est-à-dire enthousiaste et ardent, Proudhon a véritablement ressenti ce qu'il appelle sa « vocation au socialisme » ;

parce qu'il était un passionné encore, c'est-à-dire un homme volontaire et orgueilleux, il s'est dressé immédiatement contre les socialistes et les a combattus avec une rare ténacité ; parce qu'il était enfin et surtout un passionné, c'est-à-dire un cœur impressionnable et malade, il a pu s'aveugler complètement sur son propre compte après s'être si admirablement renseigné sur le compte des autres, et il s'est borné à écrire ce qu'il sent. C'est pour cela que la lecture de ses ouvrages, malgré les confusions et les longueurs, une fois le premier étonnement désagréable passé, devient si vite attrayante, pour la personnalité tourmentée et vibrante qu'elle nous laisse entrevoir.

« A Dieu ne plaise que je veuille grandir mon rôle !
« a dit Proudhon dans les *Confessions d'un Révolutionnaire*, je raconte mes rêves (1). » Il les a racontés toute sa vie, et c'est une histoire dont il y a profit à livrer car elle révèle un extraordinaire effort. Proudhon l'a bien vu lorsqu'il nous fait cet aveu, il ne pouvait s'empêcher de rêver, la réalité était trop mesquine pour ses espérances. C'est pour cela qu'il n'a pas réussi et c'est pour cela qu'il mérite, au même titre que les Fourier et les Saint-Simon, d'être appelé un « romantique du socialisme ».

1. *Confessions d'un Révolutionnaire*, p. 142.

CHAPITRE IV

Proudhon et le Socialisme

§ I. — DE LA NOTION DE SOCIALISME.

« J'ai connu, écrit M. Faguet, deux hommes qui
« ne conversaient jamais que de Proudhon. L'un ne
« jurait que par lui : l'autre allait souvent jusqu'à jurer
« contre lui (1). » Cette querelle devait être un bien
amusant spectacle, et je ne m'étonne point de l'ar-
deur déployée par les adversaires, Proudhon, violent
comme il l'est, ne pouvant inspirer que des senti-
ments excessifs. Pourtant, si l'on y réfléchit, ces deux
originaux s'abusaient mutuellement et chacun deux
avait tort dans son intransigeance. Le premier — celui
qui aimait tant Proudhon — aurait certaine-
ment remarqué plusieurs doctrines qui lui auraient
déplu s'il avait eu moins de parti pris, et son contra-
dictoire n'aurait pas tardé à découvrir telle opinion
qui l'aurait rempli d'aise, s'il l'avait connu davantage.

1, Faguet, *Art de lire*. Hachette, 1912, p. 20.

On trouve de tout dans Proudhon ; sans être un sophiste, il soutient le pour et le contre avec une égale virtuosité, c'est la conséquence de sa manière de composer : transcrire l'impression du moment. Bastiat avait bien vu le danger qu'il y a de s'abandonner ainsi, et il en a prévenu Proudhon, non sans malice, à propos des *Contradictions* : « Son livre, « disait-il, sera un inépuisable arsenal pour et contre « toutes les causes (1). » L'auteur de la *Pétition des marchands de chandelle* aurait pu dire : ses livres. De fait, les partis les plus opposés ont puisé tour à tour dans cette œuvre complexe : la critique de la démocratie et des démocrates a valu à Proudhon les sympathies de la jeune école du nationalisme intégral ; son livre de la *Capacité politique* en fait le précurseur du syndicalisme révolutionnaire. Cette confusion, ce perpétuel entrecroisement d'idées rend difficile la tâche d'établir la portée de l'œuvre de Proudhon, et de déterminer la place à laquelle il a droit dans l'histoire des doctrines. Où faut-il le classer, à quelle catégorie appartient-il ? Peut-on seulement tenter de le déterminer avec cet homme tout en revirements et en tendances ? Jusqu'ici, nous avons considéré Proudhon dans ses rapports avec les socialistes ; nous allons étudier brièvement par quels liens lui-même a prétendu se rattacher au socialisme, et

1. *Œuvres*, t. XIX, p. 279.

s'il mérite véritablement l'étiquette de socialiste.

Proudhon est-il un socialiste ? La question pourrait sembler étrange, si l'on songe qu'il s'est présenté constamment comme tel et qu'il a écrit : « La propriété, c'est le vol. » Pourtant, avec lui, il est permis de s'attendre à des surprises. Déjà Proudhon commence par nous avertir qu'il ne faut pas le confondre avec ses voisins, qu'il ne sera pas un socialiste ordinaire. Il distingue entre le bon et le mauvais socialisme ; faut-il ajouter que le bon n'est pas celui des autres ?

Avant de parler du socialisme tel que Proudhon l'a compris, nous exposerons d'abord brièvement quels sont les caractères distinctifs de toute doctrine socialiste ; nous rechercherons ensuite les idées de Proudhon sur ce sujet ; enfin nous verrons à quel point il s'est arrêté dans la pratique.

Il n'est pas indifférent de préciser le sens du mot *socialisme*. Lorsqu'en 1892, le *Figaro* ouvrit un concours sur ce thème, les définitions arrivèrent par centaines (600 environ), toutes voisines les unes des autres et pourtant différentes. Donc un doute s'est manifesté quant à la notion même de socialisme ; il est indispensable de l'éclaircir, mais comment procéder ? Le socialisme n'est pas un régime existant, il est encore dans le domaine de la théorie. Or, les doctrines socialistes, aux différentes époques, présentent un certain nombre de points communs ; le socialisme

a une unité historique. Cette unité sera la base de notre définition (1).

Socialisme, société, les deux mots ont une même étymologie ; le socialisme, en effet, est une manière d'être spéciale de la société ; il a pour objet de donner à la société une orientation, d'y appliquer un idéal déterminé d'avance et dont, malheureusement, elle est restée éloignée jusqu'ici. Nous touchons ici au premier signe distinctif de toute doctrine socialiste : les écrivains socialistes débent toujours par une critique de l'organisation du monde dans lequel ils vivent. Ceci posé et après avoir démolì, en général avec une grande vivacité, les institutions existantes, ils proposent leur idéal qui est de faire régner l'égalité parmi les hommes.

Cette égalité n'est pas seulement l'égalité de droit, telle que nous l'ont donnée les constitutions révolutionnaires, elle est beaucoup plus complète : c'est l'égalité de fait, tendant à diminuer de plus en plus les distances sociales, jusqu'à ce nivellement des conditions que nos constitutions ont laissé subsister.

Le socialisme est donc d'abord l'idée égalitaire, mais il est en même temps autre chose encore. L'éga-

1. Sur tout ce qui concerne la notion de socialisme, nous nous inspirons des appréciations émises par M. Deschamps à son cours des Doctrines économiques. (Faculté de Droit de Paris, année 1909-1910.)

lité doit être obtenue par un moyen que l'ensemble des auteurs socialistes estime indispensable : suppression de la propriété privée, suivie de sa socialisation. On entend par *socialisation* une organisation légale, juridique, de la nouvelle propriété sociale ; l'expression que l'on a forgée d' « administratisation » de l'économie caractérise très heureusement l'essence même du nouveau régime.

La socialisation implique l'existence du pouvoir ; le fonctionnarisme intégral est en germe dans toutes les théories socialistes. Les socialistes font appel à l'autorité, mais l'intervention de l'autorité dans un but d'égalitarisme démocratique suffit-elle pour qu'il y ait véritablement socialisme ? Il est intéressant de citer l'opinion de M. Bourguin, opinion émise précisément à propos de Proudhon, qu'il considère de ce fait comme socialiste : « Dans une définition très large..., « le socialisme, dit M. Bourguin, consiste dans l'idée « de faire redresser par l'autorité publique (État, « commune, corporation investie par la loi d'un pouvoir de contrainte, etc.), les inégalités sociales d'ordre économique. Je crois qu'il faut sans hésitation « classer Proudhon parmi les socialistes, parce que, « malgré ses proclamations de principes libérales, il « était sans cesse obligé, par la force des choses, de « recourir à l'État pour la réalisation de ses projets « égalitaires ». M. Bourguin en donne des exemples et il ajoute : « On peut reconnaître d'ailleurs que Prou-

« dhon était une variété très rare de socialiste-individualiste (1). »

Dans sa définition du mot socialisme, définition qu'il nous a donnée comme très large, M. Bourguin laisse de côté la socialisation de la propriété. Sans vouloir prolonger l'analyse de l'idée de socialisme, je crois nécessaire de rappeler ici la querelle qui s'est élevée, vers la fin du XIX^e siècle, autour de l'idée de socialisation. Il ne s'agit pas seulement des restrictions proposées quant à l'application de ce moyen de l'égalitarisme, — ainsi M. Gabriel Deville, dans ses *Principes socialistes* dédiés à Marx et Engels, acceptant « le petit producteur resté maître de son moyen de travail » (2), est logique avec le matérialisme historique, — mais de l'interprétation nouvelle que certains socialistes ou soi-disant tels (car la majorité les désapprouve), ont très énergiquement soutenue. Pour ceux-ci, la socialisation n'est plus *le moyen*, mais simplement un moyen quelconque, préférable peut-être, pas indispensable à coup sûr. M. Merlino le dit expressément : « Nous pouvons imaginer une société où la terre est « soumise au régime de la propriété privée, où chaque cultivateur a son lot dont il tire sa subsistance : « s'il existe dans une telle société une égalité relative « des conditions et un échange de services, les prin-

1. Bourguin. *Des rapports entre Proudhon et Karl Marx*, p. 14, note 4.

2. Gabriel Deville. *Principes socialistes*, p. 51.

« cipes essentiels du socialisme seront réalisés (1). » J'ai signalé cette déviation de quelques socialistes schismatiques, parce qu'elle se rapporte directement à la question qui nous intéresse, savoir : Proudhon est-il ou non un socialiste ?

Nous verrons, en effet, que Proudhon a défendu la propriété paysanne ; disons en passant que cette défense est pour lui un peu une affaire de sentiment : le labeur régulier de l'homme attaché à la terre lui donne satisfaction, tandis que la vie bruyante du bourgeois capitaliste le choque et l'irrite ; ses conclusions s'en ressentent. Un collaborateur de la *Revue socialiste*, M. Berthod, a noté l'attitude de Proudhon quant à la petite propriété, et il se demande si cela est bien conforme aux principes essentiels du socialisme ? M. Berthod l'admet ; comme M. Merlino, il estime que la socialisation ne fait pas partie intégrante de la notion de socialisme ; il reconnaît qu'elle est seule praticable dans un très grand nombre de cas, « et pourtant, écrit-il, c'est l'idéal seul « qui importe, et il est de peu de conséquence que « les moyens changent, si l'idéal subsiste » (2).

Pour nous, respectant l'unité historique des doctrines socialistes et suivant l'opinion de l'ensemble des écrivains socialistes, nous considérons les deux

1. Merlino, *Formes et essence du socialisme*, p. 11.

2. Berthod, *P. J. Proudhon et la propriété*, p. 222.

termes : idéal égalitaire, suppression et socialisation de la propriété privée, comme étant les éléments essentiels en dehors desquels il n'y a pas véritablement socialisme. Parallèlement à cette définition, nous examinerons de quelle manière Proudhon a entendu le rôle et la nature du socialisme ; ici comme ailleurs les revirements et les contradictions ne manquent pas.

§ II. — PROUDHON DÉFINIT LE SOCIALISME.

L'IDÉAL ÉGALITAIRE.

Au début de ce chapitre, nous avons noté sous quel aspect uniforme se présentent les théories socialistes de tous les temps : elles sont d'abord une attaque à l'ordre établi. Proudhon insiste à plusieurs reprises, dans les *Contradictions*, sur cette attitude du socialisme qui est d'être, comme il dit « une protestation universelle » depuis les temps les plus reculés ; il cite Thomas Morus et Platon ce qui est du reste une erreur en ce qui concerne le dernier, Platon n'instituant le communisme que pour favoriser le développement d'une aristocratie. Proudhon félicite les socialistes d'avoir été toujours des démolisseurs, ce qui ne nous étonnera pas connaissant son caractère, et lui-même se déclare socialiste de ce fait : « Comme critique ayant dû procéder à la « recherche des lois sociales par la négation de la

« propriété, j'appartiens à la protestation socialiste, (1) », dit-il ; pour le reste, il déclare se séparer complètement d'eux. Serait-ce donc qu'il n'y a rien de positif dans le socialisme, et n'aurait-il pour destinée que de préparer l'avènement du régime nouveau, puis disparaître ?

Proudhon l'a-t-il pensé ? Il s'explique là-dessus dans un article du *Peuple*, dont le titre, « le socialisme jugé par M. Proudhon, » est significatif. Voici ce qu'il dit : «... J'ai affirmé que le socialisme, l'uto-
« pie spéculative, n'était bonne que comme protes-
« tation et pour abroger l'utopie officielle : j'ai
« déclaré que, cette abolition obtenue, il fallait imé-
« diatement s'arrêter et laisser à la liberté le soin
« de laisser passer outre (1). » Il condamne donc nettement l'existence du socialisme en tant que doctrine de réforme constructive et il prétend qu'il lui faut se cantonner dans la critique de l'organisation contemporaine. Rôle restreint et singulièrement fastidieux à la longue, il faut en convenir !

Est-ce bien ce que Proudhon a voulu laisser entendre ? On peut en douter, à cause de l'opposition qu'il marque, entre ce qu'il nomme l'utopie spéculative d'une part, et, d'autre part, l'utopie officielle, (économie politique classique). C'est le procédé au-

1. *Contradictions*, t. II, p. 396.

1. *Le Peuple*, 14 mai 1849, *Œuvres*, t. XVIII, p. 177.

quel il a recouru mainte fois de mettre ainsi en parallèle les réformateurs et les économistes de son temps, pour les détruire les uns par les autres ; cela ramène sa déclaration à une simple appréciation de personnes. Proudhon n'aurait donc fait ici que rééditer sous une forme nouvelle ce qu'il a répété si souvent, savoir, que ses adversaires les chefs d'écoles sont tout au plus capables de protester contre les iniquités du temps présent, mais incapables d'y rien changer ; qu'ils agiront donc sagement en renonçant à cette folle entreprise et en laissant faire certains autres mieux avertis..., M. Proudhon par exemple. C'est toujours l'ancienne et éternelle querelle.

Proudhon n'a donc pas jugé ici le socialisme, comme il le croit, mais simplement les socialistes ainsi qu'il en a l'habitude, et la question reste posée : veut-il au juste par socialisme ? Chose curieuse, alors que dans ses livres, depuis 1848 surtout les professions de foi socialistes abondent, lorsqu'il s'agit de définir le mot socialisme, Proudhon devient extrêmement circonspect ; c'est un point qu'il ne semble guère tenir à élucider. Quelle en est la raison ? Craindrait-il, en donnant des explications, de se rapprocher de gens pour lesquels il professe une très médiocre estime ?

Quoi qu'il en soit, voici sa réponse à un ami, M. William, qui justement lui reprochait son attitude vis-à-vis des socialistes et des économistes dans les

Contradictions : « Entend-on par *Socialisme* la philosophie qui enseigne la théorie de la société ou la science sociale ? J'affirme ce *socialisme* (1). » Ceci est extrêmement vague, Proudhon fait de socialisme un synonyme de science sociale ; dans ces conditions, que de gens pourraient, s'il leur plaisait, se dire socialistes ! Voici qui est plus précis ; Proudhon s'empresse d'ajouter : « Mais, dans les discussions économiques, il arrive qu'on appelle *Socialisme* la « théorie qui tend à sacrifier le droit individuel au « droit social..., dans ce cas, je nie le *Socialisme* (1). » Proudhon s'élève contre le caractère de fonctionnarisme constant dans les théories socialistes, et cela ne nous laisse-t-il pas prévoir qu'il ne sera pas véritablement un socialiste ?

Autre définition extraite de son livre, de la *Justice* : « *Socialisme*. Sa racine est en 89 : son objet, à ne le « considérer qu'au point de vue des intérêts matériels, est l'interversion des rapports entre le travail et le capital. C'est la justice dans son application aux choses de l'économie (2). » On sait que, d'après Proudhon, seul le travail crée la valeur, le capital étant improductif ; il le déclare expressément dans le *Manifeste de la Banque du Peuple* qu'il appelle « son testament de vie et de mort » ; d'où l'in-

1. *Correspondance*, t. VII. p. 15 et 16.

2. *Justice*, t. I, p. 15.

vention du *Mutuellisme* destiné à faire disparaître l'usure (l'intérêt).

La deuxième partie de la définition surtout est intéressante, car on y trouve, affirmé très nettement, ce qui pour nous constitue l'élément fondamental de toute doctrine socialiste : la recherche de l'idéal égalitaire. Proudhon considère la justice comme étant le fait de reconnaître, chez autrui, une personnalité égale à la nôtre. Transportez cela, ainsi qu'il le demande, dans le domaine de l'économie, et vous avez l'égalité des conditions. Les socialistes de tous les temps ne réclament pas autre chose, et Proudhon lui-même, au cours de ses ouvrages, à mainte fois renouvelé ce vœu sous des formes diverses ; en terminant les *Contradictions*, il déclare que « le problème du prolétariat, c'est la constitution de la science sociale » (1). Proudhon écrit donc avec une constante préoccupation d'égalitarisme ; par là, il s'apparente directement au corps de doctrines connu sous le nom de socialisme. Cela suffit-il, pour que, sans plus attendre, nous lui décernions le titre de socialiste ?

Certains auteurs pensent qu'en fait de socialisme, seul l'idéal importe, et s'inquiètent peu du moyen adopté pour en amener la réalisation : ainsi M. Berthod, qui, nous l'avons vu, considère Proudhon comme socialiste. Pour nous au contraire, l'idéal éga-

1. *Contradictions*, t. II, p. 503.

litaire doit s'accompagner d'un moyen déterminé, (suppression-socialisation de la propriété privée), sans quoi il n'y a pas socialisme. Or Proudhon, qui, dans sa définition, a marqué si nettement le but qu'il s'agit d'atteindre, ne s'explique pas sur le choix du moyen. Serait-ce que l'affaire lui semble de peu d'importance, — et dans ce cas il se trouverait être le précurseur de la thèse soutenue par M. Merlino, — ou plutôt ayant trouvé le seul remède capable de modifier la situation, n'hésite-t-il pas à l'employer ?

On pourrait répondre que Proudhon a bien trouvé un moyen et qu'il n'en a pas fait mystère : c'est le crédit gratuit, le *mutuellisme* autour duquel il a mené grand bruit. Pourtant s'il a cru, dans le premier élan d'enthousiasme, avoir découvert la pierre philosophale de la société, plus tard il cesse de s'illusionner, et, dans sa *Correspondance*, il parle du mutuellisme comme d'un simple expédient. Donc Proudhon a dû chercher ailleurs, mais de quel côté ? L'interrogation qu'il place en tête de son premier ouvrage : « Qu'est-ce que la Propriété ? » et sa réponse fameuse, « la Propriété, c'est le vol », semblent écarter toute possibilité de doute ; Proudhon est bien dans la voie que le socialisme a toujours suivie. S'est-il arrêté en route ? Rappelons que, « la Propriété, c'est le vol », n'est pas un jugement, mais seulement une boutade, le pétard qu'un enfant terrible s'amuse à jeter entre les jambes des passants, ce qui ne l'empê-

che pas de se lamenter, quand, l'explosion produite, des grains de poudre lui brûlent la figure. Reste sa question : Qu'est-ce que la propriété ? Proudhon a copieusement disserté là-dessus, il a mis la propriété en cause et c'est dire qu'il l'a attaquée. Pourquoi ces attaques et à quoi tendent-elles ? C'est ce qu'il nous faut examiner pour pouvoir trancher utilement la controverse : est-il ou non socialiste ?

§ III. — CRITIQUE DE LA PROPRIÉTÉ. DANS
QUELLES DISPOSITIONS PROUDHON ENTAME SA CRITIQUE.

Se demander pourquoi Proudhon attaque la propriété, risque de sembler superflu ; l'essentiel, dans le sujet qui nous occupe, est que l'attaque se soit produite. Pourtant la question n'est pas sans intérêt : étudier dans quelles dispositions Proudhon aborde le difficile problème, c'est déjà pressentir comment il le résoudra, et il ne l'a pas tranché de la façon qu'on pourrait croire, après la violence de sa polémique.

Durant sa longue carrière d'écrivain, Proudhon a poursuivi un double but : ruiner les systèmes des socialistes de son temps, régler définitivement le sort de la propriété. Les chefs d'écoles ont disparu et lui-même avec eux, après la poussée du socialisme scientifique ; qu'est-il advenu de sa deuxième entreprise ? J'ai dit que la querelle de Proudhon avec les socia-

listes est loin d'être exclusivement scientifique ; de même, dans son débat sur la propriété, il est envahi à son insu par des préoccupations qui ne sont pas d'ordre doctrinal : de là des hésitations nombreuses qui sont l'indice du trouble auquel il est en proie. Nous devons donc rechercher, derrière les motifs qu'il invoque — du reste très sincèrement — les mobiles qui le font agir ; savoir de quel côté son caractère l'incline, c'est deviner en partie ses décisions.

Mais n'est-ce pas exagérer la part qui revient au sentiment dans cette face nouvelle de son œuvre, d'autant que Proudhon se vante d'être un logicien très précis ; la raison devrait donc avoir le dernier mot. Cela serait possible avec un autre ; quant à lui, il est la victime de lui-même. Vous vous rappelez sa confession, et avec quelle lassitude clairvoyante il reconnaît sa défaite : « Je suis toujours, malgré mes quarante-cinq ans bientôt, si passionné, si dominé par « par le cœur et l'imagination, que je ne rencontre « souvent la vérité elle-même que comme une fantaisie, la plus belle de toutes (1). » Cela est vrai ici encore : tout ce que Proudhon va dire, à propos de la propriété, sera bien plus le reflet de ses états d'âme successifs, que la substance de ses raisonnements.

Pourquoi Proudhon a attaqué la propriété ? mais, uniquement — du moins il en est persuadé — parce

1. *Correspondance*, t. V, p. 282.

que le mécanisme de sa méthode le veut ainsi. Nous connaissons le procédé des *antinomies* dans lequel Proudhon a une confiance absolue, pour la solution du problème social comme de n'importe quelle question. Le régime actuel, régime de propriété usuraire qu'il appelle parfois *baucocratie*, telle est la thèse. A cela s'oppose tout naturellement un régime inverse, la non-propriété : voilà *l'antithèse*. Ayant envisagé isolément ces deux extrêmes, il reste à en opérer la fusion, faire la *synthèse* ; l'opération est terminée. Plus tard, Proudhon a apporté une modification quant au dernier terme de sa méthode, disant que l'antinomie ne se résout pas, mais se balance ; cela signifie probablement qu'il est bien moins facile d'obtenir un résultat définitif, qu'il ne se l'était d'abord imaginé. Malgré cette restriction, la marche de ses investigations reste la même ; Proudhon prétend donc ne pas attaquer la propriété de parti pris ; quant à la non-propriété elle ne se présente que comme une hypothèse, une nécessité scientifique ; elle n'est pour lui qu'une étape obligatoire, quoiqu'il s'y attarde parfois plus que de raison.

Le plan de Proudhon est aussi net que possible, et si l'on peut douter qu'il soit efficace, du moins il a le mérite de la simplicité. Reste à débrouiller l'écheveau des sentiments contradictoires dont l'auteur de *Justice* subit l'influence, au point d'être embarrassé à chaque moment dans la réalisation de son projet.

Proudhon, en effet, loin d'être un juge impartial exposant tour à tour les inconvénients et les avantages des divers régions qu'il étudie, attaque souvent la propriété avec la dernière violence, quitte à la relever ensuite à grand renfort d'arguments et d'invocations. L'effet est déconcertant. Je ne sais si l'antinomie se balance, comme Proudhon l'admettait sur le tard, mais il est certain que les jugements de cet homme extraordinaire oscillent avec une étonnante régularité d'un extrême à l'autre. Proudhon a pris soin de nous exposer lui-même quelle est son attitude à l'égard de la propriété, et il s'autorise de l'exemple de Pascal pour en légitimer l'invraisemblance ; « Pascal, dans ses *Pensées*, commence, dit-il, par abaisser
« l'homme, qu'il se propose d'exalter et de glorifier
« plus tard... C'est à peu près ainsi que nous devons
« en user avec la propriété : forcés de la rejeter, si
« nous n'en considérons que le principe et les motifs
« tels qu'ils sont donnés dans l'école ; mais lui attribuant une raison supérieure et la défendant en
« vertu de cette raison qui nous sera révélée tôt ou
« tard (1) . »

Proudhon nous rapporte ici, ingénument, l'un de ces griefs contre la propriété qu'il ne s'est jamais avoué à lui-même : tout ce que les économistes (l'école) disent de la propriété lui est odieux. Le

1. *Les Majorats littéraires*, p. 90.

respect dont ces messieurs entourent une institution véritable lui donne sur les nerfs ; contamment il se plaint que, pour eux, la propriété est un sacrement ; un article de foi ! Cela suffit pour qu'il la traite avec la dernière rigueur ; car Proudhon ne se contente pas d'appliquer la méthode des antinomies, il a surtout un terrible esprit de contradiction qui ne s'arrête jamais de protester et se *rebiffe*, comme il le dit lui-même, sitôt qu'il en trouve l'occasion. En général Proudhon n'aime pas à être d'accord avec ses voisins, et si quelque présomptueux s'avise de proclamer l'excellence d'une doctrine ou l'authenticité d'un fait, le nouvel Alceste s'empresse de lui démontrer qu'il n'entend rien aux choses dont il parlait avec tant d'assurance. Jeu stérile, Proudhon n'apportant le plus souvent rien de positif pour remplacer ce qu'il détruit avec une inlassable ardeur.

Dans ses attaques à la propriété, Proudhon est aiguillonné aussi par un énervement dont il ne se rend pas bien compte, quoiqu'il l'exprime parfois avec sa vivacité habituelle : la morgue de certains riches l'excite à redoubler ses coups. « Le propriétaire entend « choisir son monde, dit-il dans l'*Avertissement* ; il « faut que son valet soit fringant, sa servante jolie, son « frotteur bien élevé ; il axigerait même, s'il osait « pour portier un officier retraits et décoré ! Voilà la « propriété : qu'on la justifie, ou qu'on se taise (1). »

1. *Avertissement aux Propriétaires*, p. 14.

Proudhon a écrit cela sous l'empire de la colère. L'arrogance de quelques parvenus n'est évidemment pas une preuve que l'institution de la propriété soit condamnable ; c'est un exemple à ne pas suivre, rien de plus. Maintenant, faut-il prendre cette tirade de Proudhon à la lettre ? N'a-t-il pas voulu simplement souligner d'un trait la peinture qu'il trace, à chaque page, des abus de la propriété ? Je crois que très souvent, comme malgré lui, — il s'en est défendu à plusieurs reprises, — Proudhon étend à l'institution de la propriété, la rancune qu'il éprouve contre la caste des propriétaires en général, et, plus particulièrement contre ces bourgeois enrichis dont il a horreur. Voilà encore une de ces raisons que la raison ne connaît pas, mais qui pèseront d'un grand poids tout à l'heure dans la balance de ses jugements.

Le ressentiment de Proudhon explique sa sévérité ; en revanche, ses hésitations, ses retours et même certaines apologies de la propriété mélangées pêle-mêle avec les anathèmes, ne sont que plus déconcertantes. On peut dire que cette contradiction est le produit naturel de son génie bizarre, un effet qu'il ne recherche pas, mais qu'il n'est pas fâché d'avoir obtenu ; cela est insuffisant. Dans l'espèce, Proudhon serait inexcusable, il mériterait qu'on lui reproche d'avoir embrouillé la question à plaisir, or nous savons qu'il a désiré ardemment y répondre.

Je crois qu'il en a été empêché par une de ces

préoccupations dont son tempérament impulsif subit si fortement l'influence, Avec son caractère absolu, personnel, Proudhon ne pouvait pas ne pas faire la distinction du *tien* et du *mien*, il lui fallait son chez soi, ce coin, si petit soit-il, où l'on est souverain maître et où personne ne peut pénétrer sans qu'on lui en donne la permission. Aussi, il aura beau dénoncer la propriété avec son cortège d'abus pendant des pages et des pages, il en a l'instinct, le goût, ancrés si profondément, qu'il se trouvera acculé à cette impasse de réédifier aussitôt ce qu'il vient de détruire, la minute précédente. Le résultat, c'est l'indécision ; Proudhon n'a jamais pu choisir. Son œuvre est le théâtre tumultueux dans lequel se joue un drame sans issue entre deux tendances contradictoires se faisant mutuellement échec ; l'amour de l'égalité combat son penchant propriétaire. Par là il est bien, comme disait assez méchamment Karl Marx, un petit bourgeois socialisant.

On voit souvent représentés, dans les gravures de l'époque, les hommes de la classe moyenne, gens de vie méthodique et paisible ; ils ont abandonné leur commerce, leurs tranquilles occupations de chaque jour, pour endosser à la hâte l'uniforme de garde national et défendre la liberté menacée par les tyrans ! Dans la fièvre du départ, certains ont gardé leurs lunettes et leurs bonnets de coton... Ils ont un air guerrier et comique, ils possèdent un bel instinct ba-

tailleur et adorent les idées hardies, les mots sonores dont le lyrisme les grise ; seulement, ils sont conservateurs dans leur boutique. C'est leur royaume, ils y sont tout-puissants : « L'État, c'est moi », répèteraient-ils volontiers après Louis XIV ; et pourtant le Roi Soleil ne serait guère sympathique à leur esprit fondeur. Si la belle ordonnance des bocaux, l'aspect des pièces d'étoffe soigneusement rangées leur donnent satisfaction, et s'ils n'entendent point partager avec quiconque la jouissance de ces trésors, peut-on les en blâmer ?... Par la conception de ses desseins et la très imparfaite exécution de ses entreprises, Proudhon ressemble assez à un bourgeois d'alors.

Proudhon n'est pas d'accord avec lui-même quand il parle de la propriété : cela se traduit dans son œuvre par des appréciations disparates, parfois même contradictoires. Il est vrai qu'il aime à joindre toutes les idées qui ne sont pas faites pour aller ensemble, et son cerveau bouillonnant n'est jamais à court d'inventions. Pourtant, sa belle assurance ne doit pas nous illusionner ; l'arrogance est souvent le masque derrière lequel il dissimule une anxiété pénible et parfois si douloureuse qu'il n'arrive pas à la contenir : «... Ce que nous en savons de plus certain écrit-il à « propos de la propriété, c'est, ainsi que je l'ai démon-
« tré il y a plus de vingt-deux ans, que la profondeur
« de son institution jusqu'à présent nous échappe,
« que la philosophie n'en est pas faite, et que nos

« élucubrations, au lieu de l'éclaircir, la déshonorent (1). » Or n'avait-il pas promis une solution prompte et définitive ? Pendant les dernières années de sa vie, dans ses lettres comme dans ses ouvrages, il se pose constamment la même interrogation : quel a été le résultat de ses controverses sur la propriété ? et toujours il donne la même réponse : «... Il y a là matière à de nouvelles recherches (2). » C'est avouer qu'il n'a pas fait un pas ; sa persévérance méritait mieux qu'une pareille déconvenue.

Une dernière remarque sur la manière dont Proudhon traite la question de la propriété : il prétend se cantonner exclusivement dans le domaine de la théorie, c'est un point sur lequel il revient fréquemment. Par là il se distingue des socialistes : ceux-ci veulent passer immédiatement à l'application, Proudhon au contraire ne présente sa doctrine que comme un ensemble d'hypothèses, en dépit de telles apostrophes enflammées qui appellent la Révolution. Cette ligne de conduite prudente concorde bien avec son désir de sérieuse investigation scientifique, mais n'est-ce pas aussi une marque nouvelle qu'il hésite, ayant conscience d'avancer à tâtons ?

1. *Les Majorats littéraires*, p. 88.

2. *Les Majorats littéraires*, p. 96.

§ IV. — SUITE DE LA CRITIQUE DE LA PROPRIÉTÉ.

LA POSSESSION ; LA PETITE PROPRIÉTÉ.

Il était nécessaire d'indiquer les influences, les suggestions auxquelles Proudhon obéit, afin de situer ses recherches sur la propriété dans leur véritable atmosphère; cela explique leur orientation que nous avons maintenant à examiner. Je crois que, en dépit des contradictions et des doutes signalés tout à l'heure les attaques de Proudhon à la propriété procèdent d'une manière de voir nettement distincte de celle des socialistes. Dans la thèse soutenue par le socialisme, c'est le principe même de propriété qui est détestable; il faut le supprimer, personne ne doit rien avoir à l'exclusion des autres. En ce qui concerne Proudhon au contraire, peut-être est-il inexact de parler d'attaques à la propriété, et vaut-il mieux dire qu'il se débat contre la légèreté avec laquelle on accepte le fait de propriété, au lieu d'en étudier l'origine, la cause, de façon à l'asseoir sur des bases inébranlables. A plusieurs reprises en effet et notamment dans les deux Mémoires, Proudhon a constaté ce qu'il appelle « la variabilité du phénomène propriétaire », tout un ensemble de fluctuations qui proviennent d'une connaissance insuffisante des principes; ce sont ces principes qu'il recherche.

Car Proudhon admet la propriété, et il ne faudrait

pas croire qu'il la supporte comme un mal nécessaire ; il admire cette institution sans laquelle l'homme ne peut atteindre au complet développement de sa personnalité : c'est l'argument qu'il oppose avec une puissance irrésistible aux chimères des communistes. Seulement, la propriété, qui constitue une source inappréciable de bienfaits, peut également devenir un instrument très perfectionné d'injustice, si l'on en use sans modération, ce qui est le cas le plus fréquent, — il le prouve à merveille dans les *Contradictions* — ; de plus, elle risque de n'être à bref délai qu'un terme vide de signification, grâce à l'insouciance des peuples et à leurs lois désorganisatrices. Aussi, Proudhon, qui reconnaît aux hommes le droit de propriété songe à leur en restreindre l'exercice, poussé par un sentiment de méfiance. Il sacrifie les hommes à l'idée, et si cela se traduit par des atteintes à la propriété, du moins ces atteintes ne procèdent pas du point de vue adopté par les socialistes. On pourrait même dire que Proudhon et les socialistes se trouvent ici aux antipodes, car Proudhon se pose en champion de la propriété et prétend la défendre contre le genre humain qui l'aurait mal comprise. Telle est, au fond sa véritable attitude ; voilà encore une de ces surprises qu'il excelle à nous ménager.

Dans la définition du socialisme que nous avons proposée, la suppression de la propriété entre comme un élément fondamental ; or, sur ce chapitre-là, Prou-

dhon est irréductible, il ne songe pas un instant que la chose puisse être mise en question. Étudiant les différentes formes de la propriété, il se livre à un parallèle entre l'ancien régime et la civilisation moderne ; ses préférences — qui l'eût cru ? — vont au temps passé : il fait l'éloge de la propriété féodale. « Parlez-moi, dit-il, de la propriété féodale, qui a « duré jusqu'en 1789 ; chacun chez soi, chacun pour « soi ; on n'avait besoin de personne. La propriété était « une vérité ; l'homme par la propriété, était complet. « C'est à ce régime que s'était formée la forte race « qui accomplit l'ancienne révolution. » Puis il ajoute : « Qu'est-ce donc que la propriété aujourd'hui ? Un « titre, le plus souvent nominal, qui ne tire plus sa « valeur, comme autrefois, du travail personnel du « propriétaire, mais de la circulation générale ; — un « privilège qui a perpétuellement besoin de l'es- « compte (1)... »

Remarquons toujours la même analyse sommaire de l'idée d'intérêt : privilège, droit du seigneur, *usure*, telssont les trois termes qu'il emploie indifféremment pour le définir. C'est elle qu'il combat à outrance, et chaque fois qu'il attaque la propriété c'est au revenu des capitaux qu'il en a. Proudhon veut que l'homme mette lui-même matériellement en œuvre les moyens de production dont il dispose, mais, de ces moyens

1. *Œuvres*, t. VI, p. 150.

de production il lui garantit intégralement la propriété : d'où son admiration pour la propriété féodale et pour la propriété romaine, parce que l'une et l'autre ont été exceptionnellement fortes. De là aussi ses protestations à propos de la transformation du régime hypothécaire (cf. deuxième Mémoire), et sa défense de l'héritage contre les Saint-Simoniens. Tout ce qui tend à entraver le développement de la propriété ainsi circonscrite lui est odieux ; Proudhon est donc aussi propriétaire que possible dans la limite que nous avons marquée.

Pourquoi cette limite ? Proudhon la prescrit évidemment sous l'empire d'un sentiment égalitaire. Avec le revenu des capitaux s'élèvent ces fortunes énormes, qui forment un contraste brutal avec les misères d'alentour. Voilà l'état de choses que Proudhon veut faire cesser ; il prétend ramener l'avoir de chacun aux environs d'une certaine moyenne que personne ne dépassera plus ; c'est bien la tendance du socialisme. Pourtant Proudhon n'a pas le même idéal que les socialistes, il le montre assez clairement : « La propriété, dit-il, doit être transformée, « sans doute, par la révolution économique, mais non « pas en tant qu'elle est libre : elle doit, au contraire « gagner sans cesse en liberté et en garantie. La trans- « formation de la propriété porte sur son *équilibre* « *bre* (1). » Obtenir l'équilibre, c'est faire naître l'éga-

1. *Révolution sociale démontrée*, t. VII, p. 180.

lité des conditions, ainsi que nous le disions tout à l'heure. L'important, ce qu'il y a lieu de souligner, c'est cette affirmation de Proudhon que le principe de propriété doit rester entier, c'est l'insistance avec laquelle il parle de *liberté*, de *garantie*, deux mots placés ici à dessein. Il ne peut donc y avoir de doute sur cette question fondamentale ; Proudhon, qui n'admet pas que l'on touche à la propriété dans son essence, se distingue — se sépare — de l'ensemble du socialisme ; car n'est-ce pas mettre entre le socialisme et lui une barrière infranchissable ?

On peut le contester et dire qu'il y a là seulement une apparence, un malentendu ; Proudhon n'a-t-il pas joué sur les mots, équivoqué à plaisir comme il lui arrive fréquemment ? Et en effet, s'il respecte la propriété, il ne l'entend pas au sens qu'on lui donne d'habitude, le *Jus fruendi et abutendi* du droit romain. Il prétend identifier propriété et possession : le *jus abutendi* serait, ainsi que l'a dit Pothier, le domaine de propriété et non la propriété elle-même, il s'étend sur cette distinction dans le deuxième Mémoire. Qu'importe donc qu'il conserve le mot s'il supprime la chose ? Ainsi, il serait bien en réalité un socialiste, mais un socialiste déconcertant par enfantillage ou je ne sais quelle humeur chagrine, ce qui ne lui ferait pas grand honneur.

Je ne crois pas, qu'en assimilant ainsi la possession à la propriété, Proudhon ait obéi à une suggestion

fâcheuse de son instinct batailleur, car il prend la chose au sérieux et sait, quand il le faut, s'élever au-dessus d'une mesquine querelle. Pour nous, cette thèse de la propriété-possession doit être considérée comme l'acheminement vers le but qu'il se propose : rendre l'institution de propriété inébranlable. Cette restriction à l'exercice du droit de propriété rentre bien dans sa ligne de conduite : accorder la seule possession à l'individu, c'est le défendre contre lui-même, empêcher qu'il ne se livre à des spéculations hasardeuses. Proudhon remet à l'État le *jus abutendi* pour donner à la propriété un caractère de stabilité plus grande d'où elle tirera une force nouvelle, alors qu'autrement elle risquerait de se désagréger entre des mains imprévoyantes.

Une pareille interprétation de l'attitude de Proudhon à l'égard de la propriété n'est-elle pas tendancieuse ? N'est-ce pas céder à la contagion qui émane des ouvrages du plus paradoxal des hommes, que de vouloir prouver qu'il est propriétaire, alors que justement il ampute la propriété de son caractère essentiel ? Pourtant, tel est le fond même de la pensée de Proudhon : il prétend fortifier ainsi l'institution et en faciliter l'accession à tous indistinctement. Il le déclare dans la *Théorie de la Propriété*, là où il a voulu fixer sous une forme définitive le principe qui

1. *Théorie de la Propriété*, p. 145 et 146.

l'occupe depuis vingt années. Il demande « un système de propriété conditionnelle et restreinte, qui interdrait la division et l'aliénation du sol », et il ajoute : « Otez à la propriété sa prérogative absolutive, et la terre sera possédée par tous, précisément parce qu'elle n'appartiendra domanialement à personne (1). » Cela est d'une parfaite netteté ; Proudhon maintient la propriété comme base essentielle de l'ordre social. Il est vrai, que pratiquement, il la détruit pour la consolider, ce qui ne laisse pas de ressembler fort à un sophisme. — Alors, Proudhon serait un sophiste ? — Non pas, car le sophiste est avant tout un sceptique ; or Proudhon est l'homme du monde le plus convaincu. Reste encore, que, si Proudhon n'est point un sophiste, il en a souvent l'apparence.

Donc, propriété-possession, telle est la forme de propriété que Proudhon admet comme seule conforme à son idéal de Justice ; nous avons vu qu'il en a décidé ainsi dès l'origine, et qu'il le répète encore dans cette *Théorie de la Propriété* qu'il est permis de considérer comme son testament. Pourtant il envisage un cas, dans lequel la possession lui apparaît insuffisante : au cultivateur il accorde le *jus abutendi*, le domaine de propriété. Voici ce qu'il dit, dans son livre *Idee générale de la Révolution* : « Le peuple, même celui du socialisme, veut, quoi qu'il dise, être propriétaire ; ... j'ai dû conclure que l'hypothèse d'un

« fermage général ne contenait pas la solution que je
« cherchais, et qu'après avoir liquidé la terre, il fal-
« lait songer sérieusement à la remettre, en toute sou-
« veraineté, au laboureur ; que hors de là, ni son or-
« gueil de citoyen, ni ses désirs de producteur, ne
« pouvaient être satisfaits (1). » Ici Proudhon incline,
de façon non douteuse, vers la propriété pleine et en-
tière, sans aucune espèce de restriction : le terme de
souveraineté s'opposant à celui de *fermage* le prouve.
Doit-on penser qu'il s'est rétracté, quinze ans plus
tard, dans la *Théorie de la Propriété* où il ne parle que
de possession ? Je ne le crois pas, car, depuis la pu-
blication de l'*Idée générale*, Proudhon revient à main-
tes reprises sur la question de l'existence du labou-
reur, et toujours il semble considérer le domaine de
propriété comme en étant la condition indispensable.
Certainement Proudhon a voulu que le laboureur soit
intégralement propriétaire.

Cette faveur de Proudhon au paysan a une grande
importance. Si l'on considère Proudhon comme un
adversaire de la propriété, on peut dire que c'est la
seule fois où il renonce à la possession, et, qu'en
somme, il n'y a là pas autre chose qu'une exception,
un cas isolé. Soit, mais il faudrait ajouter aussi, que
le plus cher désir de Proudhon est que cette excep-
tion devienne, autant que possible, la règle générale :

1. *Idée générale de la Révolution*, p. 241.

Proudhon accorde la souveraineté au cultivateur et il souhaite, que, dans l'avenir, chaque citoyen se mette à labourer la terre. Utopie sans doute, — et ce qu'il y a d'amusant, c'est que lui-même l'avoue, non sans ironie, — mais utopie formulée après réflexion, dans le *Petit catéchisme politique* qu'il place au milieu de son célèbre livre, *De la Justice*. Proudhon se demande quelle sera l'existence des hommes, une fois la République définitivement organisée, et il répond : « L'agri-
« culture, autrefois part de l'esclave, devenue le pre-
« mier des beaux-arts, la vie de l'homme se passera
« dans l'innocence, affranchie de toutes les séductions
« de l'idéal ?

« D. — A *quand* la réalisation de cette *utopie* ?

« R. — Aussitôt que l'idée circulera (1). »

Ainsi Proudhon pense remettre l'agriculture en honneur, il veut qu'elle soit désormais l'art auquel chacun s'exerce avec le plus de zèle, et nous savons qu'il a accordé par avance le domaine de propriété au laboureur. N'est-ce pas annoncer que, dans la cité future, il y aura autant de propriétaires que de citoyens ? Remarquez en passant les merveilleux effets que ne manquera pas de produire un pareil régime : cela est dithyrambique, bien dans la manière des réformateurs du temps, et peut faire sourire. Voilà un rêve, mais point du tout un rêve de socialiste.

1. *Justice*, t. I, p. 515.

Il était intéressant de noter ce retour à une sorte d'âge d'or agricole, que Proudhon entrevoit et dépeint avec son imagination coutumière, car son goût pour la vie champêtre a exercé une influence considérable sur la direction qu'il donne à ses études de la propriété. Peut-être s'est-on étonné, que, pour définir la position prise par Proudhon dans la question de la propriété, nous ayons fait intervenir constamment la propriété paysanne : c'est que lui-même ne fait pas autre chose, tout lui est prétexte à transporter la discussion de principe sur le terrain de l'application. Il prétend se limiter à une controverse sur l'origine philosophique de l'idée de propriété, (il avoue du reste, dans ses derniers ouvrages, qu'il lui a été impossible de découvrir une solution satisfaisante), et il entame à tout propos une dissertation sur la propriété paysanne, qu'il considère comme la forme par excellence de la propriété. Je ne sais plus où il déclare que la seule véritable propriété est celle du sol.

En somme, Proudhon ramène la question générale de la propriété à un point spécial qui l'intéresse passionnément : le sort du propriétaire terrien. Quand il défend l'héritage et repousse une loi facilitant les hypothèques, c'est la cause de l'agriculteur qu'il plaide. Nous avons vu quelles concessions il lui fait, et la prééminence qu'il lui a accordée ; comment concilier cela avec la médiocre estime que les propriétaires lui inspirent le plus souvent ?

Pour nous, il faut rechercher ailleurs que parmi des motifs d'ordre scientifique, l'explication de cette préférence. Ce n'est pas la raison qui a guidé Proudhon dans son choix ; rien que l'enthousiasme avec lequel il célèbre l'existence paisible du laboureur, indique suffisamment qu'il parle ici selon son désir et nous raconte ses rêves. Proudhon n'est pas de sang-froid, sans cela il ne dépeindrait pas les hommes, régénérés par la nature à la manière de ces héros de Rousseau qui lui inspirent tant d'antipathie.

Il y a donc bien une question de sentiment, qui domine chez lui l'étude de la propriété. S'il se rapproche ainsi du paysan, peut-être faut-il l'attribuer aux désillusions que la classe ouvrière lui a fait éprouver en 1848. Jusque-là, il semble avoir beaucoup espéré d'elle de son intelligence, pour améliorer l'ordre social. Il est lui-même un ouvrier, mais sa confiance n'a pas survécu aux déboires d'une révolution dont il estime que personne n'a saisi le sens. Il est possible aussi, que le spectacle des misères causées par la grande industrie, la vue de l'homme réduit à l'état de mécanisme, l'ait conduit à envisager comme préférable, une condition généralement exempte de tout souci immédiat, certainement plus indépendante. Et puis, sans doute s'exagère-t-il des charmes de la vie champêtre, d'autant qu'il la connaît moins ; l'on sait combien Proudhon a soif de nouveau, d'inconnu, or toute son existence s'est passée dans les villes. Il doit

être connu beaucoup de citadins, qui adorent la campagne pour s'y promener le dimanche, mais qui seraient fort embarrassés d'y vivre le reste de la semaine.

Voilà plusieurs hypothèses qui peuvent paraître problématiques ; pour nous elles ne sont pas négligeables, et Proudhon agit véritablement en réformateur, lorsqu'il prône le retour à la vie champêtre : il se borne à orienter le monde d'après ses goûts personnels. Vous avez reconnu la manière des Fourier et des Cabet. L'important, pour le sujet qui nous occupe, c'est le fait qu'il laisse subsister la propriété, et non pas seulement la propriété du sol à l'exclusion des autres, mais toutes les formes de la propriété. D'ailleurs, il n'en accepte pas le principe à regret comme une nécessité malheureuse ; au contraire, il lui plaît d'y trouver la source de la fortune du pays. « La richesse de la France, sa force, dit-il, est dans « un système de petites propriétés, de petites industries, « équilibrés entre elles et servies par quelques grandes exploitations (1) ». Cela est catégorique. Reste la question de savoir si les hommes auront ou non, le plein exercice du droit, le *domaine de propriété* ou seulement la *possession* ? la *Théorie de la Propriété* contredit, nous l'avons vu, les déclarations faites dans les *Idées révolutionnaires* ; d'autre part, Proudhon ne s'est pas rétracté explicitement. Donc, le doute.

1. *Majorats littéraires*, p. 160.

§ V. — CONCLUSION

L'essentiel, et qui n'est pas douteux, c'est que Proudhon conserve le principe de propriété, librement, en connaissance de cause. Sur ce point donc, il se trouve, sans contestation possible, en contradiction avec l'ensemble des socialistes, maintenant cette contradiction a-t-elle une si grande importance qu'il faille classer Proudhon en dehors du socialisme ? Dans la définition que nous avons acceptée, l'idée socialiste est le produit de deux éléments indissolublement unis : un but, l'égalitarisme — un moyen, la suppression de la propriété privée. Proudhon vise à l'égalité, mais il reste propriétaire ; ainsi il ne réunit pas les caractères qui, selon nous, distinguent le socialisme des autres doctrines de réforme. Voilà pourquoi nous ne pouvons considérer Proudhon comme un socialiste.

Remarquez du reste, que, même en acceptant la définition plus large du socialisme proposée par M. Merlino, Proudhon serait, malgré tout, beaucoup moins socialiste que la plupart de ceux qui s'intitulent ainsi. Les socialistes, — tels que les conçoit M. Merlino — sont des hommes qui disent : la suppression de la propriété privée est un moyen, souvent le meilleur, d'arriver à l'égalité, mais il y en a d'autres. Proudhon, au contraire, proteste et déclare : la sup-

pression de la propriété privée ne doit pas être envisagée comme un moyen d'obtenir l'égalité.

Si Proudhon n'est pas socialiste, qu'est-il donc ? Sainte-Beuve, dont l'admiration pour lui était très grande, a porté le jugement suivant : « En un mot, il fut lui, Proudhon, et pas un autre (1). »

Évidemment Sainte-Beuve a voulu faire entendre que le génie de Proudhon est original et divers au point d'échapper à toute analyse. On ne peut mettre Proudhon en compagnie de celui-ci ou de celui-là ; il ne ressemble à personne, il est vraiment insaisissable.

D'où vient que l'auteur des *Contradictions* est si difficile à connaître ? Cela tient d'abord à sa manière de composer, ou plutôt à l'absence de composition qui est le cachet, la marque distinctive de tous ses ouvrages. Si l'on prend au hasard un livre de Proudhon, l'on est surpris de constater, qu'en dehors du sujet annoncé par le titre, cet écrivain trop fécond expose sa manière de voir sur vingt questions différentes, assez médiocrement reliées les unes aux autres et qui n'ont souvent que de lointains rapports avec le fond même de l'œuvre. Proudhon remue inlassablement des idées ; il s'en vante dans une de ses lettres et estime, à ce titre, avoir bien mérité de la Révolution. Sans doute, mais il y a en même temps, démérité du lecteur qui n'est point satisfait de tout

1. Sainte-Beuve. *P. J. Proudhon*, p. 40.

ce pêle-mêle d'idées agitées au hasard comme des numéros de loterie, et renonce bientôt à s'y reconnaître.

L'autre raison qui, selon nous, contribue pour beaucoup à faire de l'œuvre de Proudhon une perpétuelle énigme, est celle-ci : Proudhon est en même temps un dialecticien, un observateur sûr de soi, et un poète qui s'ignore. Quand je dis que Proudhon est un poète, j'entends qu'il en possède les dons naturels : une sensibilité toujours en éveil et richement nuancée, le clair envol d'imagination qui préside aux jeux des enfants. Ces deux aspects si dissemblables de son génie, la puissance d'investigation scientifique d'une part, et d'un autre côté l'instinct de la poésie, ne sont pas indépendants l'un de l'autre, mais au contraire se mélangent intimement sans parvenir à se confondre. A chaque instant, tandis que Proudhon poursuit le cours de ses études, les aspirations du poète viennent troubler les recherches du savant, elles les transforment et les enlèvent, d'un grand coup d'aile, jusqu'à l'idéal. Ensuite, le savant se reprend, mais bientôt le poète recommence...

C'est cette intrusion de la poésie dans le domaine de la science, qui donne à l'œuvre de Proudhon son caractère mystérieux ; chacun peut donc l'interpréter à sa manière. D'ailleurs, Proudhon est la première victime de cette dualité, sans cesse il hésite en face de lui-même. N'est-ce pas ce qu'il avoue, peu de temps

avant sa mort, à son ami Bergmann : « Tu sais, lui
« écrit-il, que ce n'est bien souvent qu'à la fin de sa
« carrière que l'homme est compris ; jusqu'à ce qu'il
« ait dit son dernier mot, il est ou paraît embrouillé,
« inintelligible. Lui-même ne se connaît pas tou-
« jours (1). »

Proudhon s'est cherché à travers vingt-cinq années
de travail : ses efforts sont restés sans résultat. A
notre tour, parmi le labyrinthe de son œuvre, nous
avons essayé de le comprendre, et, si nous l'avons
mal connu, du moins nous aurons rendu hommage
à sa droiture, à son tempérament énergique ; nous
n'avons pas pu le méconnaître.

1. *Correspondance*, t. XI, p. 286.

Vu : Le Président de la Thèse,

DESCHAMPS

Vu : Le Doyen,

CAUWÈS

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Proudhon. Œuvres complètes. **Lacroix**

TOME I. — Qu'est-ce que la propriété ? 1^{er} Mémoire).

TOME II. — Plaidoyer de l'auteur devant la Cour d'assises de Besançon. Célébration du dimanche. De la concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables. Le Miserere.

TOME III. — De la Création de l'ordre dans l'Humanité.

TOME VI, VII et VIII. — Brochures et articles de journaux depuis 1848 jusqu'à 1852. (Solution du Problème social. Organisation du crédit et de la circulation. Banque d'Échange. Banque du Peuple. Articles du Représentant du Peuple, du Peuple, de la Voix du Peuple, du Peuple de 1850. La Révolution sociale démontrée par le coup d'État. Droit au Travail et Droit de Propriété. Proposition d'impôt sur le revenu.)

TOME IX. — Confessions d'un Révolutionnaire.

TOME XII. — Des Réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer.

PROUDHON (P.-J.). — Lettre à M. Blanqui sur la propriété. Deuxième Mémoire. Prévôt, 1841.

— Avertissement aux Propriétaires. Prévôt, 1842.

— Contradictions économiques, 2 volumes. Guillaumin, 1846.

- Idées révolutionnaires. Garnier frères, 1849.
- Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle (choix d'études sur la pratique révolutionnaire et industrielle), 2^e édition. Garnier frères, 1851.
- Manuel du Spéculateur à la Bourse, 3^e édition. Garnier frères, 1857.
- De la Justice dans la Révolution et dans l'Église, 3 volumes. Garnier frères, 1858.
- Théorie de l'Impôt. Hetzel, 1861.
- La Guerre et la Paix, 2 volumes. Hetzel, 1861.
- Les Majorats littéraires. Dentu, 1863.
- Capacité politique des classes ouvrières. Dentu, 1865.
- Théorie de la Propriété. Lacroix, 1866.
- France et Rhin, 1868.
- Correspondance, 14 volumes. Lacroix, 1875.
- CABET. — Voyage en Icarie, roman, 2^e édition. Mallet, 1842.
- FOURIER. — Théorie de l'Unité universelle, 4 volumes, 1822.
- SAINT-SIMON. — Œuvres, publiées en 1832 par Olinde Rodrigues. Capelle, 1841.
- BERTHOD (M.-M.). -- P.-J. Proudhon et la Propriété. Giard et Brière, 1910.
- BEAUNIER (André). — Trois amies de Chateaubriand. Fasquelle, 1910.
- BOURGUIN (Maurice). — Des rapports entre Proudhon et Karl Marx. Lille, Danel, 1892.
 - Les systèmes socialistes et l'évolution économique, Paris, A. Colin, 1907.
- DEVILLE (Gabriel). — Principes socialistes. Giard et Brière, 1896.
- FAGUET. — L'Art de lire. Hachette, 1912.
- FOURNIÈRE (Eugène). — Les théories socialistes de Babeuf à Proudhon. Alcan, 1904.

GIDE ET RIST. — Histoire des Doctrines économiques. Larose et Tenin, 1909.

MERLINO (Saverio). — Formes et essence du socialisme. Giard et Brière, 1898.

SOREL (Georges). — Essai sur la philosophie de Proudhon. Revue philosophique, juin, juillet, 1892.

SAINTE-BEUVE. — P.-J. Proudhon, Paris, Michel Lévy, 1872.

TABLE DES MATIERES

Proudhon et les socialistes de son temps

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — <i>Les origines de la querelle.</i> . . .	5
§ I. — L'œuvre de Proudhon ; malaise qui résulte d'une première lecture.	5
II. — Proudhon à la fois aux prises avec les socialistes et avec les économistes.	7
III. — Étude du caractère de Proudhon. Sensibilité, orgueil. Son caractère prépare sa « vocation au socialisme », explique son attitude envers les socialistes.	14
IV. — Les écoles socialistes en 1840. Leur bruyante renommée porte ombrage à Proudhon ; le spectacle de leurs divisions le porte naturellement à les combattre à son tour.	22
 CHAPITRE II. — <i>Proudhon contre les socialistes et contre le socialisme de son temps.</i>	 30
SECTION I. — <i>Quelques reproches de Proudhon aux socialistes.</i>	30
§ I. — Proudhon entame sa critique. L'imagination et ses excès chez les socialistes du temps. L'imagination dans l'œuvre de Proudhon. . .	30
II. — L'ignorance des socialistes. Curieuse tournure d'esprit de Proudhon	38
du Rostu	14

III. — Orgueil des socialistes. Les querelles de partis. Jugements de Proudhon en désaccord avec ses faits et gestes.	47
IV. — Immoralité des socialistes ; la famille, la femme.	54
SECTION II. — <i>Critique des doctrines socialistes.</i>	63
§ I. — Sectarisme des réformateurs ; abus des <i>systèmes.</i>	63
II. — Les socialistes ont méconnu l'existence de la société : leur originalité n'est qu'apparente	77
III. — De l'amour comme base de la société nouvelle. Transformation de l'homme par le milieu	82
IV. — L'éducation et la morale dans l'œuvre des réformateurs	88
V. — De la liberté. L'attitude des chefs d'école vis-à-vis du pouvoir. Quelques faits et gestes de Proudhon.	101
VI. — Critique du principe d'autorité. Le mysticisme des réformateurs prépare le passage à l'absolutisme	111
VII. — Suite de la critique du principe d'autorité. <i>Le Voyage en Icarie.</i>	120
VIII. — Rôle de l'autorité dans l'œuvre de Proudhon.	134
<i>Le Programme Révolutionnaire.</i>	134
CHAPITRE III. — <i>Proudhon parmi les socialistes des années quarante</i>	145
§ I. — Influence exercée sur Proudhon par les socialistes	145
II. — Proudhon, supérieur aux socialistes de son temps, leur ressemble par le caractère, par la manière dont il compose son personnage.	149

III. — Proudhon a la mentalité d'un réformateur.	
Conclusion.	158
CHAPITRE IV. — <i>Proudhon et le socialisme</i>	167
§ I. — De la notion de <i>socialisme</i>	167
II. — Proudhon définit le socialisme. L'idéal égalitaire.	173
III. — Critique de la propriété. Dans quelles dis- positions Proudhon entame sa critique. .	179
IV. — Suite de la critique de la propriété. La possession, la petite propriété.	168
V. — Conclusion.	200
BIBLIOGRAPHIE	205

